

le **Sauvage**

**LA GRANDE CRISE
DE L'ENERGIE**

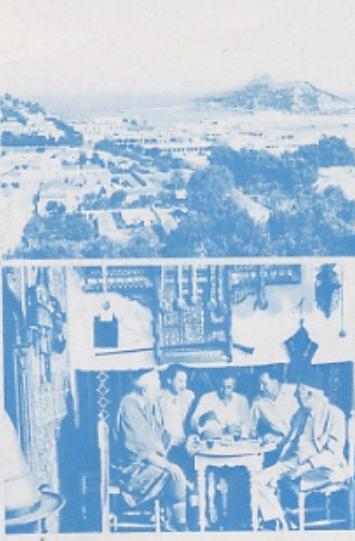


On est prié d'éteindre la lumière en sortant

CLUB DE L'OBS

JE NE VEUX PAS
BRONZER IDIOT!

ET SI VOS VACANCES ETAIENT UNE FETE ?...



POURQUOI DES VACANCES A TABARKA ?

Pour ceux qui ne veulent pas être les "Panurges" du mois d'août, pour ceux qui rêvent de vacances folles, inoubliables, de fêtes ensoleillées, de plages immenses, de fanfares déliantes... bref, pour ceux qui ne veulent pas bronzer idiot, le club de l'OBS a demandé à « RIVAGES » organisme de voyages. De proposer une formule de vacances originales : le festival de TABARKA.

QU'EST-CE QUE LE FESTIVAL DE TABARKA ?

Une extraordinaire fête qui s'étale sur 2 mois !

L'ambiance sera entretenu non seulement par la qualité des spectacles, mais encore par l'animation de rue à laquelle se prêteront un certain nombre de troupes théâtrales et surtout par la volonté des participants qui y seront conviés.

- RUFUS - JULIETTE GRECO - MILES DAVIS - GONG - MANITAS DE PLATA - ART TAYLOR - RAVI SHANKAR - PROCOL HARUM - CRIUM DELIRUM - MAGIC CIRCUS - TEN YEARS AFTER - SLIDE HAMPTON.
- Café-Théâtre : BONINO - GRAZIELA MARTINEZ - UN, DEUX, TROIS SOLEILS.
- Théâtre de rue : THEATRE DES GROS SABOTS -

ALBERT ET SA FANFARE - FRIENDS - BRUNO DE LA SALLE.

FOLK-SONG

- Cinéma d'art et d'essai en plein air : Films de LOSEY - GODARD - HITCHCOCK - CHABROL - ROHMER - JOHN FORD - FLEISCHMANN.
- Plusieurs concerts de musique classique par semaine.
- Spectacle permanent d'arts traditionnels tunisiens : MALOUF - DANSE POPULAIRE BEDOUINE - Festival du corail : Troupes de toutes les régions du MAGREB.
- Spectacle permanent de light show : animé par VASCO. Fantasias de toutes régions.

Un programme définitif avec dates, sera remis sur simple demande.

OU ET QUAND ?

TABARKA est situé sur la côte nord-ouest de la Tunisie près de la frontière algérienne. Ce village de pêcheurs est bordé de vastes plages de sable, de collines boisées de pins, de chênes-lièges et de mimosas. Le festival a lieu en juillet et en août, chacun peut y rester autant de semaines qu'il le désire. Les départs ont lieu de Paris, tous les lundis, mardis et mercredis,

de Marseille, tous les mardis. Des vols spéciaux AIR FRANCE/TUNIS AIR vous amèneront jusqu'à Tunis. De là des cars affrétés par nos soins vous conduiront à TABARKA.

Les participants au Festival seront reçus dans un village de huttes (murs en dur et toit de chaume). Matelas et draps sont fournis. Sanitaires sur place (douches, lavabos, W.-C.). Entre deux jam'session, après un bon bain et durant toute la fête, plusieurs restaurants sont prêts à vous rassasier (certains sont ouverts très tard le soir). Leurs prix sont incroyables : 3 plats pour 600 millimes tunisiens (6 à 7 F). Un forfait permet d'acheter, pour 95 F la pension complète de Paris. Possibilité de séjour à l'hôtel.

SPECTACLE ET ATELIERS

Chacun pourra participer, s'il le désire et autant qu'il le voudra, aux activités artistiques. Des artistes participants habiteront le village du festival. Ceci afin de rompre les barrières habituelles entre « créateurs et spectateurs ». Des professeurs qualifiés permettront, toujours à ceux qui le désirent, de s'initier ou de se perfectionner dans les domaines de la peinture, la sculpture, la danse moderne, l'improvisation et les techniques théâtrales, les bases de la langue arabe etc.

CLUB DE L'OBS

BULLETIN D'INSCRIPTION

A remplir et à retourner à : CLUB DE L'OBS
12, rue du Mail 75002 PARIS

Je désire m'inscrire pour un séjour à
TABARKA organisé par "RIVAGES"

organisation technique LIC.A.669

(Inscrire le nombre de semaines dans la case)

Je vous envoie ci-joint un acompte de 300 F

- par : chèque bancaire
 mandat-lettre
 chèque postal à 3 volets
à l'ordre de : S.A. l'OBS

Nom

Prénom

N° Rue

Code Postal Ville

Retournez ce bulletin dès aujourd'hui à : CLUB DE L'OBS - 12, rue du Mail - 75002 PARIS
signature : organisation technique LIC.A.669

PRIX DU SEJOUR

- 1 semaine à TABARKA : 650 F
 - cycle normal (2 semaines) : 880 F
 - semaine complémentaire : 225 F
- REDUCTION : 100 F si départ de Marseille**
- SUPPLEMENT : 50 F pour départ le 2, 3, 4, 30, 31 juillet et 1^{er} août.**

Assurance obligatoire : 50 F

Ces prix comprennent :

- le transport avion de Paris ou Marseille
- les différentes taxes
- le transfert par train ou autocar de TUNIS à TABARKA
- le séjour en huttes à deux places
- la carte d'accès à tous les spectacles et activités du festival.

**festival de
TABARKA
à partir de
650 F
une semaine**

Le Club du Nouvel Observateur se réserve le droit de modifier tout horaire et itinéraire en cas de force majeure ou pour des raisons techniques ou hôtelières.
Le Club du Nouvel Observateur se réserve le droit de ne accepter des souscriptions que dans la limite des places disponibles.

le Sauvage

ON NE VOUS LE FAIT PAS DIRE...

Courrier des lecteurs, pages 4, 6, 66

ÉDITORIAL, page 5

ALTERNATIVE ÉCONOMIQUE : COMBIEN VAUT UN RAYON DE SOLEIL ?

Le socialisme est notre seule planche de salut, *par Michel Bosquet*, page 7

POINT CHAUD : LES SUICIDÉS DES BORDS DU RHIN

Les Alsaciens mourront-ils du mercure ? *par Pierre Ajame*, page 10

ÉCOACTUALITÉS, pages 14, 26

DÉFENSE DU CONSOMMATEUR : CES LESSIVES QUI NETTOIENT JUSQU'A L'OS

Partie civile : les ménagères. Accusateurs : les dermatologues, *par Dominique Pons*, page 16

BANDE DESSINÉE : LE BOLOT OCCIDENTAL, *par Claire Bretécher*, page 20

TRIBUNE LIBRE : ÉROTISME ET ENVIRONNEMENT

De l'amour comme programme politique, *par Herbert Marcuse*, page 22

POINT CHAUD : IL ÉTAIT UNE FOIS UN MONSTRE NOIR

La population de Duisbourg (Ruhr) contre le trust Thyssen, *par Gérard Sandoz*, page 24

ENTRETIEN : EN ATTENDANT HITLER

Le premier régime écologique sera-t-il fasciste ? *par Arnold Toynbee*, page 27

POINT CHAUD : EUX Y'EN A VOULOIR DES SOUS

Le panier de crabes de l'autoroute Aubagne-Toulon, *par Jean-Pierre Sergent*, page 30

TRIBUNE LIBRE : MER MÉDiterranée, MER MORTE

Qui veut prendre un bain de pétrole ? *par Alain Bombard*, page 35

IMAGINATION : CHRONIQUES TERRIENNES

Les écrivains américains de science-fiction découvrent l'éco-fiction, *par Elisabeth Antébi*, page 37

VIE SAUVAGE : LE JOUR OÙ LES BALEINES NOUS PARLERONT

Des cétacés «de génie» transformés en rouge à lèvres, *par Joan McIntyre*, page 42

GUIDE ÉCOPRATIQUE

Fiche-poison : l'huile - Ecolivres - 12 idées de vacances pour être heureux 1 mois sur 12.
Ecodisques, pages 46 à 58

LE DOCUMENT DU SAUVAGE : LA GRANDE CRISE DE L'ÉNERGIE

Plus d'essence dans les pompes, plus d'électricité dans les usines : demain la panne ?
page 59

COUVERTURE: photo de Peter Winfield.



CONTRE PICH

De quel droit Herr Doktor Picht peut-il stigmatiser ce qu'il appelle « le côté régressif d'une certaine jeunesse » qui « ne donne pas de solution réaliste à nos plus graves problèmes ». Je cite encore Georg Picht : « Une écologie qui n'a pas les pieds sur terre et s'abandonne aux fantasmes idéologiques (sic) n'est plus écologique. Le savoir est donc le seul antidote contre l'hystérie pseudo-écologique de type hippy qui est en train de se répandre. » *Utopie contre idéologie ?* Mais qu'est-ce qui fonde celle-là plus que celle-ci ? la *Science* ? Le *Savoir* ? Quelle science ? Quel savoir ? Vous savez bien, Monsieur le professeur, qu'en philosophie on commence toujours par définir les termes. En vertu de quel don divin possédez-vous un vrai savoir, différent de celui que nous avons tous hérité de Descartes comme vous le disiez si bien ? Non. Ne nous jetons plus à la tête ces litigieuses distinctions cartésiano-marxo-abstraites. Demandez-vous plutôt, s'il vous plaît, comment vous avez pu rêver votre utopie et quelle est l'idéologie qui vous y a conduit ? Et permettez à d'autres de rêver autrement, sans impérialisme, sans « méthode », cartésienne ou autre, mais au rythme de leurs désirs, dont l'aboutissement est sans doute la plus sûre garantie de subversion radicale, la seule porte ouverte vers un savoir réellement nouveau.

HÉLÈNE DANIERE,
Paris.

POLLUTION MENTALE

Peut-on espérer, en plus des articles sur des problèmes bien définis et matériels, des textes sur l'environnement « doux » — celui des attitudes et des conditionnements ? Vous auriez un mot intéressant à dire sur la pollution mentale — peut-être la plus grave des pollutions.

DUNCAN RICHARDS,
Paris.

LA ROSE AU CŒUR

Dans une revue comme la vôtre, il faut dire, apprendre ou réapprendre aux hommes à regarder, écouter, sentir, toucher, goûter humblement, très humblement, surtout humblement, que l'on soit agriculteur, scientifique ou radoteur à l'Assemblée nationale. C'est plus difficile qu'on ne le croit. Dire qu'une rose est jolie, qu'elle fait partie de telle ou telle famille, de quoi elle est composée, c'est facile, mais sentir qu'entre la rose et nous il n'y a pas de différence, cela demande autre chose que de la science, du savoir, de l'intelligence, cela demande du cœur. L'écologie, c'est ça.

MICHEL GESRET,
Lamballe.

VOUS FAITES DIVERSION

Médecin du travail agricole, je vois tous les jours des hommes intoxiqués par l'alcool, pollués par le vin, la bière, le tabac. Tous les jours j'envoie des bonhommes grossir les rangs des cirrhotiques dans les hôpitaux de nos petites villes, tous les jours je recense mes bronchiteux chroniques que le tabac rend infirmes, tous les jours je déplore des accidents du travail ou de la route dus à l'alcool, et je n'ai pas encore rencontré d'intoxication aiguë ou chronique par manipulation d'herbicides et de pesticides. Bien sûr, j'ai vu des scieries où pas un seul ouvrier n'a ses dix doigts, mais je n'ai pas encore vu un mort par pollution de l'air. Les problèmes que vous abordez existent, mais quelle bonne diversion ! Et comme les gens qui nous gouvernent doivent rigoler...

ANDRÉ-MARIE BOUVAREL,
Nancy.

ET VOUS ALORS ?

Il faut que « ça » change. Eh bien, malheureusement, « ça » ne fait jamais appel à la responsabilité personnelle. « Ça » concerne toujours les autres.

Est-ce indiscret de vous demander à vous, rédacteurs du *Sauvage*, comment se manifeste votre « modification du comportement individuel » ? Choisissez-vous le vélo à la place de la voiture ? Cultivez-vous votre jardin ? Vous chauffez-vous au feu de bois ? Avez-vous adopté des enfants du tiers monde ? Etes-vous prêtes à abandonner vos salaires confortables pour ne plus vous « prostituer » ?

DAGMAR GALIN,
Les Saintes-Maries-de-la-Mer

LA GAUCHE

ET L'ALIMENTATION

J'ai découvert l'agriculture biologique par la médecine naturelle. La médecine naturelle, c'est aussi de l'écologie. A quand le procès retentissant de la médecine moderne ? Quand la gauche osera-t-elle s'en prendre à notre façon de nous alimenter ? A quand la lutte contre une certaine Sécurité sociale qui rend les hommes toujours plus irresponsables ? Autant de questions posées au *Sauvage* dont j'attends les réponses dans vos prochains numéros.

DIDIER SAMUEL,
Saint-Aubin.

UNE FORÊT POUR UN JOURNAL

Enfin un journal selon mon cœur, favorable à la croissance zéro, à la défense de l'environnement et à la lutte contre les pollutions. Quelque chose, pourtant, m'inquiète : en tirant votre revue à 280 000 exemplaires et bientôt, je l'espère, à 500 000, vous intervenez dans l'accroissement de la production nationale ; vous faites détruire, pour produire le papier que vous utilisez, je ne sais combien d'hectares de forêts ; vous augmentez considérablement les nuisances produites par les usines de pâte à papier qui sont, chacun le sait, les plus polluantes du monde. Trouver la solution à ces problèmes et je m'abonne.

UN CIVILISÉ SCEPTIQUE.

ASSEZ DE MYSTICISME

Si vous pensez convaincre des gens encore peu informés d'adopter un mode de vie plus écologique en présentant l'expérience de Samuel L. (dans l'article intitulé *le Chemin de la liberté*), vous risquez au contraire de nous faire passer, nous qui avons pris conscience des véritables problèmes, pour des plaisantins. Il y avait d'autres exemples plus valables. Celui-ci relève plus du mysticisme que de l'écologie. A mon avis, il vous faudra désormais prendre une position ferme, informer vos lecteurs avec des bases solides, leur fournir les moyens d'agir et non leur présenter quelques petits reportages et interviews style *Express*.

DANIELLE LEMAY,
Paris.

GRACE AUX ALLOCATIONS

Là où vous poussez un peu tout de même, c'est quand, dans « le chemin de la liberté », vous nous dites que le style de vie de ces gens-là impose le respect. Alors, comme ça, on met la clé sous la porte et on se tire loin de tout en laissant les pollueurs continuer à nous polluer et les emmerdeurs... Pour une revue militante, ça paraît curieux. Et puis vous me faites un peu marrer quand vous me dites qu'ils vivent en autarcie complète : et les allocations familiales ! ce n'est tout de même pas un don de la nature... On pourrait même pousser le mauvais esprit jusqu'à faire remarquer que les allocations, ce sont « les autres » qui les paient, ceux qui « ne vont pas si loin ». Tout ça pour vous dire qu'il ne faudrait pas multiplier ces exemples dans votre revue, sinon on court le risque d'assister à une démission générale et à une inflation galopante des mesures ardéchoises.

DANIEL GILLES,
Arles.

DEMAIN IL SERA TROP TARD

La grande crise de l'énergie est cette fois à nos portes. Curieusement, l'Europe ne semble pas encore s'inquiéter. Pourtant, en Amérique, comme le montre notre document page 59, c'est le souci numéro 1. Les pompes à essence ferment, les avions s'arrêtent, le chauffage sera réduit en hiver, le conditionnement d'air discuté. Voilà l'expansion économique et le « mode de vie » américain en question. Rappelons-nous les années 50 : cette vie américaine, on nous la promettait comme un futur eldorado. Le temps va vite maintenant.

Patrons, technocrates, syndicats, scientifiques sont encore en majorité pour croire que le progrès technique et la richesse pourront encore récupérer les contradictions de nos sociétés industrielles. Que super-boulevard périphérique, autoroute des berges ou amélioration des pots d'échappement pourront réduire ou supprimer gaz polluants ou embouteillages.

Pourtant, l'air, l'eau, l'oxygène, l'ozone, les matières premières ne sont disponibles qu'en quantité limitée et notre consommation croît d'une façon exponentielle, avec, de surcroît, un gaspillage absurde de ces ressources naturelles. Près de 60 % de l'énergie consommée dans le monde est en fait *inutilisée*.

Comment pourrait-on espérer un instant que le mouvement va s'arrêter, se stabiliser ou s'inverser, alors que le taux de croissance prévu du P.N.B. global pour les années 76-80 est de 5,7 % pour la France, 5 % pour l'Allemagne, 3,6 % pour le Royaume-Uni, 8 à 10 % pour le Japon ?

Tous les patrons en régime capitaliste sont condamnés à la croissance et ils le savent bien. Les déclarations sympathiques et humanistes que certains peuvent faire les engagent peut-être personnellement, mais ne peuvent modifier en rien leur politique de chef d'entreprise. Que disent-ils ? « Ils faut découvrir sans cesse de nouvelles activités qui, par rapport aux investissements, apporteront des rentabilités satisfaisantes en fonction des objectifs fixés. » (Guy Plessis - P.-D.G. de Novacel). « Les firmes ont besoin de se développer. » (Roland Koch, P.-D.G. de la Compagnie Electro-Mécanique). « Pour que les firmes européennes améliorent leur rentabilité, il convient de rationaliser leur production par l'augmentation des séries. » (Le P.-D.G. d'un groupe international cité par « Entreprise » en octobre 1972).

Non vraiment, ce n'est pas pour le moment du côté des gouvernements en place ou des sociétés multinationales que la solution pourra se trouver. Le réformisme ici sera insuffisant puisque ce sont les bases mêmes de la société qui sont à repenser, aucune entreprise, aucun gouvernement ne pourront prendre en compte une régularisation de la production.

La situation a bien des chances de se transformer bientôt, soit par une mutation brutale si les pouvoirs existants refusent l'évidence, soit par une tentative de récupération qui paraît bien impossible tant que le profit dominera dans les pays industriels.

En ce qui nous concerne, la politique du gouvernement français depuis 1958 met tout en œuvre pour

nous rendre compétitifs et avoir le taux de progression industrielle le plus élevé possible. Pour cela, il fallait que les bénéfices des entreprises soient les plus élevés possible.

Sur ce point, c'est réussi : les entreprises françaises sont maintenant presque les égales des américaines. Mais bien sûr cette expansion, ces profits énormes, ont eu plusieurs effets :

- les groupes de pression nés du profit sont plus puissants encore qu'auparavant, ils forment ou plutôt déforment l'opinion en utilisant tous les moyens modernes de contraintes pas trop visibles, publicité, information faussée, etc. et la destruction de notre avenir se fait dans le silence ;

- une importante partie de la population active a été maintenue en état de sous-développement, dépendant cruellement d'un travail trop souvent dangereux pour assurer chaque jour sa nourriture et son logement. Nous en parlerons dans les prochains numéros du *Sauvage* et montrerons qu'il peut s'agir de véritables crimes impunis. Mais ces millions de travailleurs sous-payés étaient indispensables pour assurer les niveaux de profits désirés et les priviléges de la classe dirigeante ;

- tout ce qui ne rapportait pas directement a été négligé. En quinze ans, nous avons assisté à une véritable destruction du capital réel de notre pays.

Champions de l'expansion, avec les Japonais, nous en payons le prix sans avoir jamais été informés ni consultés sur ce sujet, par une régression formidable de notre mode de vie, par une absence quasi totale de prise en compte d'un futur un peu plus humanisé. Les exemples sont hélas nombreux d'une politique aberrante :

Les nuisances dues aux bruits et à la pollution ont dépassé le seuil supportable. Plus de 75 % des eaux polluées et dangereuses sont déversées sans aucun traitement. Nos plages deviennent des murs de béton et si cela continue, dans vingt ans, nous n'aurons plus que l'espoir d'apercevoir la mer en penchant la tête entre deux immeubles possesseurs de leur plage privée. Les espaces verts sont détruits les uns après les autres. Paris est, à part Tokyo, la ville au monde la plus mal partie pour ce qui est de la pollution et des nuisances. C'est celle où il y a le moins d'espaces verts et, donc, d'oxygène par habitant (1 m^2 contre 9 m^2 pour Londres). Parce que l'on a sacrifié le logement à la voiture, les travailleurs passent couramment une heure trente dans des transports en commun inconfortables. Y a-t-il un être humain qui, après neuf heures de travail, puisse supporter d'être transporté debout, d'une façon fatigante et pénible ?

En 1929, Freud écrivait dans *Malaise dans la civilisation* : « Que nous importe une longue vie, si elle nous accable de tant de peines, si elle est tellement pauvre en joies et tellement riche en souffrances que nous saluons la mort comme une heureuse délivrance ? »

En 1973, la question reste posée.

Le Sauvage.

ON
NE VOUS
LE FAIT
PAS
DIRE...

LES CABLES QUI TUENT

La centrale de Fessenheim, en Alsace, a provoqué beaucoup de réactions d'hostilité, pour les raisons que vous exposez dans votre document sur l'industrialisation nucléaire. Mais elle n'a pas fini de faire parler d'elle. En effet, le courant électrique produit par cette centrale doit être acheminé vers la région parisienne. Moyen de transport : des câbles aériens et, comme la tension sera exceptionnelle (350 000 à 700 000 volts), la hauteur des pylônes et la surface de leur assise le seront aussi. Le tracé de cette ligne a été rendu public. En Alsace, elle interdira l'usage des moyens aériens (avions, hélicoptères) pour le traitement des cultures ; elle traversera la forêt vosgienne dans laquelle il faudra opérer une saignée telle que les spécialistes prévoient qu'elle rompra l'équilibre sylvicole, avec tout ce que cela entraîne comme perturbations dans le monde animal. Pour éviter l'hécatombe, il n'y aurait qu'une solution : les lignes souterraines. Mais elles coûtent beaucoup plus cher que les lignes aériennes et, comme l'écologie est bien le dernier souci de l'E.D.F. qui n'en connaît qu'un : la rentabilité, la politique du massacre l'emportera une fois de plus.

CLAUDE FÉRIN,
Saint-Dié.

NON A LA POLITIQUE

Surtout maintenez *le Sauvage* indépendant de toute idéologie (dans la mesure du possible) car, à mon sens, son degré d'audience sera fonction de sa non-appartenance à un parti politique.

L. M.,
Paris.

NON A LA « PUB »

Ah non ! merde alors ! premier numéro et déjà de la publicité. Rien à foutre des bibliothèques vitrées. Vous aller faire du *Sauvage* un volumineux mensuel de publicité avec quelques petits articles très intellectuels pour petits-bourgeois et technocrates « se sentant sensiblement concernés ». Salut et vivement l'An 01 !

GEORGES MASSON,
Lyon.

« PUB » ANTI-« PUB »

Elément positif : la presque totale absence de « pub » dans ce premier numéro — les contradictions du moment faisant que, même dans la presse progressiste et « avancée », on va à la soupe en acceptant un inutile et souvent odieux support publicitaire d'origine hautement capitaliste. Faites de la publicité contre la publicité.

E. VÉLAGUET,
Condé-sur-Noireau.

**VOUS FAITES
« BOURGEOIS »**

J'ai été intéressée, c'est vrai, par votre initiative, mais je suis agacée par la forme qu'elle prend. Il y a contradiction entre les buts, l'idéologie de votre journal, et les moyens utilisés : vaste publicité dans *le Nouvel Observateur*, qualité du papier et de la présentation... Tout cela fait très « bourgeois » et me semble incompatible avec l'écologie.

MICHÈLE PAUL,
Esbly.

**DE QUI VOUS FOUTEZ-
VOUS ?**

Le supplément écologique du *Nouvel Observateur* n'a peur de rien, ni du paradoxe, ni de l'hypocrisie, ni, en fin de compte, du ridicule. *Le Sauvage* invite à « se méfier de l'E.D.F. », à prendre conscience que toute utilisation supplémentaire d'électricité est une pierre de plus dans la construction d'une centrale nucléaire. *Le Nouvel Observateur*, trois jours plus tard, publie sur deux pages (en couleurs, s'il vous plaît) une publicité pour l'E.D.F., incitant à la consommation d'électricité tous azimuts. De qui vous foutez-vous ? Tant que vous n'aurez pas fait le ménage publicitaire, c'est-à-dire tant que votre canard servira de faire-valoir « de gauche » à un système industriel et commercial fondé sur la consommation à outrance, vos ballons d'essai genre *le Sauvage* ne seront jamais que des brosses à faire reluire votre bonne conscience et celle de vos lecteurs.

BERNARD ANCENAY,
Aix-en-Provence.

le **Sauvage**

COMITÉ DE DIRECTION :

Jean Daniel, Jacques Deshayes, Hector de Galard, Alain Hervé, Claude Perdriel, Philippe Viannay.

DIRECTION :

Directeur Général : Jean Daniel
Directeur de la Rédaction : Claude Perdriel

RÉDACTION :

Rédacteur en chef : Alain Hervé
Rédacteur en chef adjoint : Pierre Ajame
Direction artistique : Catherine Pompanon assistée de Michel Carlier
Secrétariat de rédaction : Christine Kaminiak, Brice Lalonde
Assistante de la rédaction : France de Nicolay
Droits de reproduction : Ruth Valentini

ADMINISTRATION :

Fabrication : Bernard Le Roy
Promotion, Ventes, Abonnements : Bernard Villeneuve assisté de Jeanne Baraduc
Publicité : Dominique Roussel, Lorraine de Moustier, Eva Binder

Titre de la publication : LE SAUVAGE
Sous-titre : Le Nouvel Observateur - Ecologie

Adresse : 11, rue d'Aboukir - Paris-2^e
Téléphone : 887 52-00

Périodicité : Mensuel

Directeur de la publication : Claude Perdriel

S.A. L'OBS

C.C.P. Paris 3 143-54

R.C. Seine 71 B 658

Vente au numéro :

France 4 F

Algérie 4 din.

Maroc 4 dir.

Tunisie 400 millimes

Belgique-Luxembourg 40 FB

Suisse 3,50 FS

Canada 1,25 \$

Imprimerie : Montsouris, 176, rue de Paris 91300 - Massy-Palaiseau

Composition : Typo-Elysées, 91, avenue des Champs-Elysées, 75008 - Paris

Copyright 1973 « Le Nouvel Observateur - Le Sauvage »

Publicité générale : 11, rue d'Aboukir, 75002 - Paris - Tél. : 887 52-00

Abonnements : 11, rue d'Aboukir, 75002 - Paris :

1 an : 43 F

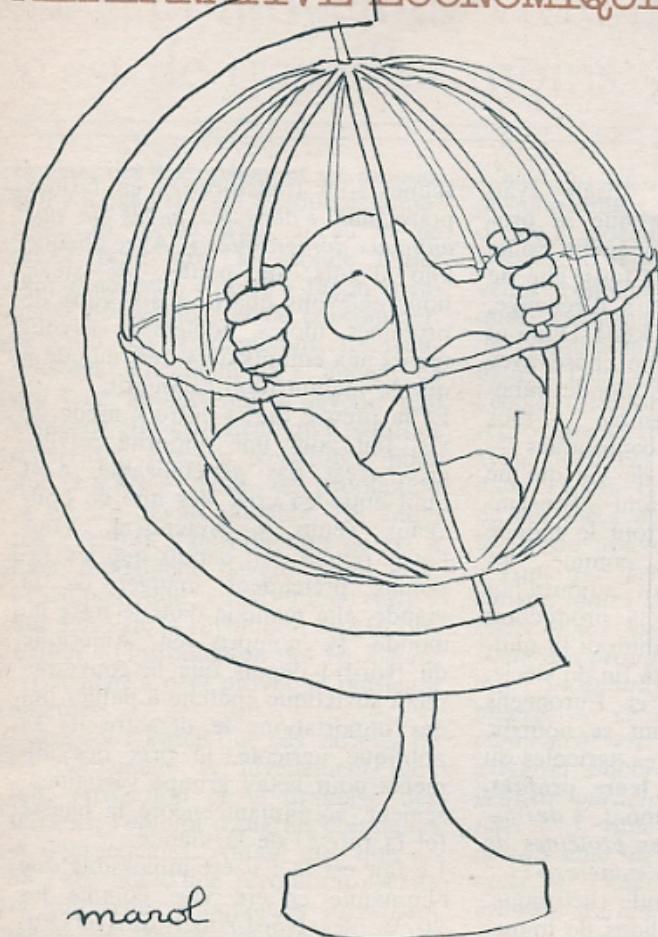
Etranger : 53 F

Etudiant : 35 F

Diffusion : N.M.P.P.

Commission Paritaire N° 53927

Ce numéro a été tiré à 120.000 exemplaires.



COMBIEN VAUT UN RAYON DE SOLEIL?

Savez-vous que les flics de Tokyo sont ranimés à l'oxygène ? Savez-vous que 10% des Indiens survivent avec moins de 0,45 F par jour ? Avez-vous lu René Dumont et savez-vous que le socialisme n'est plus une hypothèse mais une nécessité ?

Inutile de l'attendre plus longtemps : la grande crise a déjà commencé. Si vous avez du mal à la reconnaître, c'est qu'elle n'a pas la même forme que la dernière fois : celle de la production qui s'effondre, du chômage, des marches de la faim.

Cette fois, ce n'est pas la production capitaliste qui s'effondre en premier dans les métropoles : c'est d'abord tout ce qui lui donnait un sens. Le lien entre « plus » et « mieux » se rompt. La croissance de la production a déjà pour envers visible une croissance plus que proportionnelle des destructions qu'elle cause. On vit plus mal en consommant plus. La croissance engendre plus de pénuries qu'elle n'en atténue.

Si vous en doutez, regardez autour de vous ; et lisez, par exemple, *l'Utopie ou la Mort* (1) de René Dumont. Savez-vous, entre autres choses, que

les marchands de papier, de meubles et de bois qui — avec la bénédiction des technocrates brésiliens — rasent actuellement la forêt amazonienne s'attaquent à la source qui régénère le quart de l'oxygène contenu dans l'air de la planète ? Savez-vous que dans les grandes villes cet oxygène manque déjà au point que les flics de Tokyo, pour n'être pas asphyxiés aux carrefours, disposent de « fontaines d'oxygène » où ils vont respirer à intervalles réguliers ? Ou qu'à Los Angeles, certains jours, il est recommandé aux gens de ne pas trop bouger afin d'économiser le peu d'oxygène que les baignoles laissent à leurs poumons ?

Savez-vous que la Hollande importe de l'eau potable de Norvège, que les Etats-Unis en importent du Canada et que la ville de San Francisco envisage d'en faire venir de la calotte polaire, sous forme d'icebergs ? Savez-vous que, selon Cousteau, la moi-

tié de la vie marine filmée en 1956 avait disparu en 1964 (qu'en reste-t-il aujourd'hui ?) et que, selon le Soviétique Kasymov, la mer Caspienne, au train actuel, sera vers la fin du siècle une étendue d'eau aussi pestilentielle, glauque et morte que l'est déjà le lac Erié ?

Pourquoi ? Parce que, pour la production marchande qui domine en Europe de l'Est aussi bien qu'à l'Ouest, ce qui n'a pas de prix n'a pas de valeur. « Qu'à cela ne tienne, » s'exclament les économistes néo-libéraux : nous allons donc donner un prix à des choses qui n'en ont pas encore, l'air, l'eau, la lumière et, bien entendu, la vie humaine. » Car celle-ci n'est guère épargnée.

Savez-vous qu'un ouvrier français sur six sera mutilé durant sa vie de travail ? Que tous les riveteurs et calfat de la construction navale, tous les chauffeurs de camions lourds, ►

Nous sommes des voleurs,
des affameurs et des assassins

45 % des ouvriers des forges et la presque totalité des sidérurgistes sont atteints de surdité partielle ? Et que l'industrie chimique et pétrochimique, avec ses installations toutes récentes, est celle qui attaque le plus profondément la santé de ses travailleurs ?

Alors, chers économistes néo-libéraux, dites-le-nous vite : combien vaut le rayon de soleil, l'air vif sans plomb ni anhydride sulfureux, la baignade dans les mers et les lacs ? A quel prix l'industrie et la banque pourront-elles racheter tout cela pour nous revendre au détail — sous forme d'épurateurs d'air, de cliniques et de chambres d'hôtel — ce dont elles nous auront spoliés en gros ? Et l'ouïe, l'odorat, la vie d'un homme, quels en sont les prix ? Quel est, dans vos calculs « coûts/avantages », l'avantage qui compensera malgré tout et rendra rentable la surdité, le cancer de la vessie, l'extermination directe ou indirecte, totale ou partielle d'un peuple du « tiers monde » ? Car si tout a un prix, tout, finalement, non seulement se paie, mais aussi s'achète.

Tous nos malheurs, disait Ivan Illich, viennent de ce que la production marchande n'a aucun souci de ce qui est **bon pour tous**, elle ne connaît que des valeurs d'échange, par essence relatives. René Dumont dit à peu près la même chose avec d'autres références. Le monde impérialiste dans son ensemble — tous pays et toutes classes confondues — a engendré un mode de vie qui ne pourra jamais être étendu à l'ensemble de la planète. Si tout le monde voulait se nourrir comme les Américains, il faudrait aujourd'hui multiplier par quatre la production agricole du globe ; il faudrait la multiplier par huit d'ici à la fin du siècle. Or Nord-Américains et Européens ensemble utilisent, pour se nourrir, environ 20 % des terres agricoles du monde, **en plus des leurs propres**. Nous sommes, dit Dumont, « *des assassins qui enlèvent les protéines de la bouche des enfants pauvres* ». Ce n'est pas une formule rhétorique. Jugez-en : sur 70 millions de tonnes de poissons pêchés en mer, le « tiers monde » en consomme 14 millions de tonnes ; tandis que 25 millions de

tonnes sont transformées en farines pour finir « *dans les auges de nos animaux domestiques* ». Avec chaque kilo d'œufs, de poulet, de steak nous enlevons quatre à six kilos de protéines moins noblement savoureuses aux enfants du « tiers monde » que la malnutrition rabougrit.

Et la preuve que « notre » mode de vie, fait pour une minorité privilégiée, n'est pas généralisable, c'est qu'il entre en crise dès que de nouveaux venus y prétendent. Vous l'avez remarqué : depuis que les Japonais prétendent manger de la viande, elle manque dans le reste du monde (y compris en Amérique du Nord) ; depuis que le gouvernement soviétique cherche à pallier par des importations le désastre de sa politique agricole, le prix des aliments pour bétail grimpe vertigineusement, accentuant encore la hausse (et la rareté) de la viande.

Le fait est là : il est impossible que l'humanité entière vive comme les 20 % des Nord-Américains et Européens privilégiés dont le style de consommation sert de repère — hors d'atteinte — au reste des Nord-Amé-

| | <i>Bruit d'atm.</i> | <i>376</i> | <i>56</i> | <i>377</i> | |
|----------------------|---------------------|------------|-----------|------------|----------------|
| Dr. et Fr. H. (Ges.) | 240 | 240 | 240 | 240 | Cagliari |
| François (R.) | 240 | 240 | 240 | 240 | Famille |
| Gérard, adolescent | 145 | 145 | 145 | 145 | Far. Com. |
| Immigrante..... | 145 | 145 | 145 | 145 | Immeuble |
| Immeuble..... | 145 | 145 | 145 | 145 | Immigré |
| Israël-Almanach | 210 | 210 | 210 | 210 | Cie Lyon, Imm. |
| Israël-Annuaire | 210 | 210 | 210 | 210 | Israël |
| Soc. Març. Crédit | 263 | 263 | 250 | 250 | I.S.M.I. |
| Sequanaux Banq. | 130 | 130 | 130 | 130 | U.S.I.M.O. |
| SLIMMING..... | 145 | 145 | 145 | 145 | Union Habit. |
| Soc. Côte. Banque | 34 | 34 | 34 | 34 | Asie-Asie |

MARCHÉ A TERME

MAJÀ

Le seul moyen de vivre mieux, c'est de travailler moins

ricains, des Européens et du monde. Il n'y a pas assez de ressources minérales, ni même d'air, d'eau et de terres pour que le monde entier puisse adopter « notre » façon rava-geuse de produire et de consommer. Il n'y a pas si longtemps, les technocrates « occidentaux » niaient ce qui tend aujourd'hui à devenir une évidence. Ils croyaient qu'il suffisait d'exporter « nos » techniques pour que « notre » mode de production et de vie devînt possible. En Inde, par exemple, l'introduction de riz à haut rendement devait, selon eux, provoquer une « révolution verte » qui éviterait la révolution tout court. Erreur : l'introduction des riz à haut rendement a déjà provoqué plusieurs émeutes.

Pourquoi ? Parce que ces variétés de riz demandent le niveling parfait, l'irrigation et le drainage des terrains, l'emploi d'engrais chimiques et d'insecticides. Autant dire que — en l'absence d'une révolution sociale et culturelle, d'immenses investissements de travail volontaire par les paysans associés en coopératives et en communes — la culture des variétés à haut rendement n'est à la portée que des paysans riches. Avec quoi les paysans pauvres — « 60 % des Indiens survivent dans une pauvreté abjecte, avec moins de 0,45 franc par jour », écrit Dumont — paieraient-ils engrais et insecticides ? Comment niveler et drainer leurs parcelles, à moins de les mettre en commun ? En fait, la « révolution verte » les condamne : il ne leur reste qu'à s'embaucher chez les paysans riches. Ils le font ; et ils constatent qu'en raison de l'abondance de l'offre, le prix de leur force de travail a baissé. D'où les émeutes.

Moralité : l'exportation de techniques capitalistes engendre ou accélère la concentration capitaliste. L'adoption de ces techniques qui ne peuvent être assimilées et appliquées par tous — par la masse des paysans pauvres ou sans terre — agrave encore l'oppression du peuple, renforce encore la morgue et le pouvoir que le paysan riche exerce sur le village, y compris sur le bureaucrate, le politicien et le policier qui, tous, dépendent de l'argent des potentiats locaux. Leur richesse ne diffuse pas, il n'y a pas de développement réel.

L'aide au développement ? A quel développement ? Quelles « missions d'aide » s'occupent de grouper les paysans pauvres et de rendre de nouvelles connaissances pratico-théoriques accessibles à tous ? Ce serait de l'immixtion politique. L'enseignement ? Dumont a fait le procès de l'école traditionnelle — machine à reproduire les inégalités — déjà avant Ivan Illich (2) et avant de trouver dans l'école chinoise la réalisation de ses idées de toujours (3). Ecoutez-le de nouveau :

Tant que persistera le mépris du travail, toutes les tentatives d'une société moins inégale en resteront au stade des propositions moralisatrices, des incantations. Supprimer ce mépris — ce qui n'est pas réalisé pleinement en Union soviétique — exigerait d'abord que chacun ait largement participé à un travail manuel (...), non pas dans la chaîne abrutissante de l'atelier automatisé, mais sur l'établi de l'artisan où, en utilisant ses mains, on développe une forme d'intelligence aussi indispensable que celle du raisonnement abstrait. Le travail diversifié, recomposé, à l'usine et aux champs en alternance, devient une joie, nous dit William Morris ; il supprime les ségrégations manuels - intellectuels, villes-campagnes (...) Quand ils ont travaillé avec des ouvriers agricoles, ils en ont des choses à m'apprendre, mes étudiants de l'université d'Ottawa. Eloge de l'austérité, de la frugalité, de la bicyclette et de la civilisation socialiste chinoise ; condamnation de l'automobile et tout ce qu'elle implique. J'entends les protestations qui fusent de ce côté-ci du monde : « Tant que les seuls bourgeois avaient des voitures, c'était vive l'automobile ! Maintenant que le peuple commence d'en avoir, on condamne l'automobilisme. » C'est vrai.

Mais c'est que l'automobile est une invention de la bourgeoisie pour elle-même : elle n'a d'avantage que lorsqu'elle est le privilège d'une minorité. Dès que le plus grand nombre y accède, le caractère anti-social de la voiture éclate : ce véhicule de luxe perd sa valeur d'usage, il devient pour tous (qu'ils en possèdent un ou non) une source infinie de frustrations, de dangers, de coûts et d'incommodités : bruit, puanteur, toxici-

cité, villes asphyxiées qui deviennent inhabitables dans leur centre et prolifèrent à leur périphérie en d'interminables banlieues, rongeant la campagne sectionnée d'autoroutes... Les bourgeois désertent alors les villes agonisantes, renoncent de plus en plus à la voiture : ils préfèrent l'avion, l'hélicoptère, voire le transport par rail. Longtemps frustré d'automobiles, le peuple s'y accroche encore et craint qu'on ne veuille le frustrer une seconde fois. Il ne mesure pas encore que les avantages du mode de vie bourgeois disparaissent et se tournent en leur contraire **par le fait même que le peuple y accède**. Comment le lui expliquer, se demande Dumont ?

Le voici, en effet, qui oppose « *la fraction embourgeoisée de la classe ouvrière, désormais majoritaire en pays riche* » à ces « *prolétaires des temps modernes que sont les masses rurales, les habitants des bidonvilles et autres chômeurs des pays dominés* ». Comment, se demande-t-il, faire accepter aux premiers « *les disciplines qu'imposera un jour la nécessaire croissance zéro de leur production globale* ? (...) Comment leur imposer des solutions souvent plus révolutionnaires que celles que proposent nos partis dits révolutionnaires ? »

Comment ? Mais vous avez la réponse sous les yeux : c'est la crise du mode de vie capitaliste ; l'appauvrissement qu'engendre la croissance matérielle ; la putréfaction des institutions, la violence des appareils répressifs ; la faillite idéologique et sociale de la production marchande. C'est tout cela qui ouvrira la voie à l'après-capitalisme et à ses militants en imposant cette évidence : le seul moyen de vivre mieux, c'est de produire moins, de consommer moins, de travailler moins, de vivre autrement.

Dumont le dit lui-même : « *Nous sommes acculés au socialisme* » parce que « *l'économie de profit nous mène tous à notre perte* ». Cela commence à se sentir et à se savoir.

Michel BOSQUET

(2) En particulier dans *Terres vivantes*, Plon, 1961, et dans *L'Afrique noire est mal partie*, éditions du Seuil, 1969.

(3) Sur l'éducation, les enfants et les femmes en Chine, voir l'excellent essai de Claudie Broyelle, *la Moitié du Ciel*, Gonthier-Denoël, 1973.

POINT CHAUD



les suicidés des bords du rhin

Il y a plus de mercure en 1973 dans le Rhin qu'en 1953 dans la baie de Minamata où 68 hommes sont morts.

Que fait l'Administration française ? Rien.

Que fait la population alsacienne ? Rien.

Un cas limite de comportement suicidaire.

Le professeur Carbriener a peur. Il étudie le Rhin depuis des années. Il connaît toutes ses pollutions — par la potasse, par la poussière de ciment, par les ordures ménagères. Il a vu crever des bancs et des bancs de poissons. Il a milité dans toutes les organisations de défense, de protection. Il a risqué cent fois son poste de professeur de sciences pharmaceutiques à l'université de Strasbourg. Il a souvent été en colère. Cette fois, il est à la limite du découragement. Le docteur Canteneur a peur. Il a analysé une quantité innombrable d'entrailles pourries. Comme les oracles antiques, il a ouvert le ventre des poissons et il y a lu l'avenir : le Rhin est mortel, le Rhin est meurtrier. Mais il ne croyait pas que ses prédictions seraient si vite vérifiées. Aujourd'hui elles le sont et, loin de jouer au prophète satisfait, le docteur Canteneur se recroqueville derrière son bureau du laboratoire vétérinaire départemental de Colmar (service du diagnostic des maladies des poissons et du gibier) et déclare : « Nul ne sait jusqu'où cela peut aller. »

Jean Seiler a peur. C'est un notable, décoré ; un de ces hommes qu'on salue dans la rue et dont le double menton dit la respectabilité. Président de la fédération des pêcheurs du Haut-Rhin, il remplissait jusque-là ses fonctions avec une tranquille bonhomie. Or, depuis quelques semaines, il téléphone fébrilement à droite et à gauche, il envoie des lettres recommandées, prend l'administration à partie et ponctue toutes ses

phrases de : « C'est lamentable ! C'est lamentable ! »

Qu'est-ce qui affole ces trois hommes ? Qu'est-ce qui pousse un Jean Seiler à sauter par-dessus les formalités administratives, à s'adresser directement à la presse et à envisager des manifestations ? Une seule réponse, un seul mot : le mercure.

Le mercure... Ça ne vous rappelle rien ? A eux, si : 1953, Minamata, 68 morts et, selon l'expression des médecins japonais, des bébés transformés en « légumes humains ». Or, dit le professeur Carbriener, aujourd'hui « l'empoisonnement mercuriel du Rhin est virtuellement plus nocif que celui de la baie de Minamata. Virtuellement, c'est-à-dire que le mercure rhénan n'a pas encore fait de victimes humaines. Mais, justement, s'il n'a pas atteint l'homme, c'est que sa toxicité est supérieure à celle du mercure japonais. A Minamata, aucun poisson n'est mort : l'homme a donc payé l'addition finale. Dans le Rhin, l'alerte vient d'être donnée par les brochets, dont on a trouvé des cadavres sur plus de cinquante kilomètres. »

La découverte est récente, mais sa signification, elle, est connue depuis des années. Si le Rhin charrie maintenant des poissons crevés par la faute du mercure (les analyses sont formelles), c'est que le taux mercuriel du fleuve a brusquement augmenté, et dans des proportions qui défient l'imagination. Poursuivons la démonstration : si le taux mercuriel du Rhin a augmenté, c'est que les populations riveraines sont, d'ores et

déjà, en danger de mort, à tout le moins de maladies absolument imprévisibles car peu connues.

Bien. Sachant les populations suisses, allemandes, alsaciennes et, par voie de conséquence, hollandaises en danger, l'administration — qu'elle soit d'ordre départemental, régional, national ou européen — réagit.

Faux ! Non seulement elle ne réagit pas, mais elle cherche à cacher la vérité. Et cela à tous les échelons. Roland Carbriener se plaint de ce que les résultats des analyses ne lui soient pas communiqués ; le docteur Canteneur réclame en vain qu'on lui envoie des animaux atteints ; Jean Seiler et son trésorier Charles Fleck demandent l'autorisation de prélever des poissons malades pendant la période de frai (lors de laquelle la pêche est officiellement interdite) et ne reçoivent pas de réponse.

Alors, Seiler, Canteneur et Carbriener s'insurgent contre ce silence qu'ils jugent criminel et s'efforcent de le rompre par des déclarations à la presse locale — laquelle presse locale les publie avec une parcimonie inquiétante, car, « en haut », la consigne est : « N'affolons pas les gens tant que le dossier des experts n'est pas complet. »

Incroyable, mais vrai. Un professeur d'université, dont c'est la spécialité, affirme que le mercure pollue le Rhin, qu'à ce taux-là les conséquences d'une intoxication sont effrayantes, et le gouvernement, par l'intermédiaire de ses sous-fifres régionaux, se refuse à « affoler les gens » ! Mais qu'attendent-ils ? Qu'attendent les ▶

La plaine du Rhin est la poubelle de l'Europe et le mercure n'est qu'une ordure de plus

ministres, les préfets et les sous-préfets ? Que meurent 68 pêcheurs comme à Minamata, ou 13 comme à Niigata, ou 72 comme à Yokkaichi ? Que les Alsaciennes accouchent de « légumes humains » ? Ne pas affoler les gens... le fait est que, sur ce plan, l'administration a beau jeu : pour affoler un Alsacien, il faut se lever de bonne heure. Le jour de mon arrivée à Strasbourg, des étudiants manifestaient contre l'expulsion de travailleurs immigrés. Je n'avais jamais vu cela : à deux mètres du cortège qui hurlait des slogans, les passants devisaient tranquillement du prix des saucisses et de la réfection de la cathédrale. Le lendemain, c'était le grand défilé contre la loi Debré. Même topo : d'un côté les lycéens déchaînés avec de petits entonnoirs sur la tête et, de l'autre, des ménagères qui faisaient leur marché sans détourner la tête, des pères de famille qui emmenaient leur marmaille au bord de l'Ill et attendaient sagement le feu vert pour traverser.

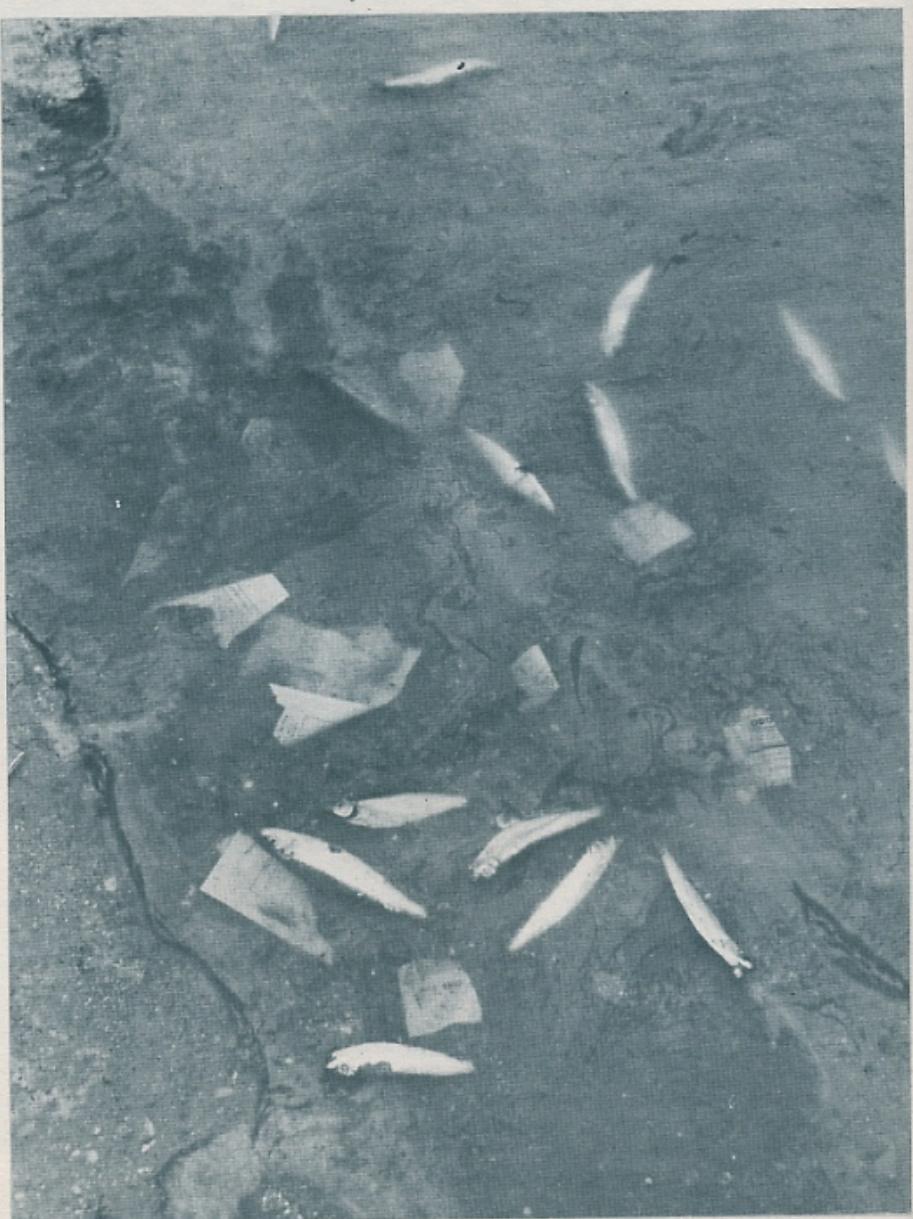
Alors, contre cette formidable (et peut-être ancestrale) indifférence, que peut une pollution — fût-elle mercurielle ? D'autant plus que, pour les Alsaciens, le Rhin est rayé de la carte depuis belle lurette. A la hauteur de Mulhouse, il est réduit à un bidet caillouteux ; à Strasbourg, il a la limpidité d'une choucroute au riesling. Comme c'est un spectacle attristant, les riverains s'en détournent et contemplent l'eau apparemment limpide du canal d'Alsace, où ils pêchent, pour eux et pour les restaurants (car on mange encore du poisson « du Rhin » dans les bistrots alentour), oubliant que le sous-sol poreux sert de vase communicant entre le fleuve et son canal latéral. Je ne m'avance pas : l'expérience a été faite en Allemagne, où des poissons sont morts dans des eaux préalablement épurées mais tributaires d'infiltrations souterraines.

Face à cette inertie et à son exploitation par les pouvoirs publics, que reste-t-il, à part quelques bonnes volontés individuelles ? Une fois de plus, les mouvements écologiques. Mais là, autre problème : en Alsace, dont le gouvernement français s'est promis de faire « une nouvelle Ruhr », les protecteurs de la nature ne savent plus où donner de la tête.

A les voir travailler, on a l'impression de matelots qui tenteraient de colmater une petite brèche tandis que l'eau inonde déjà les cales. Des gens comme Jean-Jacques Rettig, vice-président de « S.O.S. plaine du Rhin », ou comme Antoine Waechter, président de la section du Haut-Rhin au sein de l'association fédérative régionale de protection de la nature, sillonnent routes et sentiers, animent des réunions publiques, présentent un candidat écologique aux élections, lisent des rapports et en rédigent d'autres, multiplient les communiqués, organisent des manifestations. Compte tenu de la nécessité

de gagner leur vie ou de poursuivre leurs études (Antoine Waechter, vingt-quatre ans, est encore étudiant), il leur reste à peine quelques heures pour dormir. Et leur combat fait songer au duel contre le dragon : pour une tête coupée, il en repousse sept autres.

La plaine du Rhin est la poubelle de l'Europe et le mercure n'est qu'une ordure de plus. Waechter et Rettig luttent déjà contre les déboisements massifs signés Peugeot qui achète les forêts domaniales 1 franc l'hectare, contre l'installation prévue de vingt centrales nucléaires entre Bâle et la mer, contre les canaux aux rives



Des victimes du Rhin : si minime que soit la quantité ingérée, elle est dangereuse.

« L'empoisonnement passe d'abord par une phase de silence ; quand il se manifeste, il est trop tard. »

bétonnées dans lesquels viennent se noyer les chevreuils, contre l'arrachage des arbres fruitiers pour faire place aujourd'hui à la culture du maïs et demain aux lotissements petits-bourgeois, contre les engrangements chimiques, contre l'E.D.F... Et maintenant voilà le mercure qui s'en mêle. Que peuvent-ils faire de plus ? De nouvelles réunions ? De nouveaux communiqués que la presse ne leur passera qu'en placards publicitaires à tant la ligne ? Ils le font, dans une indifférence quasi générale. Et, pendant ce temps-là, les entreprises X et Y continuent à déverser leur mercure.

Car, si gros que cela puisse paraître, plus d'un mois après les premières analyses révélant un taux encore jamais atteint, aucune enquête n'était ouverte pour découvrir l'origine de la pollution mercurielle. Carbiener, Canteneur, Seiler et les écologistes en sont réduits aux hypothèses. Le mercure sert beaucoup à la fabrication de matières plastiques (notamment de fibres synthétiques comme c'était le cas à Minamata) et au blanchiment de la pâte à papier. Or les deux industries existent dans la vallée du Rhin, en Suisse, en Allemagne et en France. Quant à donner le nom des entreprises, pas question : les procès

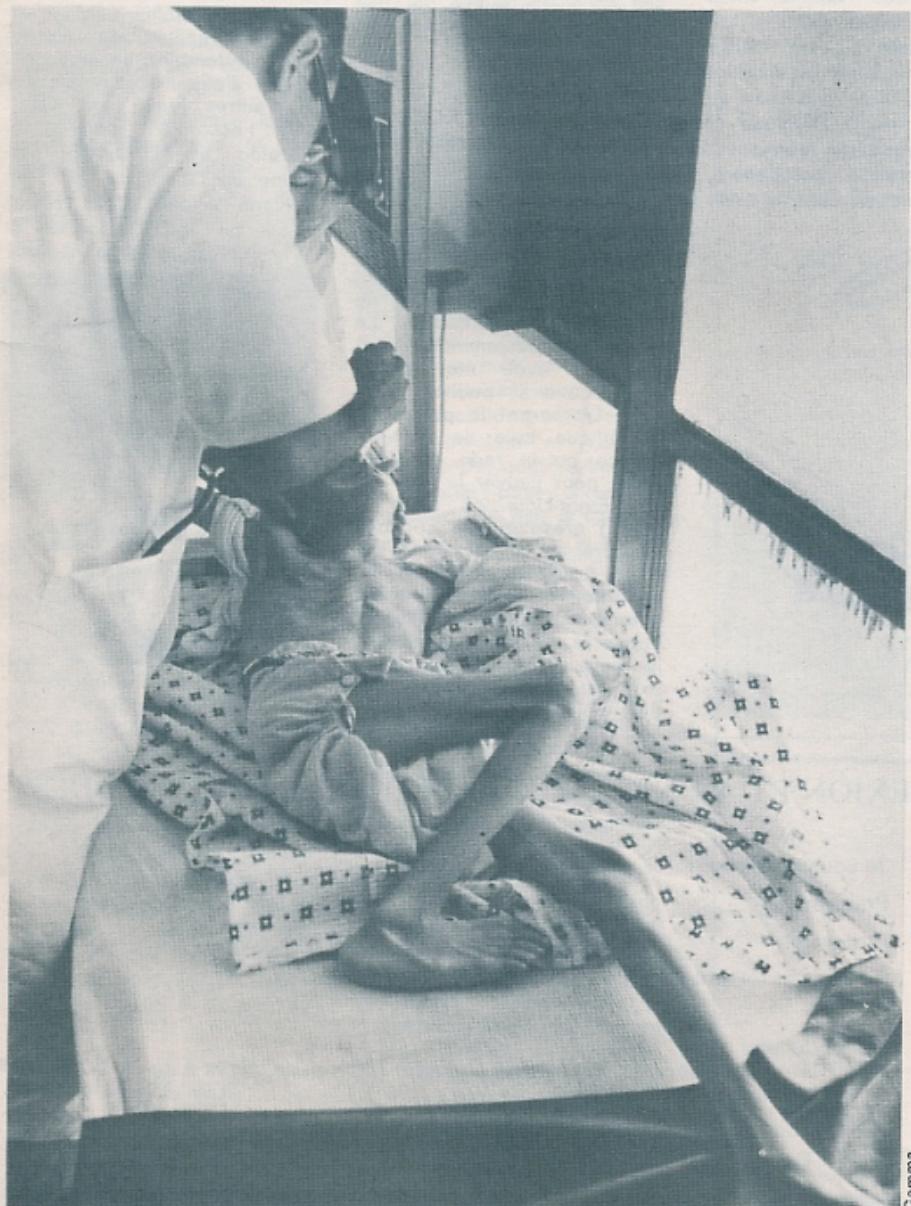
en diffamation ne sont pas faits pour les chats.

On en est là. Chaque jour, le Rhin charrie davantage de mono-méthyle de mercure, dérivé stable du mercure, donc non biodégradable. Pour être clair, il s'agit d'un toxique cumulatif particulièrement pernicieux dont chaque dose absorbée par un organisme y demeure la vie durant.

Les amateurs de points sur les i écouteront avec profit le professeur Carbiener : « Un empoisonnement par le mercure passe d'abord par une phase de silence et il ne se manifeste que lorsqu'il est trop tard. » Trop tard, c'est-à-dire quand les poissons crèvent ou quand les hommes présentent, au bout de plusieurs mois, voire de plusieurs années, des manifestations nerveuses, quand des bébés viennent au monde avec des malformations génétiques, bref quand les populations rhénanes seront atteintes physiquement.

A quoi certains optimistes répondront : « Ce qui est valable pour Minamata où les intoxiqués mangeaient du poisson deux fois par jour ne l'est pas pour les habitants de la vallée du Rhin. » L'argument ne tient pas car, dit Roland Carbiener, « si minime que soit la quantité de méthyle-mercure ingérée, elle est dangereuse. La preuve : les toxicologues se refusent à déterminer une dose maximale admissible ». Autre preuve : les antiseptiques mercuriels couramment utilisés dans l'agriculture contre les champignons parasites sont désormais interdits en Suède. Pas en France. Pas en Alsace.

Mais qu'importe ! L'Alsace n'est-elle pas un pays où un professeur d'université, considéré dans sa propre ville comme une sommité, est renvoyé à ses chères études quand il a la prétention de vouloir éviter une catastrophe ? L'Alsace n'est-elle pas un pays où l'on attend que « le dossier des experts soit complet » quand les poissons crèvent sous le nez des habitants ? L'Alsace n'est-elle pas un pays discipliné où, puisque les autorités recommandent de ne pas affoler le public, le public ne s'affole pas et attend tranquillement que le lit du Rhin devienne son lit de mort ? L'Alsace n'est-elle pas le royaume du père Ubu ?



Genova

Une victime de Minamata : pas de dose maximale admissible.

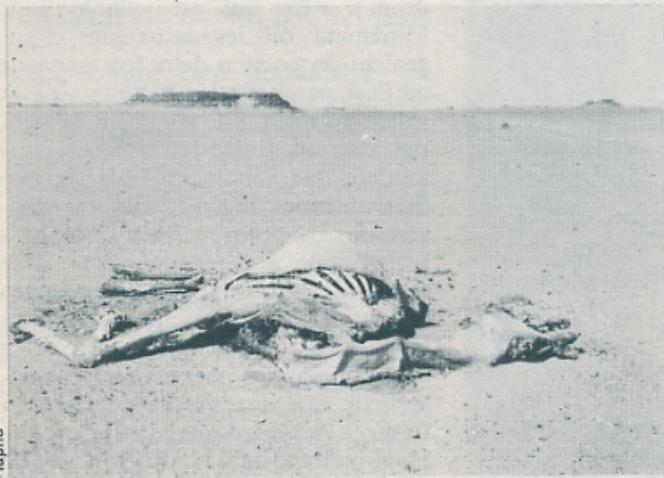
Pierre AJAME

ECOACTUALITES...

MOURIR DE SOIF

Une sécheresse, telle que l'on n'en avait plus vue de mémoire d'homme, frappe l'ensemble de la zone sahélienne : Mauritanie, nord du Sénégal, du Mali, de la Haute-Volta, du Niger et du Tchad. Elle détruit les récoltes, les troupeaux et menace plus d'un million d'hommes et de femmes d'une pénurie alimentaire totale. K.-A. Mariko, le conseiller économique de l'ambassade du Niger à Bruxelles, déclare : « C'est un cauchemar. Des enfants sont en train de mourir de soif dans mon pays. » Au Mali, après quatre années consécutives de récoltes déficitaires, la pénurie prend les dimensions d'une calamité nationale. On considère à Bamako qu'il va falloir commencer à surveiller la mortalité infantile, baromètre d'urgence, hélas !

infaillible pour les pays sous-développés. Au Sénégal, les bêtes périssent par troupeaux entiers. Leurs carcasses se dessèchent le long des routes. En Mauritanie, où il n'a pas plu depuis quatre ans, les pertes subies par le cheptel se chiffrent à 70 % — soit près de 10 milliards de francs CFA, l'équivalent du budget annuel du pays. Même Nouakchott, la capitale, ne dispose que de quatre heures d'eau courante par jour. Le plan d'aide de la F.A.O., (l'agence des Nations unies pour l'agriculture (50 000 tonnes de céréales), est insuffisant pour assurer la soudure avant les pluies. A la suite de la France, de la Belgique et de l'Allemagne, qui fournissent une assistance particulière, les pays riches vont-ils enfin bouger ?



Rapho

DU MONDE ENTIER

□ Washington. Une drogue miracle, le diéthylstilbestrol, destinée à accélérer la croissance des veaux et des agneaux vient d'être interdite. On n'a encore aucune preuve de sa nocivité sur l'organisme humain, mais on redoute son action cancérogène à long terme. Cette mesure prudente vient d'être prise aux Etats-Unis par la F.D.A. (Office pour l'alimentation et les produits chimiques). En France, un certain nombre de ces produits officiellement interdits n'en sont pas moins proposés dans les fermes par des démarcheurs à domicile, et utilisés.

□ Fort-de-France. « CEC international », un groupe américain, envisage d'installer en Martinique ou en Guadeloupe un gigantesque complexe pétrolier fait d'une raffinerie de 20 millions de tonnes doublé d'un terminal qui permettrait le transit de 20 millions de tonnes supplémentaires. Le projet est suffisamment avancé pour avoir été soumis aux pouvoirs publics français. Laisseront-ils polluer la magnifique baie de Fort-de-France ou la rade de Port-Louis pour sauver la côte est des Etats-Unis où, sous la (juste) pression des consommateurs, la construction de toute nouvelle raffinerie est désormais interdite ? Premier signe d'une nouvelle politique à l'échelle mondiale : les pays riches commencent à exporter leurs industries les plus polluantes.

□ Tokyo, 25 avril. Six millions de banlieusards rendus nerveux par leurs difficultés de transport et l'annonce d'une grève imminente des employés de chemin de fer n'ont pas attendu qu'on leur promette de nouvelles améliorations. Des commandos sont passés aux actes. Bilan : 38 gares et 58 voitures attaquées avec des barres de fer et incendiées. 138 arrestations.

□ Paris-Ciné. Si vous n'avez pas encore vu *l'An 01*, de Gébé, qui annonce le début imminent d'une nouvelle société éco-fraternelle, il faut aller le voir. Les fictions les plus improbables sont quelquefois réalisés de demain et, en attendant, ensement celles d'aujourd'hui. Mais il y a d'autres films qui jouent avec l'écologie : *Themroc*, de Faraldo, et *l'Effroyable Machine de l'industriel N.P.*, de Silvano Agosti. Vous auriez aussi pu voir *Délivrance* et *la Vraie Nature* de Bernadette.



Gébé pendant le tournage de *l'An 01*.
Dejardin

PARTICIPEZ A UNE RÉFLEXION ET A UNE ACTION MILITANTE ÉCOLOGIQUES



LES AMIS DE LA TERRE
25, quai Voltaire, PARIS-7^e
Tél. : 222-81-40 (l'après-midi)

(Publicité)

Je soussigné, nom : _____

Prénom : _____

Profession : _____

Adresse et téléphone : _____

désire devenir :

Membre adhérent : cotisation annuelle selon possibilités jusqu'à 50 F

Donateur : 100 F *Bienfaiteur : 500 F*

Je vous envoie une liste de noms d'amis susceptibles d'être intéressés

Date : _____

Signature : _____

ECOACTUALITES...

□ Paris. Participez au grand concours « Cuisine de France », produits surgelés, et gagnez du 1^{er} au 3^e prix une pêche à la baleine. Si, après avoir lu dans ce numéro l'article sur les baleines, vous trouvez cette publicité de mauvais goût, vous pouvez envoyer directement vos lettres de protestation au Goulement du surgelé, 6, avenue A-France, 94-Charenton.

PUBLICITE CHIMIQUE

« Engrais, Fertilité, Qualité » : sous cette trilogie prometteuse, un élégant stand de la section environnement du dernier salon de l'Agriculture. Quelques tracts disposés sur les comptoirs vilipendent les « personnes au caractère soupçonneux, encore mal averties des traitements effectués dans les usines (et qui) expriment leurs craintes sur l'utilisation des engrains qu'elles appellent « chimiques ». L'auteur de la harangue reste prudemment dissimulé derrière ses initiales : A.N.P.E.A. Autrement dit : l'Association nationale des producteurs d'engrais azotés.

PAR ICI LA BONNE SOUPE

Slogan des soupes « régime » Gourmevita : « Moins de 100 calories la portion ! » Arithmétique élémentaire : la portion de Gourmevita pèse 25 grammes. Comparaisons : 25 g de haricots contiennent 75 calories et 25 g de porc, 65 calories, 25 g de pain, 64 calories et 25 g de pommes de terre, 22,5 calories. Alors, où est le progrès ? D'autre part, la composition d'un de ces potages dits « amaigrissants » est, à très peu de choses près la même que celle d'un potage soluble du type Maggi. Le Maggi revient à 1,50 F les 80 g tandis que 75 g de Gourmevita coûtent 6,75 F. Entre les deux : 5,25 F, le prix de l'illusion.

COUPURE VERTE COUPEE

Cette coupure — dite verte car elle est un espace où la verdure, la nature animale et végétale devraient être

conservées — est destinée à séparer les régions de grand développement industriel de la Basse-Seine que seront les régions de Rouen et du Havre. Elle s'étend d'Yvetot au Neubourg. Mais on se dispose à faire passer trois autoroutes dans cette « coupure » : A 13 au sud, A 15 au nord et une autoroute de raccordement entre A 13 et A 15. Une zone soi-disant réservée, se transforme ainsi en nœud routier.

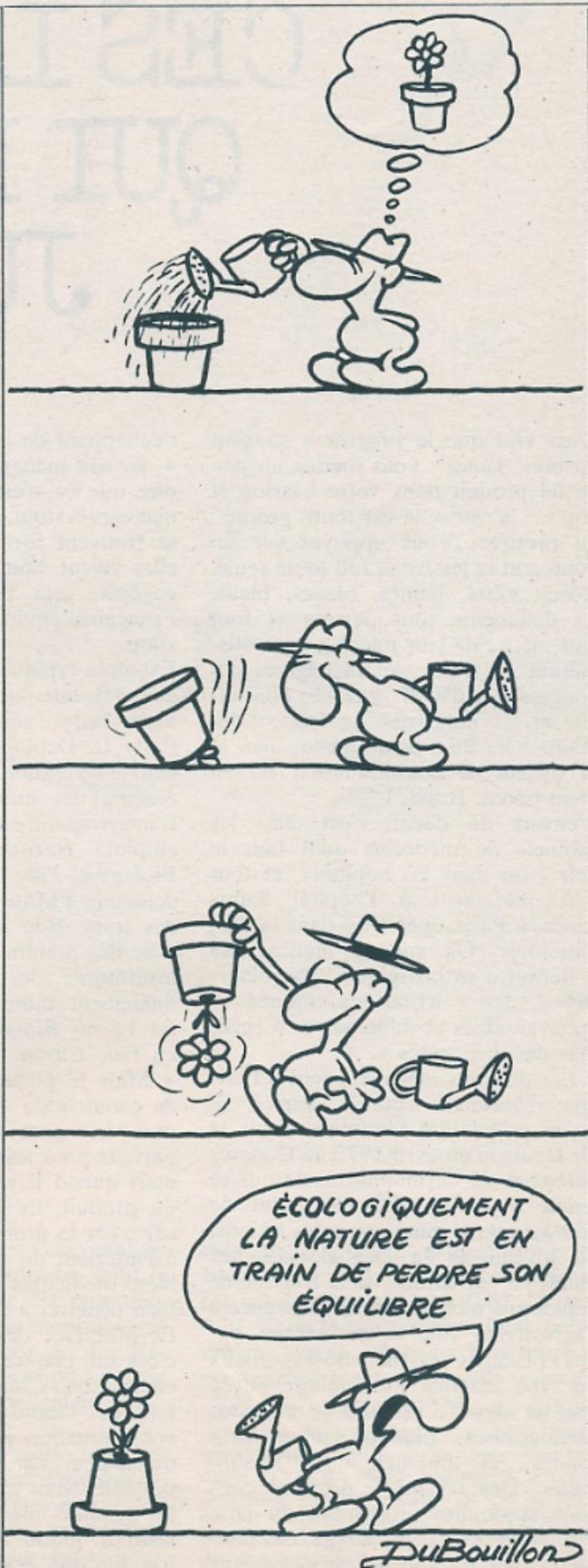
CAMPAGNE GREENPEACE

Dans un délai très proche, le gouvernement français va reprendre les tirs nucléaires dans le Pacifique et compte, à cette occasion, faire exploser sa plus grosse bombe à hydrogène dans l'atmosphère (probablement d'une force d'une ou deux mégatonnes). La campagne GREENPEACE (Green pour les écologistes, Peace pour les pacifistes) organise une série d'actions pour stopper ces essais nucléaires : théâtre de rue, vigiles, boycott des importations françaises, etc.

Greenpeace organise une marche de Londres à Paris. Cette marche quittera Londres le 13 mai pour arriver à Ostende le 19 mai, à Caurtrai (Belgique) le 24 mai et à Lille le 26 mai. L'arrivée à Paris est prévue pour le samedi 2 juin. Cette marche internationale passera la frontière franco-belge le 26 mai (un samedi). Ses organisateurs souhaiteraient rencontrer le plus de gens possible des deux côtés de la frontière ce jour-là. L'entrée en France des marcheurs ne doit pas passer inaperçue.

On peut rejoindre la marche à n'importe quel moment. Pour plus de renseignements, contacter : le M.D.P.L. BP 126-10, 75463, Paris cédex 10 (tél. : 246.52.51).

Greenpeace a besoin d'argent et de logements pour héberger les marcheurs. Envoyez vos chèques au M.D.P.L., CCP 22 72 22, Paris. Pour le département du Nord : aux Amis de la Terre, 51, rue de Gand à Lille, (tél. : (26) 54.61.29).



CES LESSIVES QUI NETTOIENT JUSQU'A L'OS

C'est vrai que le progrès a souvent du bon. Tenez : vous mettez un peu de tel produit dans votre bassine et hop !... la vaisselle est toute propre ; ou presque. Vous appuyez sur un bouton et la lessive se fait toute seule. Roses, verts, jaunes, blancs, bleus, les détergents sont partout et font leur métier de leur mieux ; à la satisfaction générale : les ménagères ont l'impression d'avoir une vie plus facile et les industriels se frottent les mains ; les affaires marchent bien et la société de consommation est en plein boom. Bravo !

L'envers du décor, c'est dans les cabinets de médecins qu'il faut le voir ; ou dans les hôpitaux, et tout particulièrement à l'hôpital Saint-Louis, à Paris, spécialisé dans la dermatologie. On vous y montre des « dermites orthoergiques aux détersifs », des « irritations cutanées » épouvantables et mille autres « eczémas des ménagères ».

« Les produits ménagers sont à l'origine d'accidents cutanés dans 4 % de la population féminine, disait le Dr Gautron en avril 1972 au Congrès européen de dermopharmacie qui se tenait à Paris. C'est au point de contact que se manifestent les lésions, au niveau de la face dorsale des mains en particulier, où la fragilité de l'épiderme n'offre aucune résistance à l'agressivité. Elle se caractérise par des placards érythémato-vésiculeux du type eczéma nummulaire, avec parfois des fissures, des crevasses douloureuses, plus ou moins profondes, et toujours aptes à s'infecter. Des lésions à distance peuvent apparaître au niveau du cou, des avant-bras et du visage, des paupières, par les vapeurs de détergents

s'échappant de la machine à laver. » 4 % des ménagères, on a envie de dire que ce n'est pas beaucoup ; et que, après tout, les 96 % restantes se trouvent fort bien du monde où elles vivent. Soit. Mais 4 % des ménagères, cela fait encore 800 000 Françaises environ. Et ça, c'est beaucoup.

Exemple typique, celui de Mme G. ; elle a trente ans, deux enfants, un mari cadre supérieur ; elle vit à Parly II. Depuis la naissance de son deuxième enfant, elle souffre d'un eczéma des mains et des poignets. L'interrogatoire commence. Mme G. emploie *Rexona*, *Persavon*, *Ajax*, *Biolane* et *Paic Citron* (1). Le Dr P. demande à Mme G. de se soumettre à des tests. Elle hésite ; on la soigne avec des pommades dont l'action est insuffisante ; les tests qu'elle accepte finalement montrent que son eczéma est lié au *Biolane*, au *Mir Rose* et au *Paic Citron*.

« Mais je porte pourtant des gants de caoutchouc » disait Mme G. Erreur. Les gants de caoutchouc sont parfaits pour les sujets « normaux », mais quand il y a une intolérance à un produit, ils ne font que l'aggraver ; car le produit concerné macère à l'intérieur du caoutchouc et il a de bien meilleures chances encore de bien pénétrer à l'intérieur de la peau. Le problème des produits ménagers, c'est un peu celui de notre super-civilisation. Chimie et synthèse. On fait de l'industriel, on fait de la consommation de masse. On fait ce qu'on peut. On le fait aussi bien que possible. Mais c'est difficile. Car tous les produits ménagers que l'on nous vend à grand renfort de publicité (on dit que pour lancer *Ariel*, par

exemple, la firme américaine Procter et Gamble a dépensé trois milliards d'anciens francs ; une campagne « sérieuse » en faveur d'une nouvelle lessive coûte environ un milliard) se ressemblent tellement qu'il faut bien trouver un moyen pour les imposer au public.

Mais revenons à la chimie. Une lessive, cela comprend, en plus ou moins grande quantité, des substances « tensio-actives », qui détachent les salissures et les mettent en suspension dans l'eau (de 12 à 20 %) ; des perborates, agents oxydants qui ont pour but de blanchir le linge (de 0 à 30 % environ), puis des tripolyphosphates (les fameux anticalcaires) et, enfin, des « azurants optiques » (le bleu de nos grand-mères), c'est-à-dire des substances qui absorbent la lumière ultraviolette et redonnent la lumière blanche, faisant ainsi paraître le linge plus blanc.

Ce sont ces deux derniers produits que mettent en accusation les dermatologues, car, disent-ils, les polyphosphates se chargent de nickel et de chrome qu'ils ramassent sans doute lors de leur fabrication dans ces belles machines ultra-modernes que les producteurs photographient complaisamment pour prouver leur sérieux. Reste qu'une étude récente faisait état d'une concentration de 6,3



ppm de chrome (1 ppm = 1 partie pour un million) dans *Omo*, de 4,8 dans *Sunil* et de 0,3 dans *Mir*. Idem pour le nickel : 0,24 ppm pour *Lux* et 0,41 pour *Persil*. Encore une fois, cela ne signifie pas que ces marques soient moins recommandables que d'autres et des études identiques menés chez leurs concurrents aboutiraient sans doute à des résultats voisins.

Ces concentrations sont par ailleurs relativement faibles, mais elles sont

suffisantes parce que chrome et nickel — ce dernier surtout, dont le pouvoir sensibilisateur est entretenu quotidiennement par la manipulation des ustensiles de cuisine ou des pièces de monnaie, par exemple — sont des substances essentiellement réactogènes.

Autre bête noire des médecins : les « agents optiques » dont l'incorporation à un produit permet ensuite de dire que celui-ci rend à votre linge « l'éclat du neuf ». Ces super-blanc-

chissants s'appellent par exemple le Blankophor ou le Tinopal ; et, même s'il ne représentent que 0,01 % ou 0,05 % de la composition d'une poudre à laver, même si leur emploi est parfaitement légal, ils posent

(1) Toutes les marques citées ici le sont par souci de précision. Il va de soi que leurs qualités propres ne sont pas en cause et qu'il serait totalement erroné d'en tirer quelque conclusion que ce soit sur les dangers éventuels qu'elles peuvent présenter. Les allergies sont chaque fois des cas d'espèce.

beaucoup de problèmes aux dermatologues.

Et l'eau de Javel, ce n'est pas dangereux, ça ? Eh bien ! non, pas tellement. Ça l'a été, et l'on observait, dès 1801, des cas de dermites provoquées par du linge lavé à l'eau de Javel et insuffisamment rincé. Mais l'inconvénient majeur lié à l'emploi de l'eau de Javel venait essentiellement du fait qu'elle contenait du bichromate de potassium, utilisé pour la colorer. En fait, à condition de la diluer convenablement en suivant bien le mode d'emploi, elle ne présente plus guère d'inconvénient aujourd'hui.

Enfin, il est notoire que les détergents liquides entraînent davantage de manifestations d'intolérance que leurs congénères solides. Le Dr T., par exemple, cite volontiers le cas de cette malade qui utilisait de la poudre *Paic* sans problème, mais qui réagissait violemment au *Paic Citron*. Ce sont en effet les colorants et les parfums qui rendent les détergents liquides plus « allergisants ». *Mir Rose*, *Palmolive Vaisselle*, *Vim Citron vert* ou *Lux Vaisselle* sont, semble-t-il, généralement moins bien supportés que leurs équivalents solides. Le processus de réaction est presque toujours le même. Le « produit que l'on ne supporte pas » attaque les peaux sèches, affaiblies par une insuffisance des grandes sébacées (vieillesse, ménopause, accouchements). Peaux d'autant plus facilement desséchées que la chaleur des appartements favorise le phénomène et que l'eau dont nous nous servons est souvent trop chaude ou trop froide (ou trop riche en calcaire, mais c'est là une controverse très actuelle, certains

experts soutenant aujourd'hui que vouloir adoucir l'eau à tout prix est une hérésie). Alors, le « film lipidique » (c'est-à-dire la graisse) et la kératine s'altèrent ; leur pouvoir de tampon diminue et la peau est prête à réagir. Ou bien, c'est le linge qui garde des traces d'un produit X, Y ou Z et, à l'endroit où le linge porte sur le corps, des eczémas ou des démangeaisons apparaissent, favorisés aussi par la transpiration.

Or l'allergie a, entre autres inconvénients, celui de ne pas pouvoir être prévenue. On soigne, on guérit souvent, mais toujours au prix de nombreux tâtonnements. Notons au passage que lorsque les médecins sauront précisément de quoi sont composés les produits qu'ils pensent être causes d'intolérance, un certain progrès aura été accompli. Mais on a vu des laboratoires refuser de donner la composition exacte de leur production à des médecins sous prétexte de secret industriel. Reste donc à déterminer par les moyens du bord ce qui a bien pu causer ces prurits monstrueux et ces dermites sans fin.

D'ailleurs, ces industriels si jaloux de leurs recettes auraient beau jeu de dire que les intolérances marquées dans tel ou tel cas à un produit donné ne sont pas toujours dues à ce dernier. Le Dr G. racontait dernièrement à ses assistants l'histoire de cette jeune femme qui souffrait d'un eczéma des mains dû aux produits ménagers. On lui fait passer des tests. Elle est sensible à l'action de certains détergents qu'on lui interdit aussitôt. Et tout rentre dans l'ordre. Mais elle a des ennuis avec son mari ; et l'eczéma revient au galop, bien qu'elle ne se serve toujours pas des

produits incriminés. Le divorce est prononcé, l'eczéma disparaît. C'est ce que les experts appellent des « influences neurovégétatives » ; en clair, les ennuis personnels que vous pouvez avoir de-ci de-là ne peuvent que compliquer les choses quand vous êtes sujet à des réactions cutanées.

De plus, les produits ménagers ne sont pas les seules causes d'intolérances. Une étude faite en 1964 dans la région lyonnaise par M. Thiers relevait — entre autres — que 26,5 % des ouvriers de l'industrie métallurgique et mécanique souffraient de dermites « professionnels », ainsi que 22,5 % des ouvriers du bâtiment, 8,8 % du personnel médical et para-médical, et 3 % des coiffeurs. Notons au passage que si une dermite ou une ulcération due au ciment rentre dans le cadre des « dermatoses professionnelles indemnifiables » et remboursables par la Sécurité sociale, une irritation cutanée grave dont souffre une mère de six enfants (ou une employée de maison) à cause d'un produit ménager est une dermatose « non indemnisable ». Etre mère de famille n'est pas un métier sérieux, et nos « 4 % » n'ont que le droit de se taire...



On pourrait, bien sûr, suggérer aux industriels de rogner un tout petit peu sur leur budget publicitaire pour protéger davantage leur clientèle ; on pourrait aussi suggérer aux producteurs de détergents d'inclure des lipoprotéines dans leurs fabrications et de penser un peu plus à ceux qui se servent de leurs produits miracles ; on pourrait aussi leur demander de multiplier plus encore les tests d'utilisation avant de se lancer à l'assaut du marché. C'est bien de laver blanc ;

encore faut-il que les utilisatrices ne se retrouvent pas rouges ou bleues. On pourrait aussi leur demander, puisque l'on y est, de vérifier soigneusement les conséquences des « agents optiques » de leurs détergents.

Ils auront tout loisir de lever les bras au ciel et de dire : « On fait tout ce qu'on peut. Ce n'est pas de notre faute. » Et ils auront en grande partie raison.

Mais la faute à qui, alors ? Ne se-

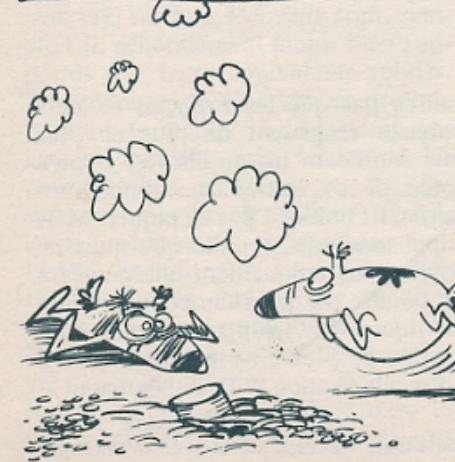
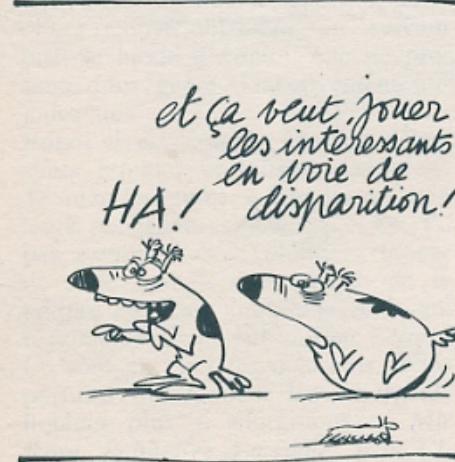
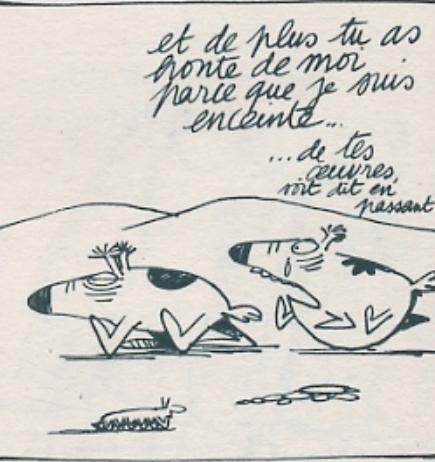
rait-ce pas que les Français et leurs épouses réagissent de plus en plus mal à tout un tas de choses, et qu'à force de se frotter au monde moderne, ils finissent par se piquer. Mais supposons une seconde que nous ne soyons pas uniquement allergiques à la poudre Z, au shampoing Y ou au liquide X ? Supposons que nous soyons de plus en plus allergiques à notre civilisation ? Tout bêtement.

Dominique PONS
(de l'Inst. National de la Consommation).

UN CAS SOCIAL : LE BOLOT OCCIDENTAL

par Claire BRETECHER

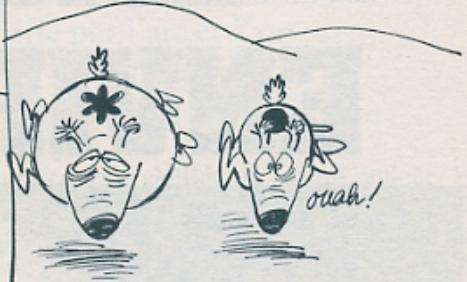
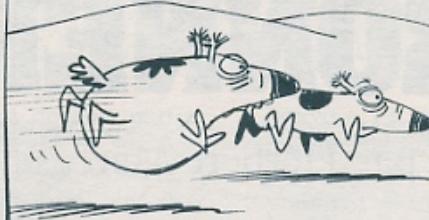
TOUT LES MATINS À L'HEURE
PRÉVUE PAR LA LOI, LE BOLOT
SORT DE SON TERRIER COUSU MAIN
POUR REGARDER LE SOLEIL
SE LEVER SUR LES MONTS ...



ce n'est pas
l'ouverture
de la chasse...
je ne suis pas
dingue...



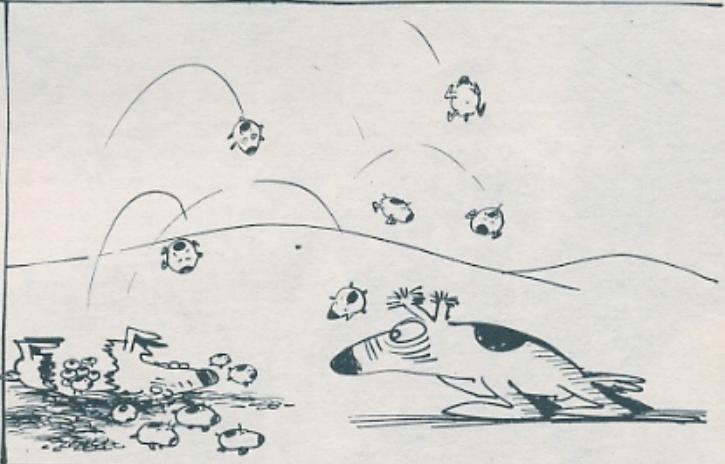
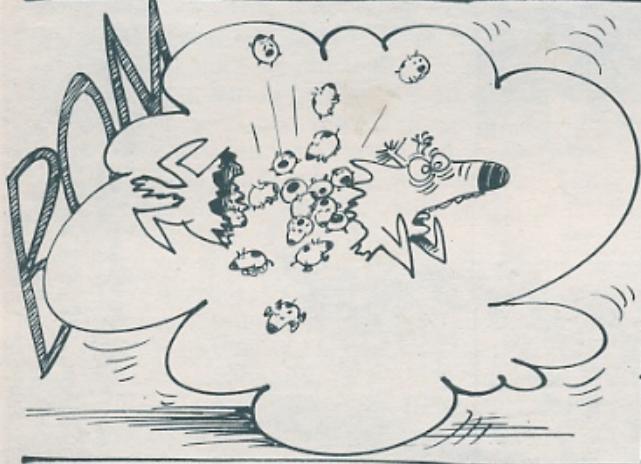
BOM
mais
fais quelque
chose!



tu voulais être
en voie de disparition...
tu y es, non?
tu es content!



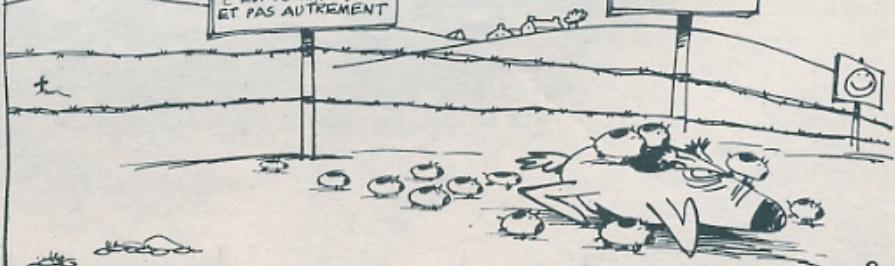
note écologique → 1



non!



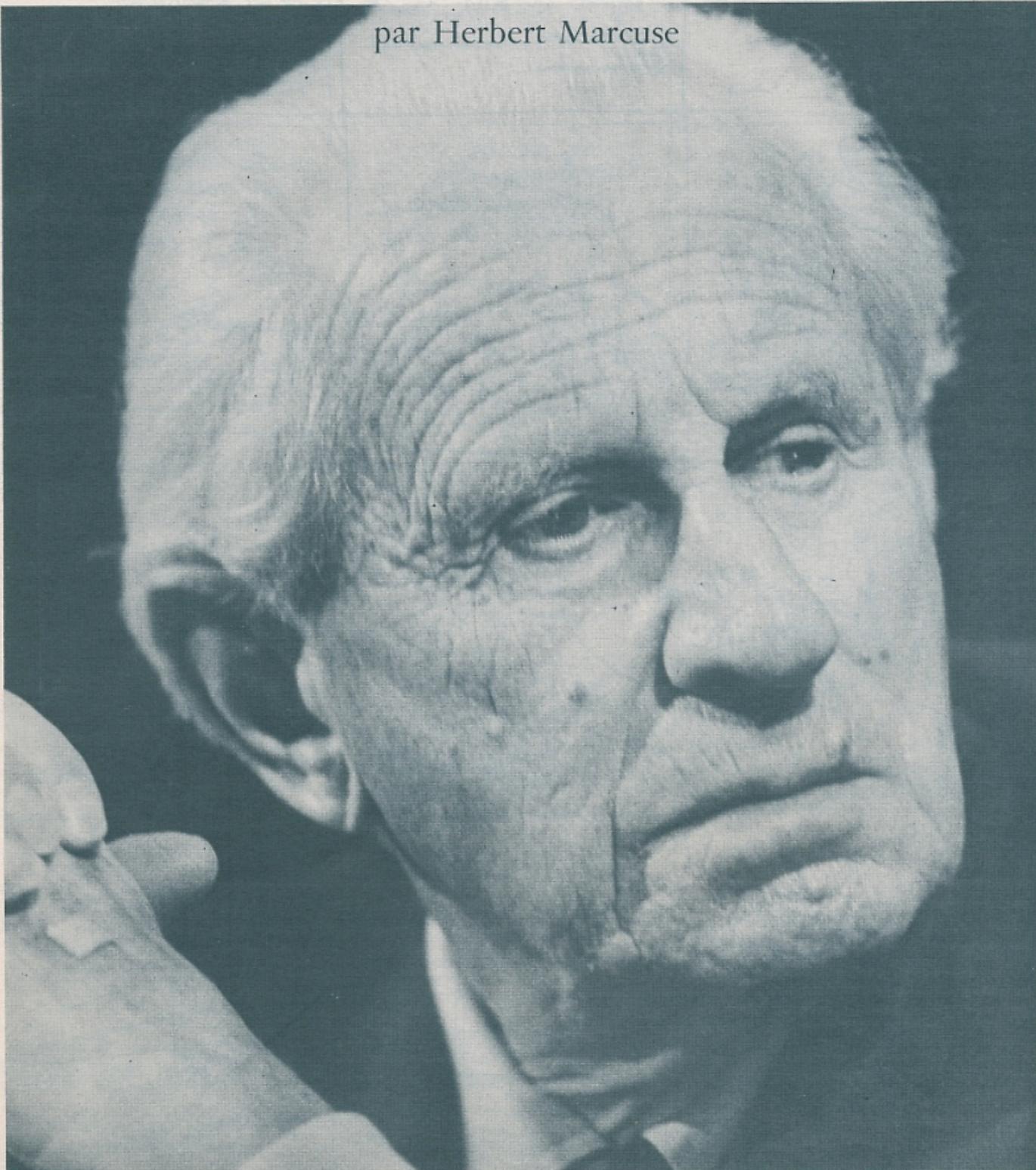
SI VOUS N'ETES
PAS CONTENT
C'EST DU PAREIL
AU MEME



TRIBUNE LIBRE

EROTISME ET ENVIRONNEMENT

par Herbert Marcuse



Le capitalisme veut institutionaliser la contre-révolution.

Sclérosés ou complices (involontaires), les partis d'opposition sont impuissants.

Reste donc la révolte. Telle est, en gros, la thèse soutenue par Marcuse dans son dernier livre, *Contre-révolution et révolte*, qui vient de paraître aux Editions du Seuil et dont nous publions ce passage. Nourrie par l'art et l'amour, la révolte doit aboutir à la libération de l'homme — qui ne fait qu'un avec la libération de la nature. D'où la mission politique que Marcuse assigne à l'écologie.

La transformation radicale de la nature devient partie intégrante de la transformation radicale de la société. Loin d'être un pur phénomène « psychologique » chez certains groupes ou individus, la nouvelle sensibilité est le canal par lequel le changement social devient un besoin individuel, le relais entre le « changer-le-monde » comme pratique politique et l'énergie déployée pour la libération personnelle.

Ce qui nous arrive, c'est que nous découvrons — ou plutôt redécouvrons — en la nature une alliée dans notre lutte contre les sociétés d'exploitation où la violation de la nature aggrave encore celle de l'homme. La découverte des forces libératrices de la nature et de leur rôle vital dans la construction d'une société libre devient un nouveau facteur du changement social. Qu'implique la libération de la nature en tant que véhicule de la libération de l'homme ?

Cette notion recouvre : premièrement, la nature *humaine* — les pulsions premières et les sens de l'homme en tant que fondement de sa rationalité et de son expérience — et, deuxièmement, la nature *extérieure*, l'environnement existentiel de l'homme, le « combat avec la nature » dans lequel il constitue sa société. Il faut souligner dès le départ que dans l'une et l'autre de ces manifestations, la nature est une entité *historique* : l'homme est confronté à la nature telle qu'elle est transformée par la société soumise à une rationalité spécifique, qui est devenue, dans une mesure toujours croissante, une rationalité technologique, instrumentaliste, pliée aux exigences du capitalisme. Et cette rationalité a aussi pesé sur la propre nature de l'homme, sur ses pulsions primaires. Rappelons seulement deux formes contemporaines caractéristiques de l'adaptation de pulsions primaires aux besoins du système établi : la manipulation sociale de l'*agressivité*, qui a transféré l'acte agressif sur des instruments techniques, ce qui atténue le sentiment de culpabilité ; et la manipulation de la *sexualité* par le biais d'une désublimation contrôlée, l'industrie de la beauté plastique, qui diminue également le sentiment de culpabilité et promet de la sorte une satisfaction « légitime ».

La nature fait partie de l'histoire, c'est un objet de l'histoire ; en conséquence, la « libération de la nature » ne peut signifier un retour à un stade prétechnologique, mais consiste au contraire à employer toujours davantage les succès de la civilisation technologique pour libérer l'homme et la nature des abus destructeurs de la science et de la technologie au service de l'exploitation. Et c'est ainsi que telles qualités perdues de l'artisanat peuvent très bien réapparaître sur une nouvelle base technologique.

Dans la société établie, la nature elle-même, de plus en plus efficacement maîtrisée, est devenue à son tour une nouvelle dimension de l'autorité exercée sur l'homme : le bras droit, le prolongement de la société et de son

pouvoir. La nature commercialisée, la nature polluée, la nature militarisée ont rogné l'environnement vital de l'homme, en un sens non seulement écologique, mais vraiment existentiel. Ceci bloque la catexie — et la transformation — érotique de son environnement, le prive de ses retrouvailles avec la nature, par-delà et en deçà de l'aliénation ; ceci l'empêche aussi de reconnaître en la nature un *sujet* autonome, un sujet avec lequel vivre en commun dans un univers humain. L'ouverture de la nature au divertissement et au rapprochement de masse, qu'ils soient spontanés ou organisés, ne fait pas échec à cette privation, ce n'est qu'une soupape de sûreté de la frustration et qui ne fait qu'ajouter au viol de la nature.

Libérer la nature, c'est recouvrir en elle les forces exaltatrices de vie, ces qualités esthétiques sensuelles qui sont étrangères à une vie gâchée par la chaîne sans fin des activités que dicte le principe de rendement et de concurrence ; et ces qualités suggèrent les nouvelles qualités de la *liberté*. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que « l'esprit du capitalisme » refuse ou ridiculise l'idée d'une nature libérée, qu'il la relègue dans l'univers de l'imagination poétique. Si on ne la laisse à elle-même et ne la protège comme « réserve », on traite la nature d'une façon agressivement scientifique : comme si elle n'était là que pour être dominée ; comme de la matière, un matériau de valeur. Cette conception de la nature est un *à priori historique*, propre à une forme déterminée de société. Une société libre peut fort bien avoir un *à priori* différent, et un objet très différent ; l'évolution des conceptions scientifiques peut se fonder sur une expérience de la nature en tant que totalité de vie à protéger et à « cultiver », et la technologie appliquerait cette science à la reconstruction de l'environnement vivant.

Domination de l'homme à travers la domination de la nature : le lien concret entre la libération de l'homme et celle de la nature est mis aujourd'hui en évidence par le rôle que joue, chez la gauche radicale, la campagne pour l'écologie. La pollution de l'air, de l'eau, le bruit, l'empêtement de l'industrie et du commerce sur les grands espaces naturels pèsent physiquement sur les individus comme un esclavage, comme un emprisonnement. Les combattre, c'est une lutte politique, car on voit très bien combien inséparable de l'économie capitaliste est la violation de la nature. Certes, la fonction politique de l'écologie est facile à neutraliser, elle peut être tournée à la glorification du système ; et pourtant, il faut combattre ici, et maintenant, la pollution physique pratiquée par le système, tout comme sa pollution mentale. Pour amener l'écologie au point où elle n'est plus compatible avec les structures capitalistes, il faut d'abord développer la campagne écologique à l'intérieur de ces structures.

Herbert MARCUSE

IL ETAIT UNE FOIS UN MONSTRE NOIR...

...et 500.000 habitants
à Duisbourg, dans la Ruhr, qui se demandent
à quelle sauce ils seront mangés
par le haut fourneau géant
du trust Thyssen.

Duisbourg : « Une ville fascinante au cœur de la Ruhr légendaire. » Le prospectus publicitaire n'a pas tort : comment ne pas être fasciné par ce royaume de l'acier et du fer, par cette ville étrange et monstrueuse, hérissée de cheminées qui crachent une fumée noirâtre, jalonnée d'énormes bâtiments gris, sales, laids.

« Vous êtes ici au cœur de la civilisation moderne », me dit, avec une imperceptible pointe d'ironie, un ingénieur de Thyssen qui me fait visiter la ville. Ou plutôt : sa ville. Car Duisbourg, c'est Thyssen. Un des plus grands trusts du monde : 50 % de la production allemande de fer brut, 42 % de l'acier brut. Thyssen domine la Ruhr. Thyssen « possède » Duisbourg, ses 500 000 habitants et, sur le Rhin, le plus grand port fluvial d'Europe. Thyssen a inscrit son nom — ce nom qui, selon le slogan, « garantit la qualité » — sur les murs, sur les cheminées, au fronton des maisons. En lettres géantes.

Thyssen fait le complexe du gigantisme. Tout, chez lui, doit être plus haut, plus grand, plus gros qu'ailleurs. D'où le haut fourneau.

« C'était le 6 février, raconte un étudiant. Ce jour-là, Thyssen a mis en service le plus grand haut fourneau d'Europe : 110 mètres de haut ! Eh bien, pourquoi le cacher ? nous en étions fiers. Franchement, il a de la gueule ! »

Il a de la gueule, oui. Pour 350 millions de Deutschmarks (plus de 540 millions de francs lourds), c'est bien le moins. D'ailleurs, dans cette affaire, tous les chiffres sont ahuris-

sants : le haut fourneau devait traiter 10 000 tonnes de fer brut par jour, soit, à lui seul, un tiers de la production totale de Thyssen. Alors, sans doute bluffé par ces tonnes, ces millions, ces centaines de mètres, tout le monde a trouvé cela très bien, tout le monde « était fier », et personne n'a eu l'idée de dire : « Mais il sont complètement fous de construire ça ici ! »

« Ici », c'est-à-dire dans le quartier Marxloh, à deux kilomètres du centre de la ville. Au pied du haut fourneau : des habitations d'ouvriers, des boutiques, un parc pour enfants, une piscine. Un entrepôt, une maison, un haut fourneau, une maison, un atelier, une maison... à Duisbourg, on vit depuis toujours au milieu d'une énorme usine. Alors, un peu plus, un peu moins !

« Ce n'est pas tout à fait exact, corrige un conseiller municipal. Il ne faut pas oublier qu'en moins de quinze ans, 80 000 habitants ont quitté la ville, chassés par la poussière et la puanteur. » C'est vrai. Mais, dans le même temps, 36 000 ouvriers étrangers, Portugais, Turcs, Yougoslaves, ont été amenés à Duisbourg pour assurer à Thyssen « la main-d'œuvre dont nous avons un besoin urgent. »

Jusque-là, donc, les seules protestations étaient muettes : quand les gens n'en pouvaient plus, ils partaient. Un jour, cependant, Thyssen est allé trop loin, ou trop haut, et ce jour-là, la protestation s'est muée en révolte...

Les 6 000 habitants de Marxloh ne dorment pratiquement plus depuis le

fameux 6 février. « En pleine nuit, raconte le marchand de couleurs dont la boutique se trouve à 200 mètres du haut fourneau, nous avons été réveillés en sursaut par un bruit d'enfer. C'était inimaginable. Des centaines de personnes se sont levées, effrayées ; nous sommes descendus dans la rue en pyjama. Le bruit était de plus en plus insupportable, et soudain, l'odeur est arrivée : une puanteur effroyable qui s'infiltrait partout. »

Pendant une semaine, ce fut le cauchemar. Les ménagères essayaient chaque matin une grosse couche de poussière grasse et noire, sur le rebord des fenêtres, sur les meubles. Chaque nuit, le hurlement recommençait, chaque nuit, l'odeur revenait. Le haut fourneau était devenu « le monstre noir ».

« Alors, raconte l'ouvrier Paul Fohrmann, pour la première fois depuis des années, les gens se sont mis en rogne. Nous avons constitué un comité d'initiative des citoyens, rédigé un tract contre le monstre noir et recueilli plus de 4 000 signatures en moins de cinq jours. »

La rue a donné le ton. Les édiles sont sommés de se prononcer. Ils le font : « Il est évident qu'on ne saurait tolérer un tel scandale », déclare M. Masselter, maire social-démocrate. Les collaborateurs approuvent : « Nous allons agir. » Ils agissent et déposent une plainte auprès du tribunal administratif. Impressionné par l'ampleur de la protestation populaire, le tribunal prend conseil auprès du Bureau de surveillance, organisme officiel chargé de

l'inspection des entreprises industrielles. Conclusion des experts : « Il faut fermer purement et simplement le haut fourneau. »

Du coup, Thyssen prend peur. Des représentants du trust multiplient les déclarations. Tous les arguments y passent, du chantage capitaliste : « Que deviendront les travailleurs ? », au couplet patriotique : « Le tribunal osera-t-il entraver la marche d'une entreprise dont la production fait honneur à l'Allemagne dans le monde entier ? »

De fait, le tribunal n'a pas osé. Il a seulement demandé au trust de réduire de 30 % la production du « monstre noir », de lui apporter des « améliorations techniques » et de faire en sorte que le bruit passe « progressivement » de 65 décibels à 55 dès le mois de mai, et à 50 au mois de juin. La nuit, le monstre n'a plus droit qu'à 30 décibels. Bref, le tribunal a voulu ménager la

taux du bruit défini par le tribunal ne peut pas être considéré comme admissible par un être normalement constitué. »

Et, de toute façon, ce qui n'a pas changé, c'est l'immonde poussière gluante que le haut fourneau continue de déverser jour et nuit, c'est l'odeur à faire vomir qui entre dans toutes les pièces de la maison. Et ce qui a encore moins changé, c'est le règne absolu de Thyssen sur Duisbourg en général et sa justice en particulier. A ce sujet, le conseiller juridique de l'hôtel de ville, Rainer Enzweiler, ne mâche pas ses mots : « Thyssen a mis dans sa poche les juges du tribunal, qu'ils soient naïfs ou... influençables. » Et le journal libéral *Die Zeit*, qui n'a pas coutume de s'insurger contre les gros trusts, a titré : « On a capitulé devant Thyssen ». Alors, que faire ? « Si au moins les syndicats avaient pris l'affaire en

— sans même aller jusqu'à l'arrêt total — peut mettre en cause le sort de plus de 20 000 travailleurs ? Alors, vous souhaitez vraiment qu'après la crise dans les charbonnages, il y en ait une dans la sidérurgie ? » Et voilà dans quel cercle vicieux sont enfermés les syndicats qui, par ailleurs, condamnent la pollution dans leurs programmes. Quant à M. Brandt, directeur général de Thyssen, il a seulement laissé tomber ces quelques mots : « Pas de progrès sans certains dangers. » Pas de progrès, mais quel progrès ? Et pour qui ? Pour ce petit commerçant qui me raconte : « Nous nous bouchons les oreilles pour dormir, mais contre l'odeur et la poussière, il n'y a rien à faire. » Pour les ouvriers de Thyssen dont beaucoup ont signé l'appel contre le monstre ?

Avant de quitter Duisbourg et son haut fourneau, j'ai appris qu'un des grands de l'industrie chimique alle-



Le quartier Marxloh à Duisbourg. A gauche, le « monstre noir ».

D.R.

chèvre et le chou, l'opinion publique et la puissante Thyssen.

Qu'en pensent les intéressés ? Côté Thyssen, les techniciens se félicitent d'avoir pris aussitôt « des mesures pour se conformer aux décisions de la justice ». Côté Marxloh, les habitants disent que « cela va un peu mieux, mais que le bruit reste encore au-dessus des limites supportables ». Les experts sont d'accord : « Le

mains », soupire l'un des édiles. Tiens, c'est vrai : pourquoi les syndicats n'ont-ils pas bougé dans cette affaire ? J'ai posé la question à un délégué du personnel de Thyssen. Sa réponse était, hélas, connue d'avance : « Vous parlez de la lutte contre la pollution, de la protection de l'environnement, etc. C'est parfait. Mais savez-vous qu'une réduction sensible de la production du « monstre noir »

mande, le trust Veba, venait d'acquérir un énorme terrain à 1,5 km de la ville. Pour y installer un complexe semblable à celui de Leverkusen dont les habitants disent que « cela pue toute la journée ». A Duisbourg, les usines de la Veba seront à quelques kilomètres du monstre de Thyssen : les deux trusts face à face, les habitants au milieu.

Gérard SANDOZ

ECOACTUALITES...

CONCORDE SAGA (SUITE)

Les oxydes d'azote émis par les réacteurs de Concorde risquent de créer des réactions inattendues avec l'ozone de la haute atmosphère et peut-être même de détruire partiellement cet écran protecteur qui arrête les rayons ultraviolets du soleil. Quel effet sur la vie aurait un accroissement des ultraviolets ? D'après des études américaines : 5 % d'ozone en moins accroîtrait de 10 % les ultraviolets parvenant au sol. Cette augmentation entraînerait en principe l'apparition de 8 000 cancers de la peau en un an, dont 300 mortels. Le C.O.V.O.S., Comité d'étude sur les conséquences des vols stratosphériques (organisme de recherche, indépendant de l'industrie aéronautique, constitué à la demande du ministre des Transports) va étudier ces problèmes. Quatorze vols spé-

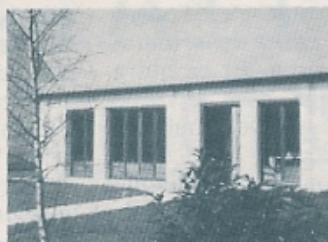


Rapho

ciaux de Concorde 001 sont prévus en mai et juin. Arrêtera-t-on le programme Concorde au cas où ces expériences révéleraient des nuisances graves ? On peut se poser la question. Pourquoi ce programme de recherche n'a-t-il pas été lancé, comme cela eût été logique, avant de construire l'avion ?

VIVRE EN THERMOS ?

Une nouvelle « maison tout acier » sera construite en séries sous le triple parrainage de l'Office technique pour l'utilisation de l'acier (O.T.U.A.), d'Usinor et de l'E.D.F. Deux cent cinquante exemplaires sont prévus cette année, dont trente-sept à Longjumeau, commandés par une société d'H.L.M. Sans doute mille l'an prochain.



D.R.

Pourquoi « thermos » ? Parce que l'isolation thermique et même phonique a été particulièrement étudiée. En façade extérieure, une tôle laquée, un vide d'air, puis une cloison intérieure, un sandwich de plaques de plâtre et feuilles de polystyrène.

Le prix d'Hermès (c'est son nom) est très abordable : cinq pièces (84 m² habitables), 80 000 francs. 100 000 francs si le toit est à double pente, s'il y a un garage et un cellier et si l'isolation est poussée au maximum. Bientôt une version en kit (à construire soi-même) sera disponible à un moindre prix. Actuellement, le système de chauffage retenu est électrique. Pourquoi ne pas avoir considéré un chauffage à l'énergie solaire sur le modèle des maisons expérimentales du nord de la France qui seront exposées à la Foire de Paris ?

FORMULE YAOURT

Première dans les yaourts. Gervais-Danone fait poser sur ses yaourts dits « nature » et ses petits-suisses la première étiquette informative. Elle comporte : valeur nutritionnelle, nombre de calories, teneur en lipides, protéines, calcium et date limite de consommation du produit. Cette information du consommateur fait l'objet d'un important lancement publicitaire. L'Association française pour l'étiquetage d'information souhaitait qu'on indique la nature du lait utilisé. Gervais s'est étonné : le lait des yaourts est obligatoirement pasteurisé. Mais la présence de poudre de lait et son pourcentage figureront sur l'étiquette.

POLLUTION PAR PORTEMANTEAUX

Plastique, plastique partout. Les vêtements arrivent désormais dans les magasins accompagnés de leurs cintres. Les modes passent, les cintres restent. Ils s'entassent dans des greniers et finissent à la décharge. Le mouvement « Pollution Non » met sur pied un centre de récupération (s'adresser 12, rue du Grand-Clos, 45200 Montargis)... qui est contesté par les « éco-gauches » : « Les mouvements écologiques ne doivent pas servir de réseaux d'écoulement aux merdes du système. »



de ses ébats amoureux, la mouche ainsi traitée frotte vigoureusement ses pattes de derrière contre ses ailes, ce qui est, paraît-il, le signe d'une grande excitation. Finalement, au bout de deux semaines, elle meurt d'épuisement... et de plaisir. Les deux savants précisent que cette hormone ne provoque aucun effet secondaire chez les êtres humains.

LE PRIX DES NUISANCES

Une taxe de 1 à 3 francs pour indemniser les riverains d'Orly et de Roissy. Le décret instituant une taxe en vue d'atténuer les nuisances subies par les riverains des aéroports d'Orly et de Roissy-en-France a été publié au *Journal officiel*. Cette taxe, qui sera perçue par l'Aéroport de Paris, gérant ces deux aérodromes, est due par les compagnies aériennes au départ des aérodromes d'Orly, du Bourget et, plus tard, de Roissy-en-France. Le montant est fixé à 1 franc par passager embarquant à destination d'un autre aéroport du territoire français et à francs par passager embarquant pour une autre destination. D'autre part, un compte hors budget est ouvert dans la comptabilité de l'Aérodrome de Paris qui sera alimenté notamment par cette taxe et par un emprunt que l'aéroport est autorisé à contracter en 1973 et 1974 pour contribuer au financement des premières opérations d'aide aux riverains de Roissy (aménagement, insonorisation, éventuellement relogement).



Jacana

GRENOUILLES MADE IN INDIA

Enfants, rangez vos rouges chiffons : les grenouilles disparaissent de France. En Alsace, pays jadis grouillant de grenouilles, l'assèchement des marais (pour y construire) les a presque entièrement supprimées. La pollution des eaux est bien sûr l'autre responsable : les tétrards ne peuvent plus se nourrir et meurent avant mutation. Pour soutenir notre réputation de mangeurs de grenouilles, il nous faudra importer désormais chaque année 50 000 tonnes de batraciens en provenance de l'Inde.

...ET MOURIR DE PLAISIR

L'extinction de la race par la frénésie amoureuse : c'est le mode de disparition que deux chimistes de Toronto promettent aux mouches domestiques. Ils ont inventé une hormone artificielle qui stimule l'activité sexuelle de la mouche mâle à un tel point que l'insecte, perdant tout sens de la mesure, s'accouple avec des femelles déjà fécondées, et même avec d'autres mâles... Ce n'est pas tout : en dehors

d'une commission consultative est instituée auprès de l'Aéroport de Paris : elle est composée de représentants de l'Etat, des collectivités locales intéressées, des compagnies aériennes et de l'Aéroport lui-même, afin de donner son avis sur les opérations projetées. Mais tout dépend, dans cette commission, de la proportion entre lésés et lésants. Après tout, 94 % des Français ne prennent jamais l'avion, mais 100 % des Français sont survolés par les avions.

EN ATTENDANT HITLER

Un entretien avec Arnold Toynbee

L'un des plus grands historiens actuels livre son diagnostic : demain, l'homme sera un esclave ou ne sera plus ; à moins que...

— En tant qu'historien, pensez-vous que le passé puisse aujourd'hui nous aider dans la compréhension des problèmes, apparemment nouveaux, posés par la science, la technologie, etc. ?

— Ce qui n'est pas nouveau, c'est la nature humaine qui reste la même depuis les temps immémoriaux. On retrouve toujours les archétypes, les images primordiales dont parle Jung, par exemple. Je crois donc que l'étude du passé peut avoir une grande importance pour éviter les erreurs, les crimes, les désastres d'hier.

— Est-il possible à l'homme de changer rapidement une mentalité ancestrale pour s'adapter au monde moderne ?

— C'est un des grands problèmes qui se posent à l'humanité. Au XIX^e siècle, la Polynésie a été envahie par les Européens — et les Aztèques bien avant eux. Le changement a été si rapide qu'ils n'ont pu l'affronter : les Polynésiens sont en train de s'éteindre lentement. Aujourd'hui c'est l'humanité entière qui est confrontée au problème des Aztèques ou des Polynésiens — un monde en mutation croissante. Aurons-nous le temps de nous adapter ? Je ne sais pas. J'ai deux petites-filles qui auront mon âge en l'an 2050 ; il est impossible de prévoir le monde dans lequel elles vont vivre, les changements sont trop rapides.

— Cependant les futurologues extrapolent à partir du passé pour élaborer une vision du futur...

— Ce n'est pas infaillible ; le passé peut seulement aider à comprendre le présent, mais, si vous examinez les événements du passé, vous trouverez des faits qui ont bouleversé le monde et qui étaient absolument imprévisibles. Prenez l'avènement du christianisme et les héros chrétiens du II^e siècle : aucun homme raisonnable n'aurait alors pensé que cette misérable petite secte orientale deviendrait la religion de la moitié occidentale du monde pour vingt siècles et plus. Même les chrétiens ne l'auraient pas cru. Pourtant c'est arrivé. Alors, la futurologie... Il y a dans tous ces calculs beaucoup d'imprévisible. Assez pour bouleverser tout calcul déterministe. Spengler était un déterministe. Comme les socialistes anglais du XIX^e siècle, il pensait aux relations sociales en termes biologiques, organiques. Dans la vie organique, on peut fixer à la vie de toute créature vivante un terme maximal. Mais la société n'est pas un organisme en soi, c'est la relation entre divers organismes, entre des âmes humaines, ce qui est quand même assez différent. Spengler pensait que toute civilisation durait environ mille ans. Ce n'est pas prouvé du tout. ▶



L'affaire du Concorde représente notre espoir : pour la première fois, la technologie a reculé

— Qu'appelez-vous civilisation ?

— Toute définition est arbitraire. Le passage de la préhistoire à l'histoire est graduel. Je dirais peut-être que la marque essentielle d'une civilisation n'est ni son urbanisme, ni son écriture (idéogrammes, caractères), mais plutôt un certain code éthique, spirituel, religieux : la civilisation péruvienne n'avait pas d'écriture, la civilisation mexicaine n'a pas réellement construit de villes.

Aujourd'hui, la religion est malheureusement devenue une sorte de culte rendu au nationalisme. C'est une religion fort ancienne, bien sûr, mais très néfaste. Je ne suis ni chrétien ni orthodoxe, je n'ai aucune religion, mais je suis opposé au culte rendu à la force des nations.

— Les expériences communautaires, de plus en plus nombreuses, peuvent-elles sauver notre civilisation ?

— Je l'espère. Les nouvelles générations sont à la recherche d'une nouvelle vie ; elles ont une tout autre échelle de valeurs. La civilisation étant quelque chose de spirituel, d'immatériel, la recherche d'une vie différente, dans laquelle toute l'énergie ne serait pas accaparée par l'économie et où les critères du succès ne seraient plus les biens matériels, est essentielle. Car, dans les derniers siècles de notre histoire, le monde occidental s'est voué entièrement à la quête de la prospérité matérielle. Ce phénomène de révolte n'est pas totalement nouveau. Dans une perspective historique, on peut dire que saint François d'Assise était le premier hippy. Il a commencé par jeter tous ses vêtements de brocard à la tête de son père Pietro, un riche marchand. Le second stade de sa révolte a été évidemment plus constructif. Or, dix-sept générations plus tard, ce qui paraît important, c'est qu'il ait délibérément choisi de vivre dans la misère, en rejetant l'argent de son capitaliste de père.

— Mais aujourd'hui, peut-on faire marche arrière, stopper la croissance ?

— La nature elle-même va stopper la croissance. La seule question est de savoir si les humains l'arrêteront de leur propre gré ou laisseront les choses se faire au prix d'inévitables catastrophes. Malheureusement, je ne vois aucun signe de volonté de ralentissement chez les politiciens, qu'ils soient communistes, capitalistes, ou fascistes. Heath lui-même l'a dit au Parlement : « Nous voulons tous la même chose » ; on ne saurait être plus sincère. Même les syndicats veulent la croissance. Evidemment l'histoire du Concorde peut représenter un espoir : une quantité énorme d'argent, de talent scientifique aurait été sacrifiée sur l'autel de la technologie adulée pour elle-même — car cet avion aurait servi à un très petit nombre de privilégiés. Pour la première fois, nous avons reculé dans cette course aveugle à la réussite technologique ; pour la première fois, nous nous sommes rappelés que la technologie est là pour aider les hommes et qu'elle n'est pas un but en soi.

Je ne pense pas que le progrès est irréversible. Je ne pense pas que quoi que ce soit est irréversible. Mais il est beaucoup plus difficile de renverser le mouvement dans les pays entrés dans l'ère de l'urbanisme qu'en Chine ou en Ouganda. L'Ouganda pourrait aujourd'hui voir tout son système économique détruit, le pays subsisterait. Pas la France, ni l'Angleterre.

Une des principales conséquences de cet achèvement de la technologie est d'ailleurs d'acheminer de plus en plus les Etats vers le totalitarisme.



Parimage

Un gouvernement parlementaire n'est pas en mesure de maîtriser la vie se déroulant dans des conditions technologiques. Aujourd'hui le problème gagne la Grande-Bretagne où il se pose de façon aiguë. Prenez par exemple la grève que nous promettent les employés du gaz : ils sont peu, mais ils peuvent désorganiser et rançonner toute la communauté, car nous ne saurions nous passer du gaz. Cela peut aller jusqu'à la disparition des gouvernements démocratiques, comme on l'a vu avec Hitler ou les colonels grecs. J'en ai très peur. Or ce phénomène gagne plusieurs pays et annonce l'instauration de gouvernements totalitaires.

Dans l'antiquité, la Grèce et Rome sont tombées à un moment de leur histoire dans l'anarchie que nous vivons aujourd'hui ; le résultat a été l'autocratie. L'histoire de la Chine est en quelque sorte l'histoire d'une autocratie qui remporte un certain succès — au prix des libertés individuelles. Ou notre monde va s'autodétruire ou il verra l'avènement d'un gouvernement mondial autocratique, je crains qu'il n'y ait pas d'autre solution. Heureusement, certaines contrées plus petites, comme la Birmanie, ont décidé de faire une sélection dans la technologie moderne : ils ont une bonne médecine, une éducation moderne, mais ils refusent l'urbanisme et les derniers perfectionnements de la technologie. Il semble que la Chine montre la même méfiance. C'est un petit espoir.

Puisque l'arme de la société est l'indifférence, l'arme des individus sera le crime

— Comment combattre cette menace de dictature technologique ?

— C'est très difficile. Nous nous trouvons dans un cercle vicieux : cette situation se dessine à l'échelle mondiale, et l'on ne peut rien faire sans organisation. Mais si l'on s'organise contre une organisation oppressive, notre propre organisation risque de devenir oppressive. C'est ce qui est arrivé lorsque les chrétiens se sont organisés contre l'Empire romain : l'Eglise chrétienne n'a pas tardé à devenir elle-même oppressive.

— Et le rôle de l'individu ?

— Un individu qui consent à perdre sa vie peut changer l'histoire ; lorsque des gens qui défient des organisations et des gouvernements sont persécutés ou tués, ils peuvent avoir une énorme influence. Si Jésus n'était pas mort, aurait-il eu l'importance qu'il a eue ? Un martyr est le pire danger qui menace une organisation. Je pense donc qu'en Union soviétique, les gens comme Soljenitsyne et tous ceux qui défient le présent régime sont des héros qui rendent service à l'humanité.

Cela nous conduit malheureusement à une ère de violence. La société est si indifférente aux individus qu'ils ne peuvent se faire remarquer qu'au prix de violence ou de crimes. C'est le cas des Palestiniens, des Tupamars ; cela devient un problème universel. La vie parlementaire, les lois ont pour rôle de contenir la violence, de résoudre les conflits sans drames, c'est le propre d'une civilisation saine. Tout cela commence, j'en ai peur, à s'effondrer. Nous avons eu en Angleterre, au XVII^e siècle, la première grande révolution européenne, nous avons coupé devant vous les têtes de nos rois, mais, après avoir connu un gouvernement militaire avec Cromwell, nous sommes redevenus modérés, « civilisés » pour un temps. Malheureusement, aujourd'hui, l'agressivité éclate à nouveau avec défilés, grèves, revendications, etc.

— Vous dites qu'après les guerres de religion des XVI^e et XVII^e siècles et les guerres nationales des XIX^e et XX^e siècles, nous risquons de voir éclater bientôt une guerre encore plus terrible ?

— A partir du moment où nous disposons de la force atomique et de l'armement nucléaire, tout est possible. Je ne crois pas que les trois grands le désirent, mais peut-on contrôler ce genre de phénomènes ? Evidemment, la Seconde Guerre mondiale a été délibérément décidée par Hitler, mais je ne crois pas qu'en 1914 les Allemands, ni même les Russes, voulaient vraiment se battre pour l'Autriche-Hongrie. Et pourtant, c'est arrivé. J'aimerais qu'on stoppe les recherches sur la puissance nucléaire « de paix », car il n'y a aucune garantie qu'un jour tout cela ne serve pour la guerre. C'est encore un autre problème posé par la technologie : nous gardons ces produits de dévastation, et nous ne savons comment les utiliser sans empoisonner la planète. Il vaut mieux ne pas avoir de force nucléaire que de rendre le monde inhabitable.

— Vous avez écrit qu'au temps de Mussolini, les vertus guerrières étaient exaltées. Il semble que ce soit plutôt le contraire maintenant.

— Oui, l'action de la jeunesse américaine a été très importante dans l'arrêt de la guerre du Vietnam. Comme celle des conscrits de la guerre d'Algérie qui ont refusé d'obéir aux officiers de métier et de sanctionner les atrocités commises par l'armée. Même en Israël, pays très monolithique, les jeunes générations commencent à se révolter contre leurs aînés. Evidemment c'est un grand message d'espoir.

— Vous venez d'écrire un livre où vous parlez d'« Ecumenopolis » (1), la cité de demain. Comment la concevez-vous ?

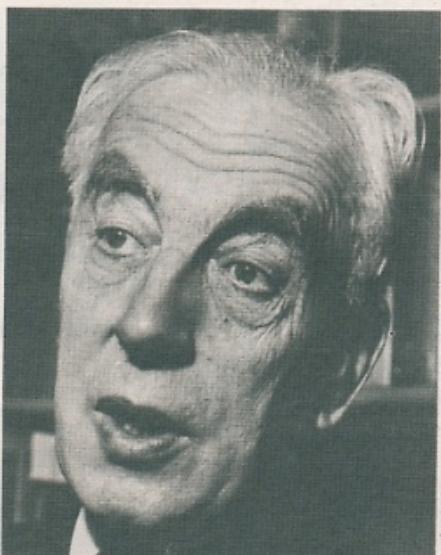
— Je voudrais que l'urbanisme fasse appel à des solutions plus humaines, et je m'intéresse au travail de gens, comme Constantin Doxiadis, qui vont dans ce sens. J'espère que nous allons revenir aux communautés du passé propices aux relations humaines — chose impossible aujourd'hui dans un immeuble. Nous ne pouvons ni abattre ni modifier beaucoup des cités existantes comme Paris, Londres ou New York. Aussi, dans un certain sens, les pays en voie de développement ont un avantage : ils peuvent construire des cités sur des bases entièrement nouvelles, notamment en ce qui concerne la circulation. Car on parle beaucoup de surpopulation, mais c'est surtout un problème de circulation ; n'oublions pas que, dans nos villes, la densité de population est moins forte que dans les villes de l'Antiquité. Je l'ai écrit : Hong Kong est sans doute la seule ville de notre temps à atteindre le nombre d'habitants au kilomètre carré de l'antique Carthage, par exemple.

— Vous avez parlé d'« autodestruction » de la planète. Pensez-vous que l'être humain puisse disparaître de la terre ?

— Oh oui, facilement. La majorité des espèces ont déjà disparu, le nombre des espèces survivantes est de loin inférieur aux espèces disparues. De tous les hominidés, seul l'*Homo sapiens* a survécu ; mais, lui aussi, pourra aisément être exterminé. Pourquoi pas ?

Propos recueillis par
Elisabeth ANTEBI

(1) *Les Villes dans l'histoire*, A. Toynbee, Payot.



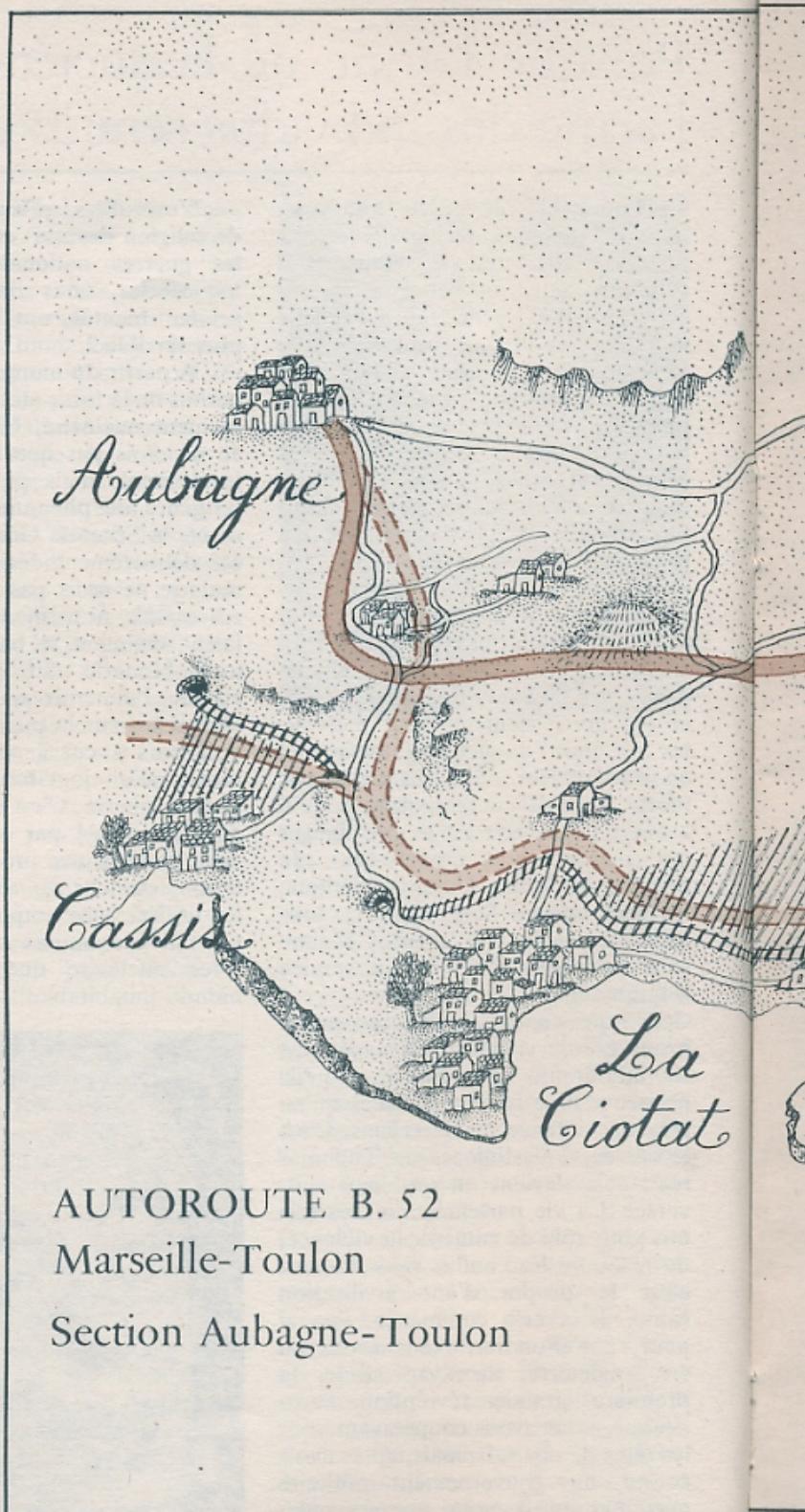
Parimage

EUX Y'EN A VOULOIR DES SOUS

Des deux tracés possibles pour l'autoroute Aubagne-Toulon, le ministère de l'Equipment a choisi le pire.

En cédant une fois de plus aux entreprises privées, dont le seul but est le profit, l'Etat lèse les communautés.

Pour justifier le massacre de la plaine varoise, il n'a qu'un argument : « Quand j'entends le mot écologie, je sors mon tiroir-caisse. »



AUTOROUTE B. 52
Marseille-Toulon
Section Aubagne-Toulon



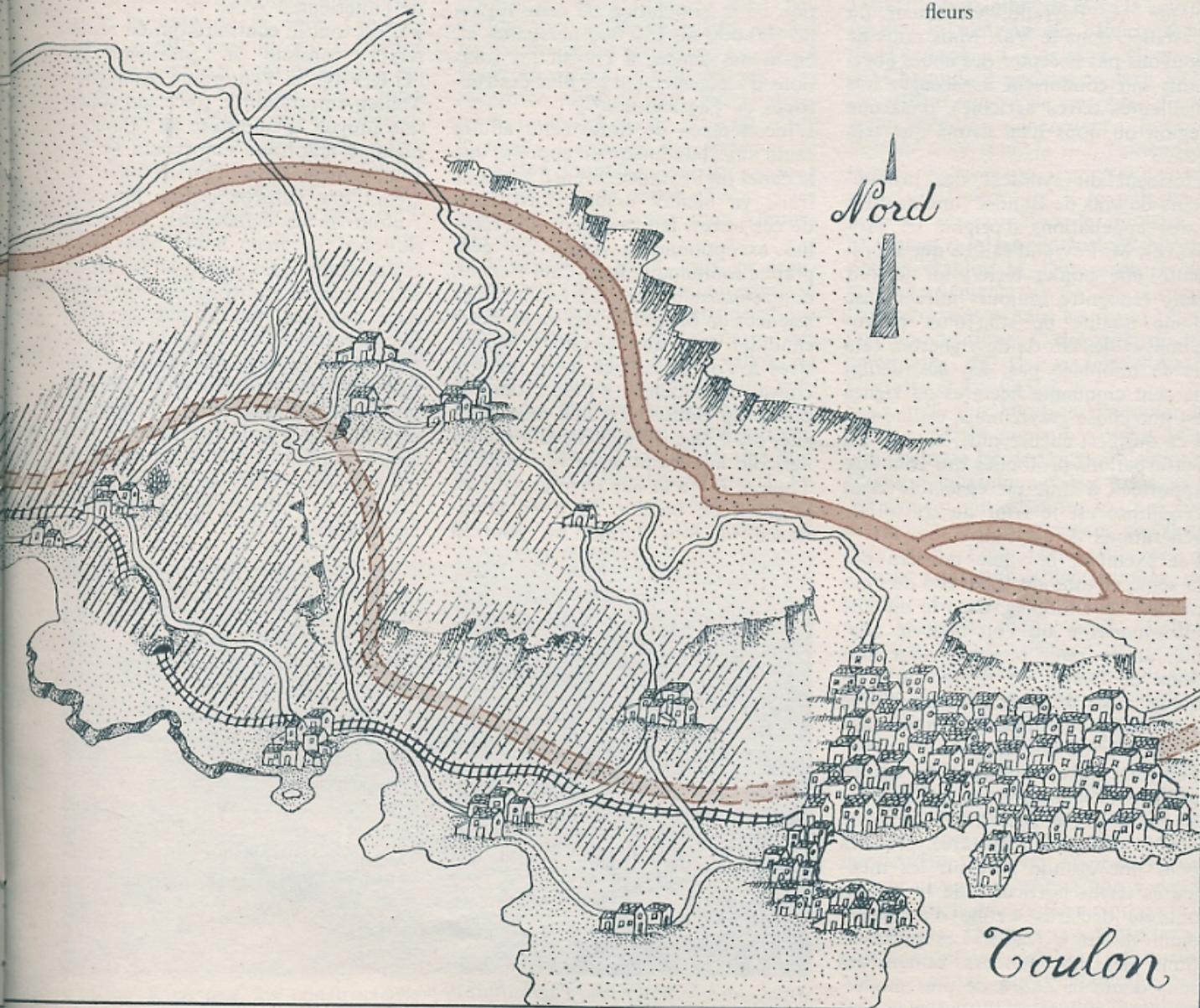
Herschitt/Panimage

Fracé « Nord »

Tracé « Sud »



Zones cultivées
vignes
oliviers
cultures maraîchères
fleurs



Des retraités jetés à la rue, des paysans contraints d'abandonner leur exploitation, des vignobles d'appellation d'origine saccagés, des champs de fleurs massacrés, des villages coupés en deux, des paysages à jamais bouleversés : l'autoroute B 52 qui doit relier Aubagne à Toulon mérite bien son nom de bombardier lourd.

Rarement choix d'un tracé d'autoroute aura suscité une telle levée de boucliers. Depuis plus de huit ans (c'est en 1964 que l'on commença à

avoir vent, dans la région, de ce qui se tramait dans l'administration), les protestations ne cessent de se multiplier. Vainement, semble-t-il. Dans une récente conférence de presse, Olivier Guichard, ministre de l'Équipement, a fait savoir qu'il n'était pas question de modifier le tracé : on s'en tiendra à celui qu'ont étudié les services des Ponts et chaussées sous son prédécesseur, Albin Chalandon. Un point, c'est tout. Selon le ministère, l'affaire est sim-

ple : une poignée d'expropriés qui s'estiment, à tort, lésés, voudraient s'opposer à la réalisation d'un programme d'utilité publique.

Les choses, en réalité, sont bien différentes. A y regarder d'un peu plus près, les intérêts privés et l'utilité publique ne s'opposent pas aussi brutalement que l'administration cherche à le faire croire. Pour commencer, les associations de défense qui se sont constituées ne cherchent pas à faire systématiquement obstruction à ►

Les promoteurs ont soigneusement choisi les meilleures terres de la région.

la réalisation de l'autoroute. Elles demandent simplement la modification d'un tracé dont les inconvénients sont jugés intolérables. « Personne ne songe à empêcher Toulon d'être relié à Marseille par autoroute, explique M. Peyraud, viticulteur au Castellet, dans le Var. Mais nous ne pouvons pas accepter des choix aberrants qui conduisent à saccager nos meilleures terres agricoles, dans une région où nous n'en avons que très peu. »

Président du syndicat des producteurs de vins de Bandol (une des très rares appellations d'origine de Provence), M. Peyraud sait ce que représente une bonne terre ; un terroir, cette rencontre toujours miraculeuse d'une qualité de sol, d'un micro-climat et des efforts du vigneron, cela ne se remplace pas. La destruction de cent cinquante hectares de vignes est une chose grave, mais, estime-t-il, « ce qui l'est encore plus, ce sont les perturbations profondes qui vont être apportées à tout un ensemble dont l'équilibre est le fruit du travail de générations de paysans ».

Par exemple, la vigne ne sera pas la seule victime du tracé sud de l'autoroute. A Ollioules, dans le marché ultra-moderne où l'on négocie chaque année pour plus de vingt millions de francs de fleurs, on s'inquiète aussi de cette décision qui se traduirait par la disparition d'une partie des terres horticoles.

Fait plus grave, l'autoroute va entraîner une urbanisation intensifiée dans les zones qu'elle dessert. Avant même qu'elle existe, 340 hectares, prélevés pour une grande part sur les meilleures terres horticoles de la région, ont été déclarés « zone d'aménagement différé » (Zad). Les protestations des horticulteurs ramèneront sans doute la Zad à de plus modestes proportions, mais elles n'enrayeront pas la tendance à convertir des terres agricoles en terrains à bâtir. Déjà, des hangars, des usines (l'imprimerie du journal toulonnais *la République*, notamment) se dressent en plein champ : c'est là que passera l'autoroute.

Des zones de vergers, de culture maraîchère seront aussi amputées de terres rares et fertiles. Déjà soumise à la pression d'une urbanisation anarchique et croissante, bientôt scindée en deux par le ruban de béton

dont on la menace, la plaine côtière risque fort d'être arrachée à sa vocation agricole pour être transformée en lotissements.

« L'Etat pratique la gabegie, dénonce M. Peyraud. Il prévoit l'augmentation de la population de cette région de 100 000 ou 150 000 personnes et, en même temps, il choisit les solutions d'aménagement les plus destructrices de l'agriculture. »

L'incohérence de toute cette affaire saute aux yeux lorsqu'on apprend que le canal de Provence, creusé à grands frais, va bientôt assurer l'irrigation de ces terres, leur assurant une fertilité exceptionnelle. Aussi, un géographe toulonnais, Jean-Paul Ferrier, maître-assistant à la faculté des sciences de Marseille, qui vient d'être candidat P.S. aux élections législatives à Toulon-Est, en a-t-il fait son cheval de bataille : « Passer dans la plaine du Bausset est une monstruosité, dit-il, car il s'agit du seul espace agricole important entre Marseille et Toulon. Il y a là une terre excellente, le soleil et, bientôt, l'eau en abondance : à long terme, on pourrait

le tracé sud et rappelle à l'occasion que le plan d'aménagement de 1961 et de nombreuses études officielles qui l'ont suivi, conseillaient fort judicieusement d'éviter les concentrations urbaines côtières et la désertification de l'intérieur.

« C'est tout le contraire qui en résulterait, constate le président de l'U.R.V.N., si l'autoroute Aubagne-Toulon empruntait le tracé sud côtier que prévoit le ministère de l'Équipement. L'autoroute empêchera le développement vers l'arrière-pays et créera une sururbanisation littorale. Autour de ses échangeurs, trop près du bord de mer, naîtra une large concentration. La pollution, les bruits seront accrus au voisinage de cette zone protégée, par le passage d'un flot incessant de véhicules et de poids lourds. Le paysage sera dégradé, défiguré par les remblais et les déblais quelquefois monstrueux ; l'équilibre sera menacé par le barrage des vallées. L'administration devra donc lutter à la fois contre la concentration urbaine, la pollution et les nuisances esthétiques. »



Avant : un laboratoire pour l'agriculture de pointe.

disposer d'un véritable laboratoire pour l'agriculture de pointe qui permettrait la production intensive d'aliments de haute qualité. »

Mais Jean-Paul Ferrier n'est pas seul à croiser le fer contre « les assassins de la nature ». L'Union régionale Provence-Côte d'Azur pour la sauvegarde de la vie, de la nature et de l'environnement (U.R.V.N.), que préside René Richard, ancien vice-président du Conseil économique et social, s'est également engagée contre

Mis en demeure de légitimer leur décision, les services publics ont dû avancer leur argument massif : la rentabilité. Puisqu'il s'agit d'une autoroute dont la réalisation et l'exploitation sont confiées à une société privée, l'Escota, la considération qui prime toutes les autres, c'est la nécessité du profit. Considérée comme une machine à faire de l'argent, la route à péage ne connaît qu'un impératif : recevoir le plus de véhicules possible. Pour cela, deux règles d'or :

Quand M. Guichard donne une instruction, ses services font aussitôt le contraire.

abaisser le coût de construction et desservir le maximum de villes pour encaisser le maximum de péages.

Pour la B 52, les auteurs du tracé ont visiblement joué la carte du remplissage : l'autoroute dessert le plus grand nombre d'agglomérations possible le long de la côte. C'est ce qu'on appelle *faire du porte à porte*. Tout le monde y aura droit : La Bedoule, Cassis, Ceyreste, La Ciotat, Saint-Cyr-sur-Mer, Bandol, Sanary, Ollioules, La Seyne et Toulon. Il faudra vraiment de la mauvaise volonté pour ne pas l'emprunter. Les dirigeants de l'Escota ne cachent d'ailleurs pas leur jeu. Ils ont calculé que, grâce à ce tracé, ils pouvaient compter sur 33 000 véhicules par jour entre Aubagne et Toulon.

L'autre tracé — celui qui évite la plaine côtière et que recommandent les organisations de protection — a un défaut majeur aux yeux de la société : on ne peut y espérer qu'un trafic de 23 000 à 28 000 véhicules quotidiens. Et pourtant, Olivier Guichard lui-même a écrit : « A partir du moment où l'on accepte de s'en remettre à la seule pression du trafic dans le choix des itinéraires à équiper, on s'enferme dans la logique qui vise à renforcer systématiquement les axes existants » ? Et M. Guichard a au moins eu un lecteur en la personne de Florent Gamet, président de l'association des habitants des quartiers de Super-Ciotat et de Ceyreste. Un lecteur sévère : « Entre les déclarations de principe et les réalisations imminentes, il est difficile de trouver la moindre cohérence : c'est à se demander si l'on ne prend pas le contre-pied systématique des recommandations ministérielles. »

Il est vrai que, lorsqu'on lit, sous la plume du même Guichard qu'il faut « veiller à ce que les constructions ne se fassent pas au détriment des terres les plus fertiles », et que la sagesse de la politique des Ponts et chaussées « se mesure au recul appréciable des nouvelles rocades par rapport à la côte », on se demande qui a le sens des responsabilités : le ministre, dont les services appliquent les instructions exactement à l'envers, ou tous ceux qui réclament depuis bientôt neuf ans le choix d'un tracé ne présentant aucun des inconvénients qu'on vient d'énumérer ?

Le tracé nord, proposé par les opposants aux projets de l'administration, évite entièrement la plaine côtière, n'empiète sur les territoires utiles d'aucune commune, ne touche à aucun vignoble, aucun verger, aucun champ de fleur, n'oblige qu'à peu de destruction d'habitations, réduit au minimum les nuisances causées à l'environnement. Ce n'est pas une autoroute miraculeuse ; tout simplement, on la fait passer là où elle gêne le moins : le long des versants de la chaîne montagneuse qui marque la limite entre la plaine côtière et les plateaux, à quinze ou vingt kilomètres de la mer.

Pour rejeter ce tracé, tous les arguments ont été bons. L'administration a même invoqué des considérations écologiques ! Les massacreurs des plaines des Paluns et du vallon du Grand-Vallat se souciaient de préserver les massifs de Roumagoua et de Mouries, qui sont à peu près totalement désertiques. Mais, une fois de plus, on a surtout parlé argent. La construction du tracé nord coûterait plus cher, à cause des ouvrages d'art

une économie substantielle de près de 50 millions de kilomètres par an, soit une économie de 500 millions de francs en trente ans — période sur laquelle la société concessionnaire calcule son bénéfice.

Dans l'impossibilité de faire la sourde oreille, le ministre de l'Équipement de l'époque (il s'agissait alors de M. Chalandon) nomma en avril 1972 un arbitre chargé de procéder à une série d'études concernant l'inscription du tracé dans le site, l'aménagement paysager et l'environnement visuel de l'autoroute. « Je puis vous assurer, écrivait alors le ministre à M. Gamet, que les conclusions du rapport qu'établira M. Dubuisson seront scrupuleusement suivies, en particulier celles concernant les dispositions ou modifications à prévoir sur les communes de La Cadière-d'Azur, Ceyreste et La Ciotat. »

Sans qu'il soit question d'adopter le tracé nord, le ministre voulait bien tenir compte de certaines objections. C'était déjà quelque chose. Tous ceux qui avaient milité contre le tracé sud se réjouirent : ils n'avaient pas lutté pour rien. Leur réveil fut rude : « Nous nous étions bien trompés, ou plutôt nous nous étions laissés tromper, berner », s'indigne M. Gamet. En effet, l'expert désigné par le ministère pouvait être quelque peu suspecté de partialité : c'est lui qui avait construit, pour un promoteur parisien, une série de résidences à Bandol. Pour réaliser la première, « Athéna port », il avait fallu obtenir une dérogation de l'Équipement : situé en zone protégée où aucune construction ne devait avoir plus d'un certain niveau, « Athéna port » reçut l'autorisation de monter à cinq, puis à sept étages. Quant aux « Katikias », autres créations de M. Dubuisson, non seulement elles défigurent une colline qui domine Bandol et qui est visible à vingt kilomètres à la ronde, mais, avant même que l'architecte ait rédigé son rapport, le promoteur inscrivait sur ses plaquettes publicitaires : *Prochainement à 42 km (1/2 heure) de Marseille par autoroute*. Il ne fallait plus, dès lors, s'étonner que, devant le tribunal administratif de Marseille, le rapport Dubuisson conclût dans un sens favorable au tracé du ministère de l'Équipement... De ces opérations machiavéliques, le ▶



Après : des vitesses de pointe.

indispensables ; il faudrait construire de longues bretelles de raccordement pour desservir La Ciotat et La Seyne. On alla jusqu'à mettre en cause la consommation d'essence : le tracé nord, plus accidenté, ferait dépenser davantage de carburant aux automobilistes. Touchante, mais maladroite sollicitude, car les défenseurs de l'autoroute intérieure eurent beau jeu de faire remarquer que leur tracé, plus court de 4,5 km, entre Aubagne et Toulon, permettrait au contraire

L'Etat n'indemnise pas les expropriés : il les vole et les jette à la rue.

prestige de l'Etat n'est pas sorti grandi. Ni aux yeux des écologistes, ni à ceux des expropriés (petits paysans dans le Var, retraités modestes dans les Bouches-du-Rhône) que l'on menace de chasser de leur terre ou de leur maison en échange d'indemnités misérables. Tel est le cas de M. Tercy qui, à 55 ans, devra abandonner sa petite exploitation. Indemnité proposée : 20 000 F. Avec deux millions anciens, il est supposé se retrouver un moyen d'existence ! Dramatique, également, le cas des époux Rouvereau. Il ne restera rien de la petite maison et du jardin où ils espéraient, à 70 ans, finir leurs jours de retraités. Ils auront 100 000 F. « Pour ce prix-là, on trouve à peine un terrain, se lamente M. Rouvereau. Tout ce que j'avais, je l'ai mis dans cette maison. Je ne sais pas ce que nous allons devenir. » L'Etat joue donc ici le triste rôle de spoliateur : les terrains expropriés en vertu de la déclaration d'utilité publique sont acquis — de gré ou de force — par l'Equipment, qui les cède ensuite à la société privée exploitant l'autoroute. Un terrain déclaré *non constructible* est estimé 1,15 F le mètre carré par l'administration, alors qu'un terrain équivalent, mais destiné à être loti, est vendu 90 F. On croit rêver : quel profit sera réalisé, par exemple, sur les 2,6 ha que l'on veut acheter à Mme Caune, à 1,60 F/m², et sur les 3 ha de son neveu, estimés au même prix, qui serviront à l'installation d'une aire de stationnement : stations-service des grands distributeurs pétroliers, boutiques et restaurants Jacques Borel ?

Dans la région qui s'étend de Ceyreste à Ollioules, les réactions sont de plus en plus vives. Aux élections législatives, le mécontentement s'est fait sentir. Quatre mille bulletins nuls ont bien aidé le maire communiste de La Seyne, Philippe Giovanini, à ravir le siège du député U.D.R. sortant, Henri Bayle, qui n'avait pas assez caché son adhésion au projet officiel.

« Je me suis engagé, pendant ma campagne, dit aujourd'hui le nouveau député, à lutter contre une décision imposée unilatéralement, sans concertation avec tous les intéressés. Je tiendrai ma promesse. S'il y a moyen de faire autrement, il n'y a

aucune raison de détruire un vignoble de grande qualité dont vivent des familles depuis des générations et qui représente un potentiel économique. Aucune raison non plus de saccager des espaces verts qui nous sont précieux si nous voulons conserver à cette région le visage accueillant qu'elle a toujours offert à ceux qui venaient y chercher le repos. Mais il faut aussi concilier ces nécessités avec d'autres impératifs : Toulon et La Seyne, qui est un important centre industriel, doivent être reliés au plus vite à l'autoroute. »

Une collecte de plus de 20 000 signatures, une série de manifestations pacifiques et unitaires (où l'on vit chanter le chœur de l'église de La Bedoule, accompagné par la fanfare de la municipalité communiste) n'ont pas entamé l'obstination de l'administration : les spécialistes des Ponts et chaussées et de l'Equipment, continuent à soutenir que le tracé sud est le seul possible. A cet aveuglement, Guy Martin, professeur de géographie à La Ciotat et animateur du Comité occitan d'étude et d'ac-

parce qu'ils obéissent à un modèle culturel qui appartient à leur espace et non au nôtre. En Europe du Nord, pays de vastes plaines, la circulation routière trouve aisément sa place. Ici, tout est différent. L'opposition fondamentale entre les « auturas », les hautes terres, et les « baïssas », les basses terres, est constante dans le pays d'Oc. A cause de leur rareté, les terres basses n'ont jamais été utilisées pour les communications, qui s'effectuaient toujours sur les « tombadas », c'est-à-dire sur les versants qui relient hautes et basses terres. C'est ce que nous proposons avec le tracé nord. C'est d'ailleurs très exactement le modèle italien de l'autoroute du Soleil : suspendu entre montagne et plaine, il n'empiète jamais sur l'espace utile. Sans doute de tels ouvrages coûtent-ils plus cher à réaliser, mais ils préservent un capital irremplaçable. Pour nous, l'équilibre écologique de la plaine des Paluns, entre La Cadière et Le Bausset, est un modèle de référence culturel, parce que c'est le produit de deux mille ans d'histoire humaine. Que l'on anéantisse cela, au nom de la rentabilité, c'est de la barbarie et un non-sens : on aménage l'espace en fonction de gens — les touristes — qui ne l'occupent pas deux mois par an, alors que cet espace est nécessaire à la vie de chaque jour de ceux qui l'ont façonné. Peut-on imaginer pire gaspillage ? C'est aussi cela que nous appelons la colonisation. »

Colonisation, étatisation, dictature de l'administration centrale... Les mêmes mots reviennent toujours, chaque fois chargés de plus de mépris, de plus de haine. Lyrique, Guy Martin stigmatise *les barbares du Nord qui se jettent sur nos plaines* ; rageur, le milliardaire Paul Ricard tonne depuis son nid d'aigle des montagnes de Signes contre l'Etat *parasitaire et spoliateur* ; rusé, René Richard, président de l'U.R.V.N. sent qu'il y a là-dessous quelque gros lièvre à lever et épingle soigneusement les dossiers. Car tous poursuivent le même but : faire reculer le gouvernement, montrer que *le rapport de forces ne joue pas obligatoirement contre les populations*. Et tous sont d'accord pour promouvoir de nouvelles formes d'action. Ils les trouveront. Et ils s'en serviront.

Jean-Pierre SERGENT



Atlas Photo

tion, prête des raisons qui dépassent de loin l'écologie puérile et honnête : « Cette affaire d'autoroute est parfaitement exemplaire, assure-t-il. Pour bien la comprendre, il faut la replacer dans son contexte global, qui est celui de la domination économique, politique et culturelle du Nord sur le Midi, de l'Europe septentrionale sur l'Europe méditerranéenne. Si ces fonctionnaires décident ainsi, c'est d'abord qu'ils appliquent une décision technocratique. C'est ensuite

MEDITERRANEE MER MORTE

par Alain Bombard

100.000 emplois nouveaux seront créés sur la façade méditerranéenne d'ici à 1985. Fos sera un des plus grands complexes chimiques d'Europe. D'ici à dix ans la demande croissante de carburant entraînera irrésistiblement un jour ou l'autre le forage des gisements pétroliers offshore de la Côte d'Azur. Les combinats de loisirs du type Languedoc-Roussillon exploiteront le moindre repli du littoral. Cela, c'est l'avenir «vu de la terre». Alain Bombard explique ici ce que cela signifiera pour la mer.

Toute la lumière de notre civilisation vient de la Méditerranée. Dans un manichéisme assez tentant, il serait facile de dire que l'apport méditerranéen (Grèce, Rome, judaïsme, christianisme, science arabe) est l'apport positif, et que les ténèbres mettant en cause ces progrès lumineux viennent des invasions du nord et du nord-est. Nous avons même eu notre guerre de sécession entre le Nord et le Sud : les croisades contre les Albigeois, véritable choc de civilisations. Opposition qui reprend vigueur contre les camps militaires de Canjuers et du Larzac.

« Qui tient la Méditerranée tient l'Europe », était une formule politique. La formule écologique serait-elle « Qui sauve la Méditerranée sauve l'Europe » ? Car la mer Méditerranée est en danger et en danger de mort.

Il y a peu d'années encore (dix ans peut-être), une telle affirmation aurait rencontré une incrédulité indignée. C'est qu'en dix ans, la situation s'est diablement aggravée. Cette seule constatation devrait nous faire peur pour les dix ans qui viennent.

Deux affirmations doivent guider notre étude : la Méditerranée est une mer pratiquement fermée, la Méditerranée est une mer sans marées. Sa mort ressemble plus à la mort d'un lac qu'à la mort d'un océan. La dégénérescence d'une mer fermée commence par la frange littorale. Les

mers, milieu vivant, peuvent être détruites dans trois dimensions : la surface, le fond, la masse.

De la pollution de surface, le public est le mieux informé : c'est essentiellement la pollution par les hydrocarbures. Cette pollution est dénoncée couramment et le public y est sensi-

cinquante milles nautiques de toute côte — comme si une distance, quelle qu'elle soit, pouvait être une défense biologique !

En Méditerranée, un accident (ou un délit) de cette sorte deviendrait dramatique ; aucun courant permanent, en effet, ni aucune marée, émulsionnant et dispersant cet hydrocarbure, n'en débarrasserait jamais ni la côte ni la mer.

Or, à l'heure actuelle, nous avons des moyens, pas toujours appliqués d'ailleurs, d'éviter le rejet à la mer d'hydrocarbures : procédé *load on top*, bassins de dégazage, etc. Il n'existe en revanche aucun procédé sans danger pour détruire une nappe dérivante de gas-oil. Les moyens actuellement utilisés sont, soit inefficaces (sciure de bois, barrages flottants, produits flocculants), car temporaires (les hydrocarbures remontent et s'agglutinent quelques jours, quelques semaines plus tard), soit plus dangereux pour la faune et la flore que les produits eux-mêmes : l'emploi des détergents est une véritable hérésie biologique. Ce qui aurait résisté aux hydrocarbures (plancton, algues, poissons, coquillages) est totalement détruit par les détergents. Il n'existe pas de procédés physico-chimiques efficaces et sans danger pour détruire les hydrocarbures. Les seuls moyens sont des moyens mécaniques : le pompage de la nappe d'hydrocarbure avant qu'elle ne



Keystone

bilisé. N'est-ce pas lui, d'ailleurs, qui en a accroché le grelot devant le dépôt visible et désagréable de déchets d'hydrocarbures sur les plages ? Tous les océans sont menacés par cette pollution hauturière : chaque année, la valeur de 52 *Torrey Canyon* est rejetée légalement à la mer. Légalement, c'est-à-dire à plus de

En matière de recherche pétrolière, le moindre accident sera une catastrophe.

s'échappe et le traitement du liquide ainsi obtenu dans des bassins de décantation ou le pompage après reconstitution de la nappe par un barrage flottant.

On voit l'extrême vulnérabilité de la côte méditerranéenne, donc de la mer elle-même où le rapport côte/masse d'eau est extrêmement élevé. Ce rapport explique également la gravité de la pollution côtière par les collectivités humaines et les grandes industries, et, là, il s'agit de pollution de la masse des eaux et du fond de la mer.

Les collectivités humaines seront des menaces mortelles pour la frange littorale méditerranéenne tant que les détergents ne seront pas biodégradables et tant que les municipalités, tant riveraines qu'intérieures, n'épuiseront pas les eaux de rejet des égouts. Il est courant de recommander aux grandes industries riveraines de ne pas rejeter leurs déchets dans leur rivière, leur fleuve, leur mer voisins. Mais a-t-on bien réfléchi que souvent cette grande industrie s'est implantée là **justement** pour bénéficier de cet égout naturel. Son plan de financement a été conçu en fonction de cette facilité de rejet et l'interdire remet en cause le principe même du choix de son implantation. On accorde donc des dérogations ! Lorsque Pechiney demanda et obtint l'autorisation de jeter à la mer ses déchets de traitements de la bauxite, il fut bien entendu (grâce à l'action

des protestataires) que ceci ne pourrait servir de précédent à d'autres autorisations. C'est pourtant en se fondant sur cette jurisprudence que Fos se prépare à donner le coup de grâce au plateau continental méditerranéen français.

Je sais bien qu'il y a boues rouges et boues rouges, et que les déchets italiens rejetés au large de la Corse sont bien plus nocifs que ceux de Pechiney. Mais enfin, les Italiens auraient-ils pensé à cette solution si Pechiney ne leur avait pas montré la voie ? Il n'est que de prendre le train de Gênes à Nice pour se rendre compte que le processus est général et que l'agression est permanente. Les usines de la côte ligure sont la preuve d'une agression permanente et mortelle. Peu à peu, la frange littorale se charge de produits chimiques, de détritus physiques (les plastiques) qui stoppent sa fécondité.

Il ne peut être question d'aquaculture dans des zones polluées où les animaux et les végétaux naturels reculent et meurent. La frange littorale très étroite de la Méditerranée est devenue peu à peu un désert sans vie. Les posidonies, herbes (et non algues) vertes dont les racines retiennent le sol marin, le protègent contre les vagues déferlantes, et qui abritent les œufs et les animaux fixés (spongiaires, ascidiés, etc.), s'étendent et meurent ; le résultat sur le fond marin peut se comparer à celui constaté sur le sol terrestre après des

pluies torrentielles précédées elles-mêmes par un incendie de forêt. La mort des posidonies dans la Manche a entraîné la disparition des crevettes, des langoustes, des homards (pour ne parler que d'espèces réputées) ; le même phénomène est commencé en Méditerranée : plus de crustacés, plus d'œufs, plus d'alevins. C'est à partir de sa côte qu'une mer meurt. Mais, dans une mer à marées, il peut y avoir des zones indemnes qui fécondent un jour, après épuration, une zone atteinte : la réapparition des loutres de mer en Californie après une extinction d'un demi-siècle, par exemple. En Méditerranée, au contraire, les zones détruites sont jointives et, plus qu'ailleurs, la vie du large dépend de la vie des côtes. En bonne logique, la Méditerranée devrait déjà être morte : elle ne l'est pas grâce à la côte d'Afrique du Nord encore intouchée, mais cela ne durera pas.

Grandes usines, boues rouges, détergents, hydrocarbures... La menace était déjà mortelle et des espèces ont disparu (les anchois) ou vont disparaître (les thons). Coup de grâce : Fos, qui va multiplier les risques actuels par une pollution et des accidents d'ores et déjà prévisibles. Or Fos est situé à l'est de la seule fraction notable du plateau continental méditerranéen français. Le mistral se chargera de la diffusion des déchets. Pour parachever ce désastre, on annonce le début d'une recherche pétrolière en Méditerranée. Or il est connu que l'état actuel de la technique ne permet pas de contrôler les têtes de puits au-delà de 200 m : en Méditerranée, les recherches devront être entreprises à plus de 1 500 m ! Le moindre accident sera une catastrophe et, en admettant même que de tels accidents ne se produisent jamais, qu'adviendra-t-il des forages non rentables qui suinteront le pétrole sans qu'on puisse les fermer ? Devant cette moribonde, nous sommes à l'heure du choix : il nous est loisible de préférer la mort industrielle à la vie biologique. Les deux, simultanément, ne sont pas possibles. Les décisions qui seront prises concernant la mort ou la vie de la Méditerranée reviennent à choisir entre la vie ou la mort de l'espèce humaine.

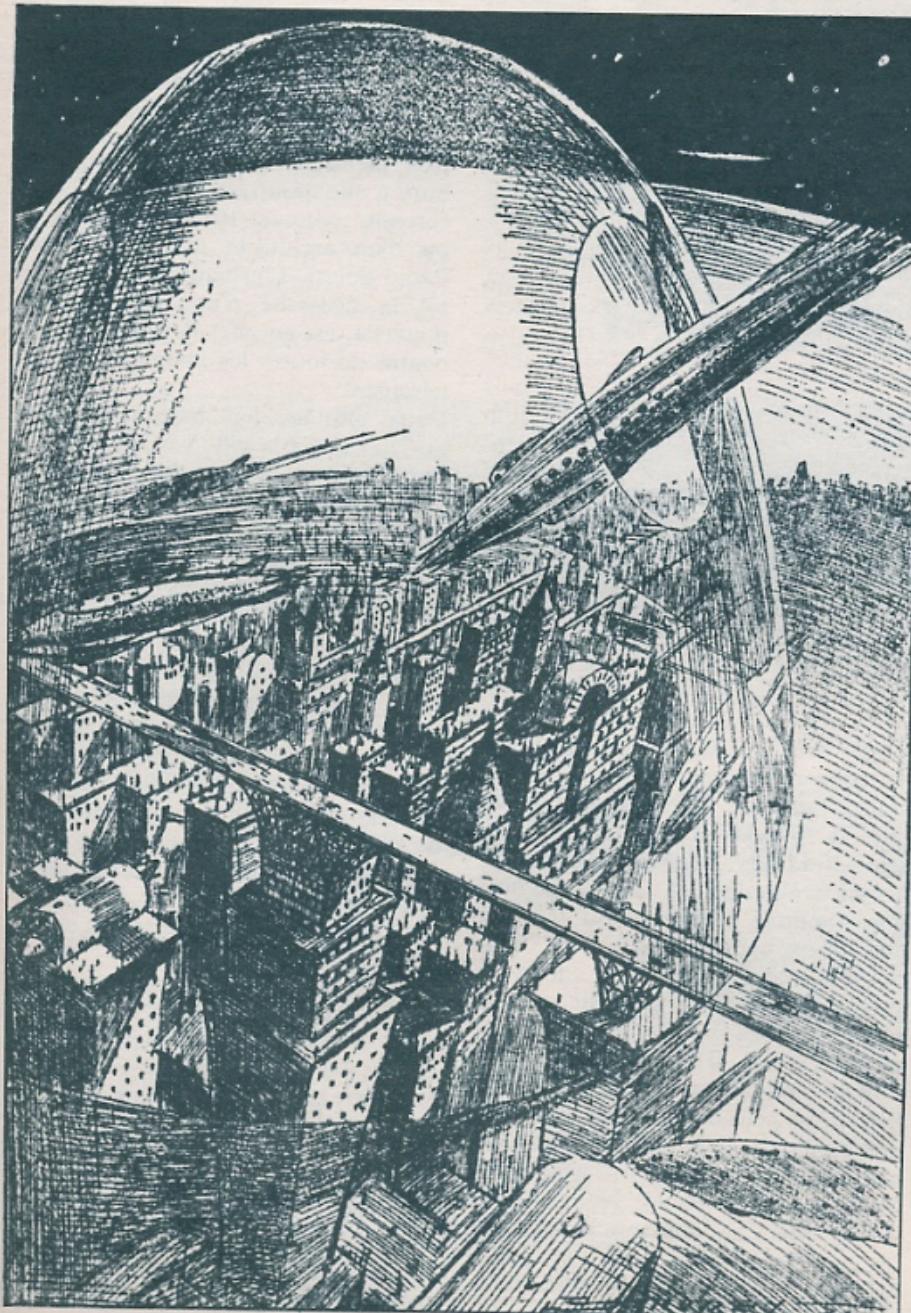
Alain BOMBARD



Gamma

CHRONIQUES TERRIENNES

En inventant l'éco-fiction,
les écrivains américains de science-fiction
découvrent une planète peuplée de monstres
en voie de disparition : la Terre.



« Comment peut-on lire autre chose que de la science-fiction ? » C'est Ray Bradbury qui pose la question. Ray Bradbury, l'auteur des *Chroniques martiennes* et de *Fahrenheit 451*, l'homme qui parle de soucoupes volantes, déteste les avions et les voitures, et ne se déplace qu'à bicyclette. « Comment peut-on lire autre chose que de la science-fiction puisqu'elle spéculle sur les différents futurs possibles ? Puisqu'elle tente de répondre à l'angoisse majeure de l'homme : que ferons-nous demain ? Que serons-nous demain ? Nous nous trouvons aujourd'hui à un tournant essentiel de l'histoire de l'humanité : en vingt-cinq ans, tout a changé, pour le meilleur et pour le pire. La pilule, la greffe du cœur, l'énergie atomique, les découvertes biologiques... L'esprit humain est désorienté et il ne peut même plus recourir à la religion, que le règne de la science et de la technologie a démonétisée. »

Reste le rêve, reste l'évasion, reste la science-fiction. Certains la souhaitent distrayante, d'autres la veulent mobilisatrice. Mais tous les « fictionnistes » américains — de Bradbury à Isaac Asimov en passant par Van Vogt, Ted Sturgeon et Frank Herbert — la jugent indispensable, car, dit Sturgeon, « l'écrivain de science-fiction est le seul qui puisse replacer l'événement au sein de la longue chaîne du temps ».

Le temps. Le temps de vivre. « Quelle importance a la théorie de la gravité quand on n'entend plus le chant de l'oiseau, quand on ne sent plus le parfum de la fleur ? », soupire Bradbury. Le thème écologique est lancé, aussitôt repris par Théodore Sturgeon : « Il faut arriver à un sys- ►

Quand le monde manquera d'eau il sera interdit de pleurer



tème d'écologie interne où tous les organes fonctionneraient en parfaite harmonie jusqu'au cerveau. » Là où Bradbury se contente d'être humaniste, Sturgeon est déjà mystique. D'autres, comme Asimov ou Van Vogt, continuent à faire confiance à la science, voire à la technologie. Ils sont donc loin d'être d'accord, mais leur originalité commune est qu'à la science-fiction simpliste des années 30, ils veulent désormais substituer « l'éco-fiction ».

Dans les deux grands livres d'Herbert, *Dune* et *le Messie de Dune*, la métaphore est à peine voilée : Dune est une planète désertique dont les habitants doivent lutter durement pour édifier un monde vivable. Symboliquement, son « messie » est celui qui apportera l'eau sur une terre où le crachat a une grande importance, où les larmes sont considérées comme un gaspillage, où l'on presse les cadavres pour récupérer leur élément liquide, où le seul vêtement est le « distille », sorte de tunique destinée à conserver la sueur qui, « recyclée, circule et aboutit à des poches de récupération d'où

vous l'aspirez grâce à un tube fixé près de votre cœur ». Et Frank Herbert éclaire, s'il en était besoin, le sens de son apologue par ces simples mots : « La plus haute fonction de l'écologiste est la compréhension des conséquences. » Il rejoint ainsi Régis Messac qui écrivait, en 1936, dans *la Cité des asphyxiés* : « L'air s'évade et l'eau se perd. Les deux choses nécessaires à la vie sont toujours occupées à fuir. »

Voilà pour le catastrophisme. Reste à trouver les solutions de survie, mais, avant tout, à persuader l'homme que sa survie est possible. C'est, selon Bradbury, l'une des missions de la science-fiction : « Il me semble que l'homme d'aujourd'hui traverse une crise ; il bafoue le sens des responsabilités, la prudence, donc la survie. Il n'attache plus de prix à sa propre vie ; il accepte des métiers qui l'ennuient, il capitule devant un monde qui fait peur. La science-fiction est peut-être là pour proposer une éthique face à la débâcle, comme elle a commencé à le faire avec Jules Verne et le capitaine Nemo. *L'Ile mystérieuse* était déjà une manière de

placer l'homme dans une situation critique qui lui faisait prendre la mesure de lui-même. Toutefois, je crois qu'une spiritualité nouvelle s'est élaborée avec Bergson, Aldous Huxley, Russel, Marcuse ? Marx ? Non. Je suis un individualiste et je déteste tous les systèmes, toutes les étiquettes. Mes idoles à moi sont Shakespeare et Melville dont j'ai adapté *Moby Dick* à l'écran : leurs héros se dressent seuls face au désordre de l'univers. »

Mais pour être individualiste, on n'en reste pas moins citoyen et, souvent, citadin. Bref, rêves champêtres ou non, il faut en passer par la notion de ville. Sur ce sujet, les « fictionnistes » sont intarissables.

« Les villes actuelles ne vont pas tarder à éclater comme des ventres trop pleins. » L'image est de Bradbury ; elle pourrait être d'un autre écrivain comme Robert Silverberg, ou d'un architecte utopiste comme Paolo Soleri. L'urbanisation, ou plutôt la nécessité d'une urbanisation nouvelle, est en effet le point de rencontre de toutes les imaginations généreuses.

Deux grandes tendances : la ville horizontale et la ville verticale. Bradbury, lui, souhaite « le retour aux communautés juxtaposées ». Il rappelle que « c'est déjà ce qui commence à se produire autour de Los Angeles, où l'on voit de plus en plus de petits centres accueillants, coquets, avec des arbres et des maisonnettes ».

Plus réalistes ou plus pessimistes, d'autres pensent que la démographie ne sera pas stoppée en cent ans et qu'il va donc falloir s'habituer à vivre dans la promiscuité. Simple question d'organisation selon Paolo Soleri, qui a décidé de construire à Cordes Junction, en plein désert de l'Arizona, « Arcosanti », cité expérimentale pour 3 000 personnes.

S'inspirant de l'organisme humain, il propose une architecture verticale — donc opposée à celle de Bradbury et à celle de l'urbaniste Constantin Doxiadis dont la conception horizontale indigne Solieri, car « elle saccage les espaces verts et multiplie les difficultés de communication ». En effet, pour Soleri, il faut avant tout « gagner du terrain », ce qui est faisable grâce aux « arcologies » (contraction des mots « architecture » ►

Illustration de Paul, extraite de « Hier, l'an 2000 » de Jacques Sadoul (Denoël). Page précédente, dessin de Leo Morey, extrait du même ouvrage.

Quarante étages constituent une cité. Les vingt-cinq cités d'Urbmon 116 comprennent les couches successives d'une monade urbaine, une tour de super-force concrète de trois kilomètres de haut, un élément fractionné d'habitats, abritant plus de 800 000 êtres humains. La plupart des cités d'Urbmon contiennent entre 30 000 et 40 000 habitants. Mais il y a des exceptions. Louisville, la résidence de haut prestige des administrateurs urbains, est de faible densité, le luxe étant la compensation donnée en échange du fardeau de telles responsabilités. Reykjavik, Varsovie et Prague, les trois cités du fond, où demeurent les ouvriers de l'entretien et d'autres humbles larves, sont surpeuplées, l'entassement étant considéré comme bénéfique là-bas. Tout est conçu pour le plus grand bien de tous.

Urbmon 116 subvient à ses propres besoins. Le service central, au cœur, procure la lumière, l'air frais, le chauffage, la climatisation et d'autres nécessités essentielles. Les cuisines centrales traitent la plupart des denrées alimentaires. Au-dessous du niveau du sol, à 400 mètres de profondeur, se trouve l'infrastructure des utilités : les condensateurs d'ordures, les outillages pour la reconversion des déchets, l'égout principal,

L'Urbmon vu par son créateur

les générateurs de force et toutes les autres choses dont dépend l'existence des Urbmonnais.

La nourriture est la seule chose qui doit venir de l'extérieur — des communes agricoles qui sont situées au-delà de l'aire urbaine. Le bâtiment de Jason est l'une des cinquante structures autonomes et identiques qui composent la constellation urbaine Chipitts, laquelle, en cette année 2382, contient une population de près de 41 000 000 d'êtres. Il y a beaucoup d'autres constellations de ce style dans le monde : Boshwash, Sansan, Shankong, Bocarac, Wienbud, et la population collective de la Terre a bien dépassé le nombre de 75 000 000 000 d'êtres. Par le fait de la nouvelle architecture verticale, il y a amplement assez de terrains pour subvenir aux besoins alimentaires d'autant de personnes et même plus.

Urbmon est largement pourvu de théâtres, arènes de sports, écoles,

hôpitaux, maisons de cultes. Ses données terminales donnent accès à toute manifestation d'art considérée comme bienfaisante pour la consommation humaine. Parmi ceux qu'il connaît, personne n'a jamais quitté l'édifice, hormis les groupes de gens choisis pour aller dans le récent Urbmon 158, il y a quelques mois de cela, et ceux-là ne reviendront jamais. Il y a des rumeurs affirmant que des administrateurs urbains sortent quelquefois d'édifice à édifice pour affaires, mais Jason n'est pas certain de la véracité de ces rumeurs et il n'entrevoit pas en quoi ce trafic pourrait être nécessaire ou désirable. N'y a-t-il pas des moyens de communication instantanée qui relient les Urbmons, capables de transmettre toutes les données utiles ?

C'est un système splendide. En tant qu'historien ayant le privilège d'explorer les archives du monde pré-Urbmon, il sait plus complètement que la plupart des gens à quel point c'est splendide. Il comprend l'affreux chaos du passé. Les libertés terrifiantes, les nécessités angoissantes des choix. L'insécurité. La confusion. L'indigence des intentions. La disparité des contextes.

Robert SILVERBERG
(Extrait de *Monades urbaines*
Ed. Galaxie)



Toute femme qui se refuse risquera d'être désintégrée

et « écologie »), blocs comprenant appartements, bureaux, usines et centres commerciaux, le reste de l'espace communal étant réservé à la nature et aux loisirs non polluants.

Vision futuriste que rejoint, en la poussant au noir, sinon à l'absurde, l'écrivain Robert Silverberg dans *Monades urbaines* : les hommes ont triomphé de leurs problèmes de surpopulation en s'empilant dans les « urbmons » de mille étages, ville sur ville (Shanghai au 787^e, Varsovie au 60^e, etc.), en recyclant leurs déchets et en obtenant de l'énergie électrique à partir de l'excès de chaleur animale ! Le corps humain est donc intégré au système puisque tout cadavre est reconvertis en énergie et que toute femme qui se refuse risque d'être désintégrée. Telle est la loi des « urbmons », à côté desquels s'étend un monde agricole baigné de soleil où l'on contrôle les naissances et où l'on célèbre des cultes païens. Mais les deux univers sont irréductibles et l'habitant d'un « urbmon » qui explore la zone agricole (véritable chambre de Barbe-Bleue) est pas-

sible de désintégration car ses informations risquent de perturber le fragile équilibre urbain. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? C'est en tout cas, pour Silverberg, l'avenir.

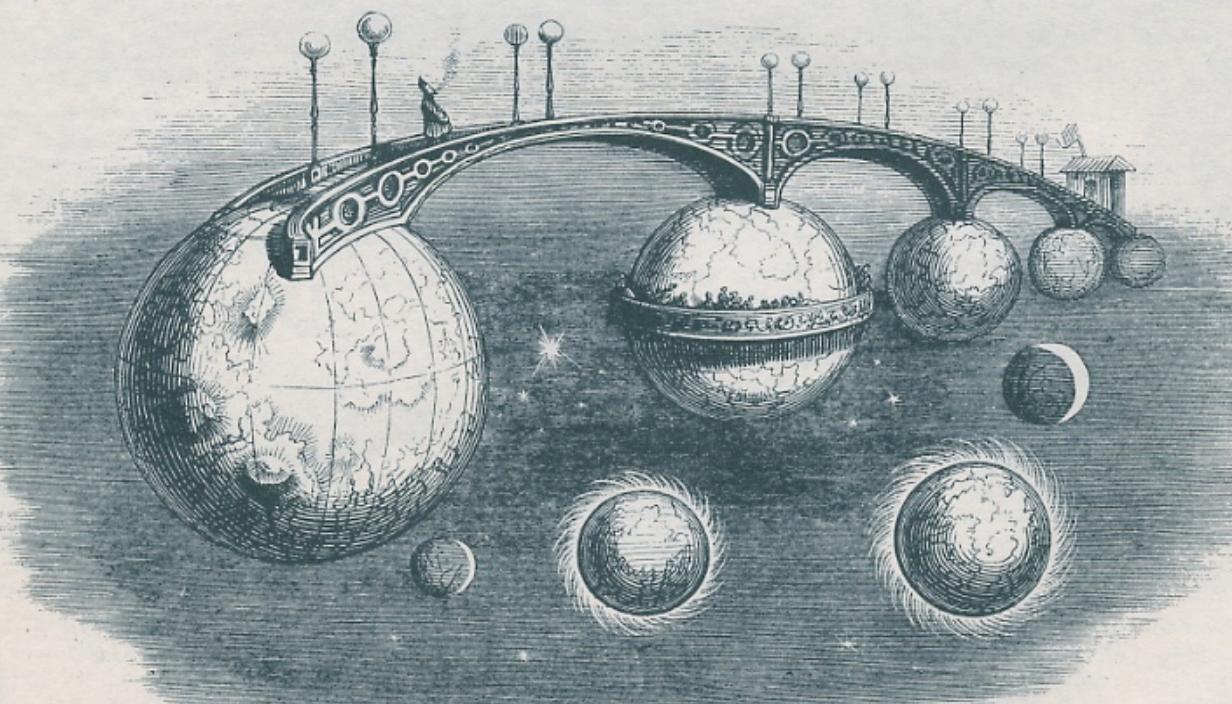
Un avenir pessimiste où la science et la technologie n'ont pas le beau rôle. Or, pour Isaac Asimov, il s'agit d'un mauvais procès : « La science, dit-il, souffre d'une désaffection injustifiée. Il faut affronter les réalités. Si nous ne voulons pas d'une régression économique catastrophique, il faut accepter l'énergie nucléaire. D'ailleurs, nous n'avons déjà plus le choix. Ce sont les pays riches qui discutent et ergotent, pas les pays en voie de développement.

« Mais entendons-nous bien : cela ne veut pas dire que je réprouve les pessimistes avertis qui mettent le monde en garde contre le danger des radiations et contre les catastrophes possibles dans les centrales atomiques. Le pessimisme est toujours payant quand il ne sombre pas dans la terreur passionnelle : il aide à éviter le pire. Les optimistes impénitents sont ridicules. Si le taux de natalité

a baissé aux Etats-Unis, si l'on sait déjà qu'en l'an 2000 la population sera inférieure de 20 millions par rapport aux prévisions, si la pilule a été inventée, c'est grâce aux pessimistes.

« Cependant, je crois malgré tout en la science ; je crois aux bienfaits d'une politique de recherche spatiale qui peut nous aider considérablement à savoir comment sauver notre propre planète. Ce n'est pas le progrès scientifique qui est une menace, c'est au contraire la stagnation de la science.

« D'autre part, on ferait bien de consacrer un peu plus d'argent à l'éducation des peuples en voie de développement pour contrôler leurs naissances. Il faut vaincre chez eux ce sentiment profond qu'en se prenant à leur progéniture, on amoindrit leur virilité ou leur féminité, qu'on prive la terre de bras (c'est faux : les machines peuvent remplacer les bras humains), qu'un enfant meurt facilement et qu'il en faut beaucoup pour en garder quelques-uns (c'est faux : la médecine avance



Dessin de Grandville
extrait de « Un autre monde »
(1844).

« La parole est au peuple nous l'aiderons à la prendre »

à pas de géants).

« Bref, la technologie peut délivrer l'homme de beaucoup de servitudes. Un jour, les machines contrôleront la société humaine. Depuis les débuts de notre histoire, le despotisme et la cruauté règnent en maîtres. Seuls les robots et les machines sauront nous aider à construire une société nouvelle en donnant des réponses précises, objectives, et non plus passionnelles, à notre situation de crise. » L'état d'esprit d'Isaac Asimov peut s'expliquer par son mode de vie : il habite New York, près de Central Park, dans une chambre encombrée d'encyclopédies, d'atlases et de dictionnaires. Il se documente longuement avant d'écrire la moindre ligne. Il se soucie peu de savoir si, dehors, le soleil brille ou s'il pleut. Son univers est purement livresque.

La vie de Ted Sturgeon est exactement à l'opposé. Ses opinions aussi. En 1971, Sturgeon traversa une grave crise de dépression. Il avait fui New York et sa famille et, caché dans une chambre d'hôtel de Los Angeles, il ne répondait plus ni au téléphone ni au courrier. Jusqu'au jour où il reçut une lettre d'une jeune journaliste londonienne à laquelle il répondit. Quatre mois durant, Ted et Winna échangèrent une correspondance énorme, ne se cachant rien, se décrivant dans les moindres détails car ils ne voulaient pas en passer par ces images froides et fausses qu'on appelle des photos. Au bout de quatre mois, Winna s'envola pour Los Angeles et épousa Ted. Neuf mois plus tard naissait Andros. Aujourd'hui, Andros a trois ans. Il joue, complètement nu, sur le tapis du living room, près d'un aquarium de poissons tropicaux. Pour Ted Sturgeon, c'est l'image même du bonheur, le secret du paradis écologique dont il a esquissé la description dans *Si tous les hommes étaient frères* :

« Quand Winna et moi plantons des légumes ou des fruits dans le jardin, quand nous allons les cueillir au petit matin, dans le soleil, c'est une expérience irremplaçable. Winna tisse ses propres habits. Nous récoltons notre nourriture. Nous tentons de supprimer tous les intermédiaires entre la nature et nous. Il faut ressusciter, ne pas devenir ce perroquet stupide, seul survivant de toute une peuplade anéantie de l'Inde, qu'un savant vient

de retrouver. C'est la chose la plus tragique que j'aille jamais entendu raconter. Un perroquet, un cerveau stupide, seul à pouvoir parler une langue évanouie, seul dépositaire de lâme de tout un peuple !

« Voilà où nous mènent la connaissance, la logique et le fameux sens rationnel des Mac Luhan, des Toffier. Nous devons, au contraire, retrouver l'intuition de l'idiot... » Mais ce mysticisme est loin de rallier les jeunes écrivains de science-fiction, plus impatients que Sturgeon de transformer radicalement la société. Plus brutaux aussi, comme en témoigne ce titre-manifeste de Haclan Ellison : *Je n'ai pas de bouche et il faut que je crie*, et cette déclaration de Norman Spinrad, hachée par la passion qui le fait bégayer :

« Qui peut se prétendre spécialiste en écologie ? Personne ! Ni le politicien, ni le physicien, ni l'économiste. C'est pourquoi il faut établir la multidisciplinarité, c'est pourquoi il faut des types comme Buckminster Fuller pour aider les spécialistes à faire une synthèse qui puisse ensuite être utilisée par un gouvernement conscient de ses responsabilités, c'est pourquoi nous avons fondé le groupe « Comédie pour le futur », qui n'est pas un organe d'opposition, mais d'information et de discussion.

« Notre conscience a évolué dans plusieurs domaines : en biologie, depuis que nous contrôlons la génétique ; en psychologie, depuis Freud ; en économie, depuis Marx. Nous commençons à nous libérer des processus déterministes. Hier, les savants étaient apolitiques et myopes, plongés dans leur spécialisation. Aujourd'hui, ils pensent au monde comme à un système homogène. A leur exemple, les gens commencent à comprendre que c'est à eux de prendre en main le combat écologique. Malheureusement, au moment où ils accèdent à une conscience révolutionnaire, ils se heurtent à des structures figées car les lois sont toujours en retard sur les réalités, et les gouvernements, emprisonnés dans leurs problèmes de pouvoir et d'argent, répugnent à accepter les changements. Il faut donc agir sur la conscience des dirigeants, exercer une pression massive. La parole est au peuple, nous l'aiderons à la prendre. »

Elizabeth ANTEBI

POINTS DE REPÈRES :

ISAAC ASIMOV - Né à Smolensk (Russie) en 1920. Diplômé de biochimie de l'université de Columbia et professeur à l'école de médecine de Boston, il est le scientifique de la littérature "fictionniste". A lire : *la Fin de l'éternité* (Denoël), *les Cavernes d'acier* ("J'ai lu").

RAY BRADBURY - Né en 1920 dans l'Illinois. Descendant de Mary Bradbury, jugée pour sorcellerie au XVII^e siècle à Salem. A lire : *Fahrenheit 451* (porté à l'écran par François Truffaut), *Chroniques martiniennes*, *le Pays d'octobre* (tous chez Denoël).

HARLAN ELLISON - Né en 1934 à Cleveland (Ohio). L'un des auteurs les plus controversés de la nouvelle vague de la science-fiction. Travaille à la N.B.C. A lire : *Ainsi sera-t-il* (Marabout).

BUCKMINSTER FULLER - Urbaniste, professeur d'université, touche-à-tout de génie, l'un des plus grands "synthétistes" de notre temps.

FRANK HERBERT - A lire : *Dune*, *la Messie de Dune* (tous deux chez Laffont).

MARSHALL McLUHAN - Sociologue. A exposé sa théorie de la communication à travers ce qu'il appelle le "village planétaire" dans deux livres essentiels : *la Galaxie Gutenberg* et *Pour comprendre les media* (tous deux chez Mame).

REGIS MESSAC - L'un des rares Français qui ait su atteindre la qualité de la science-fiction américaine. Disparu en 1945 dans un camp de concentration. A lire : *Quinzinzinzi*, *la Cité des asphyxiés* (tous deux chez "Edition spéciale").

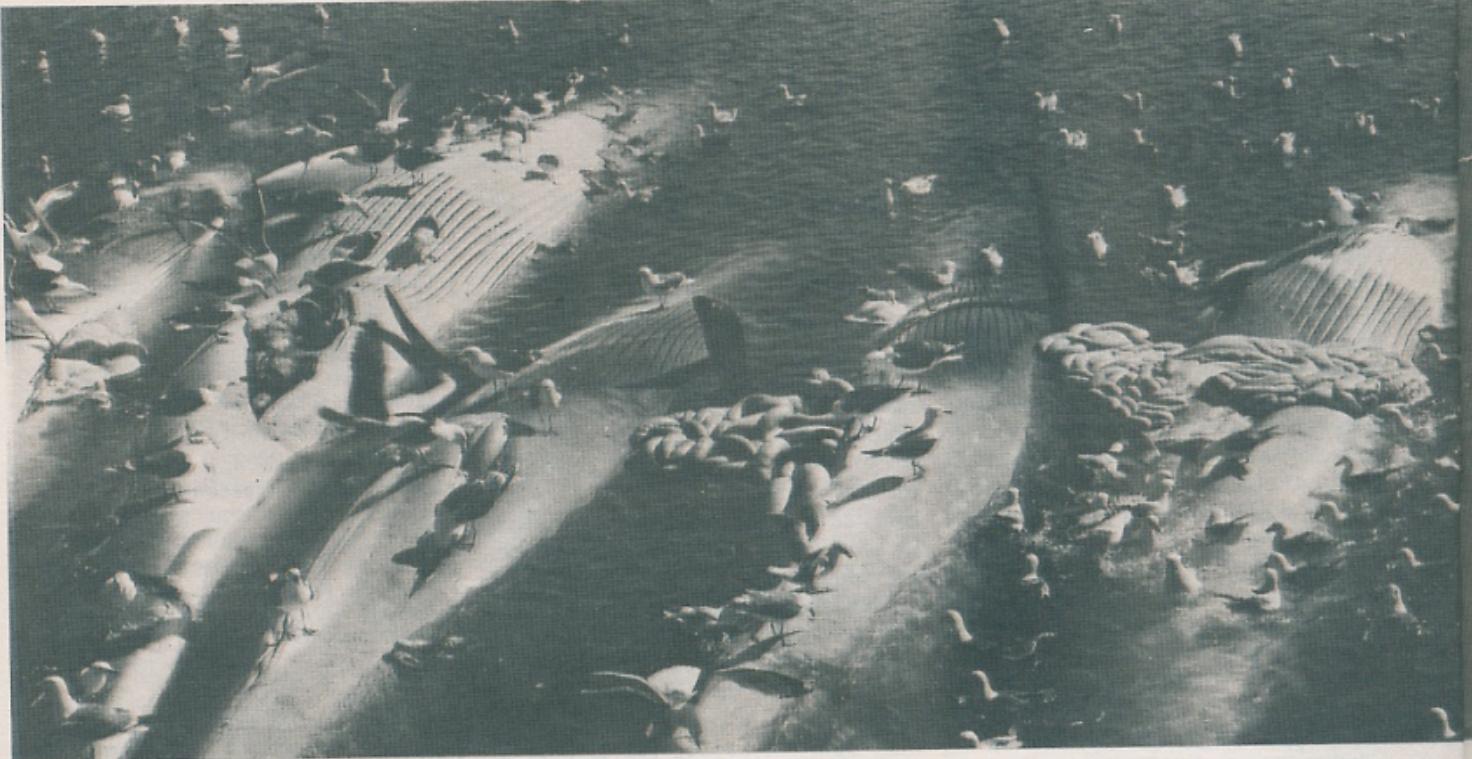
ROBERT SILVERBERG - A lire : *les Monades urbaines* (Galaxie - n° 93, 99, 100, 102).

NORMAN SPINRAD - Né en 1943. A lire : *Jack Barron et l'éternité* (Laffont), *le Rêve de fer* (à paraître aux éditions Opta).

THEODORE STURGEON - A lire : *Les plus qu'humains*, *le Cristal qui songe* (tous deux chez "J'ai lu") et "Spécial Sturgeon" (Galaxie n° 103).

ALVIN TOFFLER - Futurologue, auteur du *Choc du futur* (Laffont).

A.E. VAN VOGT - Peut-être le plus célèbre de tous les écrivains de science-fiction. On va bientôt porter à l'écran *A la poursuite des Slans* et *The Weapons Makers*. Les éditions "J'ai lu" entreprennent une vaste réédition de ses œuvres.



LE JOUR OU LES BALEINES NOUS PARLERONT

VIE SAUVAGE

Appelez cela comme vous voudrez : désastre, aberration, stupidité ou bien crime. Que se passe-t-il ? L'homme transforme des créatures belles, intelligentes et douces en nourriture pour chiens, en lubrifiants, en cirage. L'homme réduit l'une des formes de vie les plus subtiles à quelques produits de consommation, dont notre société est déjà saturée.

Nous sommes au cœur de la crise de l'environnement. Le massacre des baleines en est un symbole monstrueux.

Il y a deux raisons de sauver les baleines : elles-mêmes d'abord, mais aussi la leçon que nous pouvons en tirer pour nous sauver nous-mêmes. Nous-mêmes, c'est-à-dire à la fois notre planète et notre raison.

L'une des grandes faiblesses de la pensée occidentale est de croire que l'homme a le monopole de l'intelligence, que l'*Homo sapiens* est tout, à lui seul. A partir de là, c'est la réaction en chaîne : la certitude de notre supériorité nous conduit à l'isolement, l'isolement nous mène à former des systèmes de pensée et ces systèmes nous autorisent à détruire tout ce qui n'est pas nous ou comme nous.

Notre incapacité à concevoir la spécificité des baleines, donc à les aimer et à les protéger, notre volonté de les réduire à une matière première relèvent du même crime, fondé sur l'orgueil et l'arrogance, que le génocide des Indiens du Brésil qui se trouvent sur le passage de la voie



Photo Marino Benzi

Dans le fjord Hvalfjordur (Islande), des baleines éventrées flottent à la surface de la mer, en attendant le dépeçage.

transamazonienne.

Pire : non seulement nous traitons d'autres humains en ennemis, mais nous nous sommes retournés contre la nature qui nous a produits. Nous avons fait de la Terre une ressource à exploiter. Nous sommes l'enfant qui dévore sa mère.

Au cours de l'éocène, il y a quelque 125 millions d'années, une créature quittait le sol terrestre auquel elle s'était laborieusement adaptée et retournaît à la mer. La transition fut longue et resta incomplète. En passant d'un élément à l'autre, l'animal emmenait son cerveau primitif, son métabolisme de mammifère et surtout un potentiel qui allait s'épanouir dans l'une des plus grandes réussites de la création.

Confrontée à son nouveau milieu de vie, la baleine y adapta son corps. Ses « mains » s'élargirent, s'aplatisent, devinrent des sortes d'ailerons ; ses « pieds » disparurent progressivement, son corps s'allongea tandis que se formait une queue agile et puissante ; ses narines remontèrent vers le haut de la tête et s'équipèrent d'un mécanisme qui empêcha l'eau de pénétrer ; ses poumons et tout son système respiratoire se métamorphosèrent en fonction du clivage air/eau. C'est ainsi qu'un animal respirant de l'air, mettant au monde et nourrissant son enfant dans l'eau, réussit à poursuivre son existence en la perfectionnant encore. Dauphins, marsouins et baleines colonisèrent les eaux profondes, en firent leur do-

maine et, dans ce milieu étrange, y développèrent le cerveau le plus grand et le plus sophistiqué jamais rencontré.

Le cachalot a le plus gros cerveau de tous. Celui du dauphin est plus grand que le cerveau humain, mais garde les mêmes proportions par rapport au corps. Celui du beluga, ou petite baleine blanche, a des circonvolutions et des cellules plus nombreuses que celui de l'homme. Quant à l'épaulard, son cerveau est tout à fait démesuré.

Au cours de l'évolution des mammifères, la partie du cerveau qui se développa le plus fut le néocortex. Autorisant des réactions complexes, ce néocortex recouvrit les couches inférieures du cerveau, ou paléocortex, que sont le cerveau reptilien, le cerveau de l'oiseau et celui du mammifère primitif que les humains conservent aussi, comme une preuve de leur évolution.

Mais ce qui est spécifiquement humain, ce qui, par exemple, me permet d'écrire ce que j'écris ici, c'est l'existence des vastes zones du néocortex.

Là se forment images, associations d'idées, synthèses et analyses ; en un mot, c'est là que nous pensons. Ces zones du néocortex qui ne répondent pas aux stimulations des électrodes, qui sont en deçà et en delà des zones motrices ou sensorielles, sont appelées « grandes zones de silence ». J'ai dit que le cerveau des cétacés est souvent plus grand et, peut-être,

plus complexe que le cerveau humain. Plus précisément, la seule partie qui en soit plus développée est celle des zones de silence, celle que l'on attribue à la pensée.

Si l'on établit des comparaisons, les chiffres deviennent éloquents : la proportion du néocortex par rapport à l'ensemble du cerveau est de 69 % chez le kangourou, de 93 % chez le macaque, de 96 % chez l'homme et de 98 % chez les dauphins de l'espèce *Delphinus delphis*.

Mais il y a plus intéressant encore. Si l'on stimulate électriquement le cerveau du singe, on s'aperçoit que c'est le cerveau tout entier qui est consacré aux fonctions motrices et sensorielles. La différence entre le cerveau humain et le cerveau simiesque vient des zones de silence du néocortex, plus développées chez l'homme que chez le singe. Or, chez les baleines et les dauphins, la seule partie qui soit plus développée que chez l'homme est également celle des zones du silence.

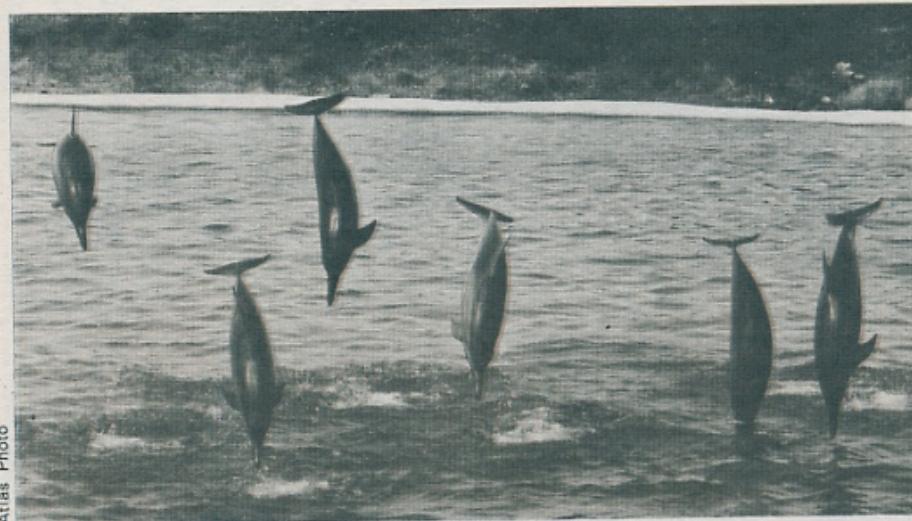
Rappelons que c'est précisément à ces zones et à leur contrôle sur le reste du cerveau que l'homme attribue sa soi-disant supériorité !

Il est donc impossible de nier que les baleines pensent. On peut seulement s'interroger sur ce à quoi elles pensent. Et nous touchons là à l'un des mystères les plus fascinants de la nature.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, nous pouvons probablement communiquer avec ces créatures et, ►

La marine américaine apprend aux dauphins «l'attaque à la kamikaze»

Atlas Photo



s'il existe un moyen de tester l'intelligence humaine, ce pourrait bien être celui-ci : comment l'homme résoudra-t-il le problème de la communication avec un autre système de pensée ? Comment parviendra-t-il à briser les barrières entre les espèces vivantes en dialoguant avec une autre forme d'intelligence que la sienne, mais dans un langage compréhensible aux deux ? Cette extraordinaire éventualité existe. Ne rend-t-elle pas encore plus ignoble l'actuelle transformation de ces animaux en cirages et en produits de beauté ?

On sait aujourd'hui que les physiciens et les astronomes américains prévoient de dépenser 10 millions de dollars pour mettre au point un système d'écoute qui détecterait et traduirait en langage radio des signes de « vie intelligente » dans les espaces extérieurs à notre système solaire. Et, parallèlement à ces tentatives, nous continuerais à massacer des interlocuteurs possibles sur notre planète ?

Situation d'autant plus dérisoire que l'industrie baleinière est presque insignifiante. Son revenu annuel est inférieur à 150 millions de dollars. Quatorze nations y participent, dont deux seulement (le Japon et l'U.R.S.S.) à une échelle de quelque importance. Dans moins de dix ans, l'industrie baleinière cessera... faute de baleines. La race sera éteinte, mais, pour nous consoler, nous disposerons de tout un système de câbles et d'antennes qui scruteront les espèces interstellaires. Et si jamais nous captions des signes prouvant l'exis-

tence d'autres êtres intelligents, comment les traiterions-nous ? Comme des baleines ?

Par inconscience, par cynisme, par veulerie, par bêtise, nous passons à côté de ce qui pourrait être l'aventure la plus enivrante du siècle, celle

POUR UN MORATOIRE

En juin 1972, la conférence des Nations-Unies sur l'environnement réunie à Stockholm recommandait un moratoire international de dix ans sur la pêche à la baleine. En juin prochain, la Commission baleinière internationale se réunira de nouveau à Londres pour revoir la question. L'année dernière, la France s'était abstenu, contribuant par là à la défaite du moratoire. Or, elle ne participe pas à la chasse et son importation de produits baleiniers est insignifiante. Il est donc essentiel que le commissaire français soutienne activement la demande d'un moratoire, qui passera cette année si la France, l'Australie et le Danemark changent leur vote.

Vous pouvez envoyer vos lettres et pétitions en faveur d'une attitude positive de la France à :

— M. Charles Roux, Musée d'Histoire Naturelle, 57, rue Cuvier, Paris-5^e.

ou au :

— Ministère de l'Environnement, 2, rue Royale, Paris-1^{er}.

qui nous conduirait sans doute à transformer notre propre système de pensée.

J'ai souvent observé baleines et dauphins captifs dans les « marineland » de Californie. J'ai regardé ces créatures prisonnières, si douces, si mystérieuses, exécuter des tours dérisoires qui témoignent plus de nos limites que des leurs, qui prouvent la pauvreté de notre attente et de notre imagination. Comment pouvons-nous nous satisfaire de ces minables répétitions qu'une musique criarde tente de rendre excitantes ?

J'essaie d'oublier cette ambiance vulgaire ; je laisse partir la foule. Seule au bord de la piscine, je regarde ces animaux avides de trouver une signification à leur bassin de béton et, une fois de plus, je perçois, je ressens presque l'immensité de leur réalité psychique. Les dauphins s'avancent vers moi avec des cris et des sourires. Oui : des sourires. L'envie de les rejoindre monte en moi, avec des visions de danse, des souvenirs d'appels de sirènes, des images de dauphins hiératiques, arc-boutés à la proue des navires...

Le lieu de rencontre privilégié entre les dauphins et les hommes a toujours été la mer Egée. Ce paysage lumineux, berceau de la civilisation, a suscité les premiers récits sur l'amitié du dauphin pour l'homme, parfois de l'homme pour le dauphin. D'Homère à Hérodote, en passant par Pline et Plutarque, le dauphin est un héros poétique. Plutarque : « Parmi les animaux de la Terre, certains évitent l'homme, d'autres l'approchent, comme le chien, le cheval et l'éléphant, et ils aiment l'homme car l'homme les nourrit. Mais on trouve chez le dauphin la vertu rare dont rêvent les grands philosophes : l'amitié désintéressée. Il n'a nul besoin de l'homme, il est pourtant son ami et lui a souvent apporté son aide. » Comment l'homme comprend-il cette aide ? La marine américaine tente de transformer les dauphins en « mercenaires ». Elle leur apprend à transporter des explosifs dans un harnais et à éperonner les navires ennemis en les attaquant à la kamikaze. Elle leur enseigne aussi à tuer des hommes-grenouilles en les chargeant comme s'il s'agissait de requins, ennemis naturels des dauphins. Si ce programme réussit, la marine aura transformé

Des abîmes de conscience transformés en margarine et en rouge à lèvres

l'une des relations les plus pures qui soient en quelque chose de parfaitement cynique et laid.

Nous ramenons tout et tous à nous-mêmes. Or, si les baleines sont intelligentes, c'est justement peut-être parce qu'elles sont différentes : elles n'ont pas de mains. Pas de mains qui les empêchent de poursuivre leur rêve. Chez l'homme, le cerveau, hérité de ses ancêtres les primates, est plutôt orienté vers les activités manuelles. On prend, on décortique, on rassemble ; comme le singe. Au contraire, à force de vivre dans un milieu pratiquement impalpable, les baleines auraient plutôt un cerveau susceptible de hauts niveaux de conscience. Les religions primitives et le zen peuvent seuls nous donner une vague idée de ce que peut être la forme d'intelligence des baleines, que je n'hésite pas à appeler

« conscience écologique ».

L'écologie n'est pas l'étude de la pollution ou de la surpopulation, c'est la science des relations, des liens qui existent entre les êtres et les événements. Enfermé dans sa culture et ses traditions, limité dans son évolution, l'esprit humain seul est incapable de faire face aux difficultés qu'il a suscitées en jouant avec la Terre.

Bref, nous avons besoin, et de toute urgence, de nouvelles idées, de nouvelles formes de pensée. Penser sans les mots, sans les idées telles que nous concevons la notion même d'idées... Ne garder que les contours du réel : couleur, forme, densité, poids, influence astrale et influence d'autrui, lumière... Avec moins de connaissances exactes, le champ est plus libre pour le hasard. Puisque rien ne doit être, tout peut être.

Rompre. Briser gaiement la surface de l'eau. Résoudre un paradoxe en s'aspergeant d'eau ou en écoutant le cri lointain des mouettes. Comme des maîtres zen s'ébattant dans un bain de vapeur. Attentifs et intelligents, car le savoir-faire n'est pas le seul critère de l'intelligence.

Nous sommes très doués pour fabriquer certaines choses, très peu doués pour voir ou créer des liens entre les choses. Baleines et dauphins pourraient être notre relais vers un système de communication universel. L'écologie étudie un champ d'action qui est la Terre. Et nous chasserions à travers nos océans ces abîmes de conscience pour fabriquer du rouge à lèvres ? Baleines et dauphins possèdent peut-être une richesse intellectuelle essentielle à notre planète. Et nous en ferions de la margarine ?

Réfléchissez. En sauvant les baleines, nous accomplirons sans doute un acte susceptible de nous sauver nous-mêmes, un premier acte capable de mettre fin à ce que l'anthropologue Loren Eiseley appelle « la longue solitude » : « Après tout, peut-être l'homme a-t-il quelque chose à apprendre de créatures qui ne savent pas lancer le harpon dans de la chair vive ou empoisonner les vents au strontium. » Rappelons-nous les eaux bleues dans lesquelles Herman Melville, l'auteur de *Moby Dick*, a vu un jour les cachalots soigner leur petits. Du génie chez le cachalot ? s'interroge Melville. A-t-il jamais écrit un livre, fait un discours ? Non, son grand génie réside dans son silence pyramidal. Si l'homme avait sacrifié ses mains pour des ailerons, il pourrait encore philosopher, mais il aurait perdu son pouvoir dévastateur sur le monde. Il aurait vécu et voyagé comme les cétacés, porté par les courants ou poussé par les vents, observateur solitaire et curieux d'épaves dans la lumière bleue de l'éternité. Cette transformation ne serait pas une punition méritée par l'homme, mais l'occasion d'un retour à l'esprit d'enfance qui lui permettait de parler à toute chose vivante. Pourquoi ne pas souhaiter, au moins, qu'un jour les baleines puissent nous parler et nous à elles ? Ce dialogue briserait la solitude que l'homme redoute tant — cet homme si seul avec lui-même...

Joan McINTYRE

(Traduction de France de NICOLA Y.)



Jacana

L'HUILE



Aux yeux de la plupart des Français, l'huile n'est qu'un simple ingrédient pour assaisonner la salade, et un support commode pour faire frire ou « revenir » certains aliments. En fait, l'huile est, au même titre que les autres lipides (beurre, margarine...), un élément nutritif de la plus haute importance. La qualité de l'huile est donc absolument essentielle.

LES PROCEDES

Il existe trois procédés principaux pour fabriquer de l'huile à partir de graines ou de fruits oléagineux :
1. L'« huile vierge » s'obtient par les opérations suivantes : sélection des graines et fruits, nettoyage, décorticage (éventuellement), broyage, pression continue à froid, filtrage. La presse employée est une presse hydraulique. Ce procédé de rendement faible donne une huile au prix de revient élevé, mais il permet, à la différence des autres, de ne pas raffiner l'huile.

2. L'« huile première pression raffinée » est fabriquée de la façon suivante : sélection des graines et fruits, nettoyage, décorticage (éventuellement), broyage, pression continue à température modérée (80°), filtrage, élimination des mucilages (d'une valeur alimentaire pourtant très grande) avec de l'eau à 60° pour faciliter la centrifugation, neutralisation pour éliminer les acides gras libres, lavage, deuxième filtrage, désodorisation sous vide par de la vapeur d'eau à basse température dans le but d'éliminer les acides volatils et les produits d'oxydation, dernier filtrage.

3. L'« huile raffinée » diffère en un point principal de celle de l'« huile première pression raffinée » : ou la pression s'effectue à haute tempéra-

ture, ou l'huile est extraite à l'aide d'un solvant chimique — ce qui est le cas pour une grande partie des huiles du commerce courant. Le solvant le plus communément utilisé est l'essence de pétrole légère, autrement dit l'essence d'avion, qui a pour avantage de dissoudre parfaitement et totalement les corps gras, et très peu les autres substances. Bien que « toutes les précautions soient prises », peut-on garantir qu'aucune trace de solvant n'est susceptible de rester dans l'huile ?

L'huile raffinée est également décolorée. Ce raffinage a plusieurs conséquences funestes :

— Des éléments nutritifs importants sont retirés ; par exemple, les vitamine A et E, la chlorophylle...

— Les hautes températures employées ont pour effet de rendre l'huile très malsaine : selon le professeur Reding, de Bruxelles, tout corps gras chauffé au-delà de 150° à 200° est dangereux pour la santé, et peut-être même cancérogène... D'autres scientifiques émettent sur ce point un jugement plus nuancé.

— Les traitements subis rendent l'huile plus vulnérable au rancissement. Comme on a détruit les antioxydants contenus naturellement dans l'huile, on est contraint d'utiliser des antioxydants chimiques (1). Le but premier de ces diverses opérations n'est pas d'améliorer la qualité alimentaire de l'huile, mais d'en faire un produit neutre. Publicité typique : « *Lesieur est neutre au goût... Lesieur garde intact le goût naturel de vos salades.* » Comme le dit fièrement une revue oléicole : « *Aujourd'hui, l'industrie permet de destiner intégralement aux usages alimentaires plus rémunérateurs toute l'huile lampante produite* » ; l'huile lampante étant l'huile destinée à l'alimentation des lampes à huile !

L'ETIQUETAGE

De ces traitements variés, nulle mention, pour l'instant, sur les étiquettes. Pourtant, la loi du 6 août 1933 stipule que la composition des huiles de table doit figurer sur les bouteilles. Deux catégories d'huiles raffinées existent actuellement dans le marché courant :

— Les huiles qui proviennent d'une seule espèce de graine ou de fruit, comportant l'étiquette « huile pure », suivie du nom de la graine ou du fruit. Seul ce nom garantit légalement contre le mélange. Une huile peut donc être dite « pure » et cependant avoir été extraite à l'aide d'essence d'avion.

— Les huiles de mélange, qui sont baptisées « huiles supérieures » « comestibles » ou « de table », sans aucune mention d'une graine ou d'un fruit.

L'« huile de table » est ainsi une huile clandestine dans laquelle l'huile de colza figure pour 30 % en moyenne. Sur les 16 « huiles de table » analysées par la revue *50 Millions de consommateurs* (2), 14 contiennent du colza, et 12 rien que du colza. Or, d'après M. Causeret, directeur de l'équipe de recherche de l'I.N.R.A. (Institut national de recherche agronomique) sur la qualité des aliments de l'homme, « lorsqu'on soumet des rats à un régime riche en huile de colza, 80 à 90 % d'entre eux sont victimes de graves lésions du myocarde ». Et, selon la revue *le Concours médical*, la proportion d'huile de colza consommée par les Français atteint presque celle à



partir de laquelle les lésions du myocarde ont été observées sur les animaux. Certes, il reste à démontrer que l'homme réagit comme le rat. Mais, quoi qu'il en soit, il est inadmissible que, par le biais d'un étiquetage trompeur, on refuse aux consommateurs le droit de s'abstenir d'huile de colza s'ils le désirent.

Début février 1973, un décret vient d'améliorer l'étiquetage des huiles alimentaires. Quatre appellations subsisteront :

— « huile vierge », obtenue à partir d'un seul fruit ou graine par un procédé mécanique.

— « huile de... » (tournesol par exemple), obtenue par raffinage ou par des procédés techniques autorisés.

— « huile végétale pour friture et assaisonnement », pour les mélanges contenant moins de 2 % d'acide linolénique, qui supporte mal un chauffage intense.

— « huile végétale pour assaisonnement », qui ne doit pas être chauffée. L'huile de lin, qui contient près de 50 % d'acide linolénique, sera interdite pour l'alimentation humaine. Les étiquettes devront mentionner obligatoirement l'énumération illustrée des composants du mélange (par ordre d'importance décroissante), la mention des traitements technologiques subis et la liste des substances chimiques employées (colorants par exemple) ; ce qui revient, soit dit en passant, à reconnaître implicitement l'adjonction de colorants à l'huile après sa décoloration. Un arrêté d'application détaillera la liste de ces additifs autorisés et précisera l'importance admissible de leurs résidus (mais en fonction de quelles normes ?). Certains traite-

ments, tels que le fractionnement et l'hydrogénéation, seront soumis à une procédure d'autorisation.

Ce décret représente un progrès indéniable par rapport à la situation passée. Mais le délai d'application n'a pas été fixé. Selon M. Pons, alors secrétaire d'Etat à l'Agriculture, il ne devrait pas excéder un an. Certaines ambiguïtés subsistent :

1. La proportion d'huile de colza dans les mélanges n'est pas réglementée. En Italie, au contraire, un décret (27 décembre 1972) a limité son emploi à une proportion telle que « *dans les produits finis, l'acide érucique (substance réputée responsable des dangers) n'excède en aucun cas le pourcentage de 10 %* ».

2. Selon *Que Choisir ?* (3), le seuil de 2 % d'acide linolénique retenu pour distinguer entre huile chauffable et huile pour assaisonnement n'est pas valable. « *Seule l'huile d'arachide (0 % d'acide linolénique) présente toute garantie pour cette utilisation* ».

3. Enfin, et cela est plus grave, ce nouvel étiquetage ne distingue pas clairement entre les huiles « naturelles », obtenues par pression mécanique à froid, et les huiles raffinées, qui, selon le professeur Reding, peuvent être nocives pour la santé. La seule distinction est le mot « vierge » qui n'est pas dépourvu d'ambiguïté. Selon *50 Millions de consommateurs* : « *Les extraits bruts de graines de fruit ne peuvent être utilisés tels quels pour être commercialisés. Il s'agit, dans la plupart des cas, de liquides troubles qui se dégradent rapidement et dégagent une odeur peu agréable. Pour être consommables, ces extraits doivent nécessairement subir un raffinage et un*

traitement physique ou chimique. » Affirmation inexacte : il existe bel et bien dans le commerce, et dans les magasins diététiques en particulier, des huiles « vierges » non raffinées.

ALTERNATIVES

Malgré leur prix élevé, essayez les huiles vierges (4). Leur parfum, leur couleur, leur saveur vous changeront agréablement de l'huile « neutre » tant vantée par les publicités. Ou, mieux, participez activement aux groupements producteurs-consommateurs dont certains sont en fonctionnement, d'autres en projet. Une huile provenant de culture « biologique » est de loin préférable, mais souvent difficile à trouver, surtout pour l'huile d'olive.

Un dernier conseil : les huiles végétales de divers fruits ou graines (olive, arachide, tournesol...) diffèrent par leur composition, notamment par leur teneur en acides gras essentiels ; leurs propriétés sont différentes et complémentaires : il est donc préférable d'alterner leur consommation afin de profiter des richesses de chacune !

Attention cependant : le Français mange trop de corps gras ; une modération de notre consommation paraît donc souhaitable. En alimentation, comme dans d'autres domaines, la qualité est essentielle, mais la quantité a aussi son importance.

Laurent SAMUEL

(1) Les antioxydants ne sont généralement utilisés que pour les huiles de l'industrie alimentaire.

(2) N° 25, janvier 1973.

(3) *Que choisir ?, 6, rue du Général-Delaunay, 75016 Paris.*

(4) De préférence première pression à froid (certaines huiles vierges sont de deuxième pression).

éco-livres



LA SCIENCE CONTRE SES MAITRES

par Claude-Jérôme Maestre
Grasset, 255 p., 27 F.

« La contingence des priorités admises par les pouvoirs — sécurité, force, gloire — vis-à-vis de la compétitivité économique conduisit les Etats à prendre en main ce qui paraissait être le cœur du problème : la science. La notion de politique scientifique était née. »

La science est devenue l'instrument des pouvoirs politiques. L'espoir de progrès qu'elle représentait se trouve compromis, soumis aux caprices des dirigeants. La prospérité d'un pays n'entraîne pas une recherche scientifique consécutive ; la contestation des orientations actuelles de l'appareil de production conduit l'opinion à malmener la science.

Les scientifiques eux-mêmes sont manipulés. Leur inquiétude dans les domaines de l'emploi et de la formation est justifiée : l'incertitude des prévisions,

la méfiance et les erreurs des pouvoirs assombrit leur avenir, car les programmes sont vite abandonnés, les crédits vite supprimés.

La science est mise en réserve. Mais ses apports sont-ils vraiment bénéfiques ? Ses performances, à vrai dire, nous sont indifférentes. Le bilan du progrès est négatif.

C.-J. Maestre est un homme de science. Nullement amer, désespéré ou révolté. Il se contente d'analyser : son pessimisme est fondé sur des faits. Mais son rapport est formel : « Au stade de technicité que nous avons atteint, le savoir cesse d'être un tranquillisant. Il devient inquiétant. »

Dès la deuxième partie, le thème de ce livre très dense, au langage sec et précis, s'élargit vers une autopsie des éléments de manipulation du savoir, une critique radicale de notre société.

Les rouages de notre civilisation sont démontés avec une rigueur toute scientifique, mais ici le mathématicien se penche sur l'homme de tous les jours

— vous, moi — pour dénoncer les privilégiés que s'accordent les serviteurs des « organisations ». L'affrontement de l'homme avec un milieu de plus en plus hostile, les problèmes de l'environnement, la confrontation de l'individu avec le pouvoir, l'exploitation des masses, les contestations qui servent la classe gouvernante, autant de sujets traités avec une rare maîtrise, un ton vigoureux, sinon polémique.

Nous ne sommes pas seulement les victimes du cycle infernal production-consommation, mais des « joueurs » responsables qui doivent engager une action efficace, individuelle ou collective, pour ne pas rester les complices des insidieuses « organisations ». H.S.

(AUTO) CRITIQUE DE LA SCIENCE

Textes réunis par Alain Jaubert et Jean-Marc Lévy-Leblond
Science ouverte, Seuil, 384 p., 29 F.

« Quand les principaux piliers d'une société sont secoués, à quoi bon faire le fanfaron ? L'Eglise, la famille, l'entreprise craquent de toutes leurs structures. Il serait suspect que la science ne souffre pas, elle aussi, du « mal du siècle ». Qu'on se rassure ! La tempête souffle également de ce côté. » (le Monde des 7-8 juin 1972.)

Société en crise... Crise de la science... Contestation dans la science... Une critique de la science peut être une bonne affaire tant commerciale qu'idéologique : cela se vend bien ! A. Jaubert et J.-M. Lévy-Leblond entendent, eux, se « démarquer de ces critiques habituelles » qui éludent le vrai problème. Ils veulent mettre la science en question de l'intérieur, et puisque « une critique radicale ne peut être qu'une critique collective et interne au groupe social concerné », ils donnent la parole « directement aux protagonistes des conflits qui agitent le monde scientifique ». Pour eux, la science n'est qu'une « activité sociale parmi toutes les autres », « témoin et enjeu des crises sociales majeures de notre époque ». Leur approche est donc en premier lieu un essai d'« analyse de la science dans la société capitaliste par le jeu de ses implications idéologiques, politiques, militaires et économiques ». La connaissance scientifique constitue un pouvoir ; elle pose le problème politique par excellence, car elle « nous oblige à nous interroger sur ce que nous voulons ». Or la science « dissimule ce qu'elle accomplit : il est facile d'imputer intégralement à la science et à la technique une domination qui est en fait imputable aux classes dirigeantes : c'est le propre de l'idéologie d'assurer cette dissimulation ».

Aujourd'hui, « les intérêts et les priorités de la classe dirigeante dominent la recherche et la formation scientifique », c'est ainsi que la science « contribue largement à l'exploitation ►

Citons, citons, il en restera toujours quelque chose



« Libération », 1955. Lithographie de M.-C. Escher.

« L'homme est incapable d'imaginer que le temps puisse s'arrêter un jour (...). Et c'est la raison pour laquelle, depuis que l'homme est sur terre, qu'il s'y assoit, s'y met debout, y grimpe, y navigue, y roule et y vole (et bientôt la quittera en volant), nous nous raccrocherons à une chimère, à un au-delà, à un purgatoire, à un ciel ou à un enfer, à une réincarnation ou à un nirvâna, qui serait lui-même de nouveau éternel dans le temps et infini dans l'espace. »

M.-C. ESCHER : *Le Monde de M.-C. Escher*. (Ed. du Chêne, 270 p., 40 F.)

« Ce n'est pas au bruit que nous nous adaptons, c'est à la souffrance qu'il nous inflige. S'agit-il alors d'une véritable adaptation ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une acceptation, d'une inhibition devant ce que nous considérons comme une fatalité inéluctable. En cette fatalité, comme en bien d'autres fatalités (la guerre, la faim, l'injustice, etc.), nous ne voulons plus croire. Plutôt que de nous soumettre à ce vacarme, nous préférions rêver du silence — d'un silence de vie, où les machines ne feront

plus taire les hommes.

Si nous ne voulons pas que le bruit d'aujourd'hui devienne le cauchemar de demain, c'est ce rêve de silence qu'il nous faut, aujourd'hui, transformer en réalité de demain. »

A. ALEXANDRE et J.-P. BARDE : *Le Temps du bruit*. (Flammarion, 225 p., 28 F.)

« On a tout asservi à la croissance, persuadé que cela entraînerait automatiquement épanouissement et bonheur. Or l'homme et la société au service de l'économie, c'est l'économisme. Et l'économisme, c'est la religion des moyens. C'est l'oubli des finalités. C'est se contenter de mesurer l'évolution des moyens, en quantité et en nature. Puis c'est poursuivre en pensant qu'ainsi tout est fait, tout est dit, tout est réglé, tout est résolu.

L'autre terme de l'alternative, c'est l'économie au service de l'homme. Pour le moment, mille regrets, c'est le contraire que l'on a fait. »

ROBERT LATTES : *Pour une autre croissance*. (Préface d'Edgar Faure — Le Seuil, 154 p., 16 F.)

« Le silence obsède les Indiens. Un jour, il viendra peut-être jusqu'à nous ; il nous recouvrira peut-être, entrera à l'intérieur de notre corps. Il viendra et il brisera les milliers d'ampoules électriques, de phares, de feux clignotants, de vitrines embrasées. S'il vient, il tuera plusieurs de nos mots, il les arrachera à leurs supports de ciment et de verre, et les anéantira. Il détruira beaucoup de nos livres, ces livres qui ne seraient qu'à brouiller les émissions de la conscience. Il libérera beaucoup de mots et de phrases aussi, des images qui étaient retenues prisonnières. Peut-être que le silence fera tout cela avec nous. »

J.-M.-G. LE CLEZIO : *les Cris des crapauds*. (Les Cahiers du Chemin, avril 1971. Gallimard.)

« Une arme permet de tuer vite et facilement. Quand la cible est éloignée, le tireur ne se rend même pas compte qu'il est sur le point de supprimer un de ses semblables. Il vise une tache sombre sur le terrain, plie un doigt et sa sensibilité ne peut apprécier que ce petit geste ait des conséquences aussi énormes pour son prochain. Si l'on exigeait d'un pilote de bombardier qu'il tuât ses victimes une par une, il serait indigné par cet ordre effrayant. Le développement des techniques s'est joué de nos inhibitions naturelles et, si nous voulons survivre en tant qu'espèce, il nous faut compenser ce décalage par l'usage de notre raison. »

IRENAÜS EIBL-EIBESFELDT : *Contre l'agression*. (Stock, 317 p., 35 F.)

Jean-Claude Carrière

Le pari

Adresses
à quelques
grands
personnages
à propos
de ce qui
nous attend

Atelier Critique

un livre
Robert Laffont

Citons, citons, il en restera toujours quelque chose

« Quels sont les facteurs cachés de cette véritable conspiration du silence autour de la faim ? (...) Moralement, cette sorte d'interdit s'explique par le fait que le phénomène de la faim — tant le besoin d'aliment que le besoin sexuel — est un instinct primaire et, par suite, quelque peu choquant pour une civilisation rationaliste comme la nôtre, qui s'efforce, par tous les moyens, d'imposer à la conduite humaine la prédominance de la raison sur les instincts (...) Nous nous heurtons à l'un des impératifs de l'âme collective de notre civilisation qui a fait du sexe et de la faim des sujets tabous, impurs et scabreux, et par conséquent indignes d'être abordés. »

JOSUE DE CASTRO : *Géographie de la faim*. (Nouvelle édition, 342 p., 9 F — Le Seuil, coll. Politique.)

« Les villes mécanisées ont perdu tout contact avec la vraie campagne, avec la région productrice environnante avec laquelle les villes du passé avaient des contacts étroits. Comme les capitales qui, avant la mécanisation, avaient un caractère particulier, différent des autres villes, une ville mécanisée fait appel pour se ravitailler à des contrées lointaines et, en échange, elle vend ses marchandises et assure des services. Mais à la différence à la fois de la capitale d'avant la mécanisation et de la ville marchande du passé, la ville mécanisée est affreusement bruyante, sale et sans âme et, comme elle n'a pas d'âme, elle n'est pas aimée. »

ARNOLD TOYNBEE : *Les villes dans l'histoire*. (Payot, 275 p., 37,50 F.)

« J'avais travaillé sur la mer, enfoncé à travers la mer des engins de toutes les sortes, qui tous avaient un seul but : arracher à cette mer quelque chose de vivant qui aurait une tête, avec des yeux, des narines, une bouche. N'importe quoi de vivant qui aurait du sang et un cœur comme tout le monde, et respirant l'eau comme vous et moi respirons l'air, et ces masses de bêtes que l'on arrache de leurs masses d'eau sans chercher à savoir d'elles autre chose que leur poids de viande, on les fait crever toutes nues et desséchées sous le plein soleil du jour tropical, ou glacées sous le vent des nuits arctiques, pour finir en cale et mesurées en tonnes métriques comme du fumier ou de l'engrais, ce qu'elles deviendront d'ailleurs pour une part dans les économies mal réfléchies de nos Etats soudainement parvenus à l'âge des mécanisations et incapables de prévoir le destin de leurs progrès. »

ANITA CONTI : *l'Océan, les Bêtes et l'Homme ou l'Ivresse du risque*. (289 p., 55,25 F — André Bonne.)

« La voiture individuelle doit avoir un châssis dont la solidité ne surpasser pas celle du squelette humain, une carrosserie en plastique souple, fragile comme la peau humaine. Installé à l'avant, comme la partie humaine du centaure, le conducteur retrouvera dès l'allure du trot la fierté de son poitrail, bouclier de l'ensemble homm-animal. Le moins malade des actuels avaleurs de kilomètres, le motard (il prend le risque pour lui plus que pour les autres), s'épanouirait à des vitesses de centaure si la protection du casque était interdite au lieu d'être imposée. »

JEAN SENDY : *Plaidoyer pour un génocide*. (Julliard, coll. Idée fixe, 184 p., 16,50 F.)

« L'énergie nucléaire est apparue dans des circonstances particulièrement dramatiques, ce qui a eu pour effets, d'une part de conduire ceux qui en ont développé les applications pacifiques à prendre des mesures de sécurité spécifiques et, d'autre part, à laisser subsister, malgré ce développement, au cœur de ceux qui, ignorant ou savant, ne sont pas spécialistes en la matière, une inquiétude confuse qui, à la suite des Etats-Unis, se manifeste actuellement en France, notamment dans les campagnes de protestation contre l'implantation des centrales nucléaires.

Les premiers ont-ils fait les efforts suffisants pour écarter tout danger ou bien, au contraire, sont-ils quelque peu aveuglés par leur spécialisation ou par la recherche de la rentabilité ? Les inquiétudes des seconds sont-elles pure chimère, ou bien le cri d'alarme qui doit nous alerter ? »

Energie et environnement. (La Documentation française, 214 p., 20 F.)

« Le surpeuplement urbain accroît les risques d'épidémies, mais les mesures de santé publique se sont révélées si efficaces que les progrès de l'urbanisation dans le monde se sont accompagnés d'un accroissement de la longévité. On ignore quelles conditions de vie sont propices à l'élosion des troubles mentaux, mais on sait que la vie dans les taudis est associée non seulement à une forte mortalité infantile et maternelle, mais aussi à une forte incidence des cas d'arréfaction mentale, de délinquance, d'alcoolisme, et d'abus de drogues. A l'heure actuelle, rien ne permet de penser que les progrès de l'architecture suffiront à prévenir ces conséquences de la misère. »

Risques pour la santé du fait de l'environnement. (Organisation mondiale de la santé, 400 p., 55 F.)

et à l'oppression de la majorité des gens », tout particulièrement du tiers monde. Aujourd'hui encore, « l'idéologie scientifique de la connaissance pure et l'idéologie économiste de la rationalité apparaissent comme les deux composantes d'un même système actuellement dominant et jouant un rôle moteur dans notre société ». Il est ainsi facile de voir que le facteur recherche « intervient pour une part essentielle dans le taux de croissance du produit national », « permet de créer des modes de production nouveaux... de jouer sur la variable de l'emploi... de régulariser plus ou moins bien la résorption du surplus capitaliste... de susciter de nouveaux besoins destinés à mieux absorber la fabrication des biens de consommation ». Il devient urgent de dénoncer le mythe de la science comme source du bien-être. Dans « notre système où la science n'est pas neutre, elle occupe une position stratégique comme clé de voûte du maintien d'un certain ordre ».

Sont, entre autres, dénoncés ici :

- les rapports : armée-Etat-industrie ; armée-recherche universitaire ;
- la politique des contrats ;
- les alibis des scientifiques (« nous roulons les militaires ») ;
- la collaboration militaire, surtout en ce qui concerne la guerre au Vietnam, etc.

Faisant écho à cette analyse de la situation, la seconde partie de l'ouvrage est consacrée aux problèmes posés et vécus par les scientifiques, en bref, à « la révolte des scientifiques » :

1^e) révolte du prolétariat scientifique dans les labos (les techniciens) ;
2^e) révolte des étudiants et de quelques enseignants ;

3^e) révolte des chercheurs d'aujourd'hui : prolétaires, parfois « transfuges auprès de la bourgeoisie », mais toujours menacés de chômage.

Du rejet du paternalisme et de la distinction soigneusement entretenue entre travail manuel et intellectuel à l'idéologie d'élite et à la sélection, l'ensemble des problèmes est évoqué. Que souhaitent ces scientifiques ? Faire « une science pour le peuple ». Ils veulent « changer la signification de la science en changeant le régime d'appropriation du savoir lui-même », ils luttent pour l'autogestion des travailleurs scientifiques et des groupes de recherche. Leur mouvement s'inscrit finalement dans le mouvement général : « Le pouvoir dans la société entière doit appartenir à tous. »

M.L.



L'HOMME ET SA MAISON

par Pierre Deffontaines

Gallimard, 238 p., 35,80 F.

« Un homme sans maison nous apparaît comme un cas presque inhumain. »

Des maisons en tourbe, en blocs de sel, des murs crépis de bouse, des charpentes en os de baleine, des cavernes, des bateaux retournés... Si l'ouvrage de Pierre Deffontaines indique les causes de surface, il n'aborde ni la sociologie des choix, ni la psychanalyse ou la phénoménologie de la maison. C'est le constat du géographe, *stricto sensu*, mais un bon inventaire, clairement expliqué. Sans doute parce qu'il est complet, le livre manque un peu de chaleur : l'auteur ne peut avoir vécu partout. Les pièces étant nommées et visitées, il reste à y dormir, à loger ici ou là nos souvenirs. On apporte le bruit de ses pas. La construction actuelle offre, selon les bourses, le rangement par cellules numérotées ou le système pavillonnaire qui ronge l'espace. Il est bien évident que si l'humanité entière ne veut pas limiter les naissances à la famille de remplacement (deux enfants pour un couple), elle doit admettre le principe des logements concentrationnaires, afin de ne pas laisser recouvrir la terre par l'égoïsme mesquin des « villas », décorées ou non de fleurs en matière plastique. Donc, il ne s'agit plus de construire des fermes, mais, sans stérile nostalgie, de comprendre et de conserver le sens qu'elle ont pu avoir (qu'elles auraient encore pour certains sans la gêne grave qui empêche leurs habitants de sentir ce relatif bonheur).

Car il y eut, il y a toujours, un habitat plus généralement dispersé dans les champs, où la « maison » n'est pas un cube traversé par les bruits de chasse d'eau ou de télévision des blocs juxtaposés, mais se ramifie en cellier, grange, resserre, grenier, bergerie ou étable, autant de suppléments qui enrichissent, presque sans fin, la fonction d'habiter.

Les volailles ne s'en écartent guère, le bétail s'empresse d'y revenir quand la barrière du pré s'entrouvre. Car on y distribue du grain, du lait ou du fourrage. C'est une réserve d'outils, de nourriture et de chaleur. Mais les fermes vont disparaître une à une maintenant. Abandonnées, ces places privilégiées sur lesquelles se succèdèrent toutes les constructions utiles à la culture, depuis le néolithique, quelquefois, jusqu'aux murs de pierre qui durent encore. Nous aurons connu les derniers témoins.

La vie dans une ferme demeure collective, car l'exode et le machinisme ont réduit le cercle de famille et supprimé les grands rassemblements de voisins pour battre, mais l'entraide reste nécessaire. Il y a la présence des bêtes (et l'on couche près d'elles dans la paille pour aider aux naissances). Les travaux qui remuent la terre, le bois ou l'herbe sont essentiellement liés à la durée des jours, au rythme végétal. Bien qu'elles ne servent plus, les bouches du puits, du four à pain, sont ouvertes encore. Ainsi, qu'elle enserre le tout sous un seul vaste capuchon (Jura), à l'intérieur d'une cour fermée qui peut même s'entourer de douves (Brie), ou dans une cour couverte (Mayenne), la ferme contient les éléments premiers du rapport au monde.

Même si les pintades dorment dans un pommier, si les poules ont conquis une vieille armoire et pondent un peu partout, il y a un poulailler. Il n'est plus élevé de



Philippe Saint Marc

SOCIALISATION DE LA NATURE

Claude-Marie Vadrot

DECLARATION DES DROITS DE LA NATURE

Claudie Hunzinger

BAMBOIS, LA VIE VERTE

collection Stock 2

Anne Galey
et Mady Caen

LES METIERS DE NATURE

collection
Laurence Pernoud

L'ECOLOGIE CHEZ STOCK

dons », les couettes et les couvre-pieds réversible, une semaine jaunes, une semaine rouges. Nous arrivons à ce sommet : le lit clos de la vieille Bretagne, derrière ses portes ajourées, cirées, fleuries de clous en cuivre.

Maison pour protéger son corps, entretenir un feu, dormir, manger en paix, abriter les enfants, les graines. Chaque ferme isolée nous offre, actives et multipliées, ces valeurs de refuge. De refuge et de contact. Car les mains y touchent la pierre et le torchis des murs, l'ardoise, la tuile ou le bois des charpentes, l'herbe sèche. Car le vent bruit dans la cheminée, la pluie bouillonne à pleines gouttières ou la neige pèse sur le toit, lentement posée. Entre les tonneaux, les sacs de grain, le foin en bottes ou les fromages, le labyrinthe passe par des trappes, des portes basses, des échelles. « Dans ses mille alvéoles, l'espace tient du temps comprimé. L'espace sert à ça », écrivait aussi Bachelard. Dans cette dimension proche, l'être peut plonger des racine (en pratique, il les payait cher, mais ceci ne diminue pas les mérites de la ferme elle-même). Ces racines sont des résistances. Et si l'on ne promène pas en dur sa maison natale sur son dos, chacun de nous l'emporte quand même comme ayant été l'un des moules de sa formation. Au contraire, il faut bien comprendre que les boîtes actuellement proposées supposent, à plus ou moins long terme, une modification psychique de la population. Devons-nous accepter que les enfants soient privés de ces défenses profondes, simples matricules à manipuler dans un univers qui se glace, où l'homme dérape plus qu'un campagnol au flanc d'un fri-gidaire ?

J.-L. T.

SAVOIR REVIVRE

par Jacques Massacrier.

Albin Michel, 200 p., 28 F.

Il faut avoir un puits pour connaître la valeur de l'eau... Il faut faire pousser un arbre pour hésiter d'en abattre un autre... Il faut savourer les légumes de son jardin pour savoir à quels succédanés nous étions accoutumés...

A 37 ans, jeune et brillant cadre parisien de publicité, Jacques Massacrier comprend qu'il est un pigeon de la société de consommation. Sans remords, il rompt avec elle et décide de retourner près de Mère Nature... Il s'installe à Ibiza dans une vieille ferme. Mais l'île aussi étouffe sous le béton et est en proie à la vie chère ; les terres sont en friche, pauvres et caillouteuses ; les branches des arbres se bissent sous le poids des fruits que personne ne cueille, et les oranges que l'on vend dans les supermarchés de l'île sont traités au diphényl.

Désarroi et colère : « Rien ne sert de lancer des cris d'alarme, si nous ne pouvons nous passer de l'industrie et de ses produits. Il faut se désintoxiquer en réapprenant à vivre organiquement dans la nature... »

A ceux qui n'ont jamais fait pousser qu'un haricot dans un coton humide, à ceux qui ont toujours pensé qu'il fallait un coq dans un poulailler pour que les poules puissent pondre, à ceux qui appellent le médecin pour un panaris, Jacques Massacrier donne des conseils, des recettes élémentaires, essentielles pour ne plus être

déséparés, devant les tâches les plus simples de la vie : construire sa maison, coudre ses vêtements, cultiver son jardin, cuire son pain, protéger sa santé... Il nous apprend aussi à nous servir des plantes : l'aubépine pour le cœur, l'angélique pour l'estomac, la capucine pour les cheveux, le lierre grimpant contre la toux, le pissenlit contre la fatigue, le muguet contre la migraine, le chèvrefeuille contre les piqûres d'insectes...

Une philosophie de la survie et du bonheur élémentaire en trois cents recettes écrites à la main et illustrées par l'auteur. Un livre à glisser dans la cantine de vos amis saisis par le ras-le-bol ou le plus distingué « ça suffit ». F. L.

LE pari

par Jean-Claude Carrière

Laffont, 248 p., 24 F.

« Le rideau tombe. Ce n'était donc qu'un jeu. Ou peut-être une pièce. Une pièce qui se situait de nos jours. Dans la distribution qui était inégale, on remarquait saint Anselme et Albert Einstein, Mlle de Lespinasse et Lévi-Strauss, Antonin Artaud et une petite fille. Les décors étaient de Paul et Anne Ehrlich, supervisés par Barry Commoner. »

Scénariste du *Charme discret de la bourgeoisie* et de beaucoup d'autres films de Buñuel, Jean-Claude Carrière est l'auteur à succès d'une pièce, *l'Aide-Mémoire*, que joua Delphine Seyrig. On a récemment revu à la télévision *l'Alliance*, un film tiré d'un de ses romans par Christian de Chalonge. *l'Alliance* n'était pas très loin du *Pari*.

Le sujet du *Pari* en est simple : l'humanité va mourir dans vingt ans. Si je me trompe, précise l'auteur, tant mieux. Si j'ai raison, il serait peut-être temps de faire quelque chose. Emule de Pascal, Carrière tient son pari jusqu'au bout. Pourquoi ? Parce qu'il a deux qualités indispensables, affirme-t-il, à savoir : l'incompétence et le parti pris.

L'incompétence est utile : on n'écoute pas toujours les savants. Leur langage est lointain, inaccessible, il ne fait plus peur. Carrière, lui, « n'y connaît rien ». Cela veut dire en réalité qu'il s'est méticuleusement informé, mais comme nous pourrions le faire tous. Il sait ce que recouvrent les mots démographie galopante, technologie affolée, croissance de l'algue grise, homme blanc grand mangeur d'énergie. Son parti pris est né de cette information. Il ne s'agit plus de transiger, ni de ménager la chèvre et le chou. C'est pourquoi le pari est présenté successivement à un cardinal (chargé d'aller assassiner le pape), à Pompidou, à Simone de Beauvoir, Jean Genêt, Lévi-Strauss, André Breton, Mao Tsé-toung, et à la propre fille de Jean-Claude Carrière, qui a dix ans.

Abracadabrant le pari ? pas du tout. On le comprend très bien, on rit même assez souvent. D'un rire qui pourrait être salutaire : les autruches que nous

sommes tous plus ou moins n'ont pas du tout envie de se remettre la tête dans le sable après avoir fermé le livre. Elles ont envie de s'informer à leur tour et de réveiller leurs amis. — P.R.

BAMBOIS, LA VIE VERTE

par Claudie Hunzinger.

Stock, 193 p., 15 F.

« Je suis très jeune et déjà vieille ; éternelle. Une nymphe ? Peut-être bien une nymphe, même une déesse. A Bambois, je suis Bambois. Je suis le paysage. J'ai mille-feuilles, mille-pattes, mille-pertuis, mille-yeux, mille-doigts, et une immense peau qui n'en finit pas, de l'est à l'ouest, du matin au soir, de la naissance à la mort. Ici, c'est la paix. Rien ne se jette sur moi. Aucun regard, aucun cri, aucun geste ne me rétracte, ne me durcit, ne me rend petite comme un caillou fermé. »

Si vous n'avez rien à faire ce soir, allez à Bambois. Vous y ferez la connaissance de Claudie et Pagel. Ceux-là aussi ont choisi d'aller vivre au fond des bois. Ils y sont heureux. Indécentement heureux. Que ça gêne un certain nombre de jaloux et de prophètes d'avenir technostucturé n'a aucune importance. Le bonheur de Claudie dans la forêt, lorsque vous la lirez, sent meilleur que leurs dossiers d'urbanisation. A Bambois, 750 mètres d'altitude dans les Vosges, ils élèvent des moutons, les tondent, font l'amour sur les toisons. Ils teignent les laines, vert avec du genet, brun avec des noix vertes, violet avec les myrtilles, jaune bronzé avec la bruyère, jaune vert avec le cerfeuil, jaune avec la reine des prés, violet mat avec le sureau noir. Ils tissent les laines en doux manteaux, en fondantes couvertures. Ils boivent le thé, longuement. Ils en ont le temps. Ils ont eu le temps d'écrire un petit livre suffocant de fraîcheur.

« Et tous les jours où le soleil se lève dans un ciel nu, c'est à nous en lécher les doigts du soleil, l'aubaine d'un lit face à l'est. Nous n'avons pas de volets, pas de rideaux, pas non plus de réveil-matin. Juste un lit offert au soleil levant. »

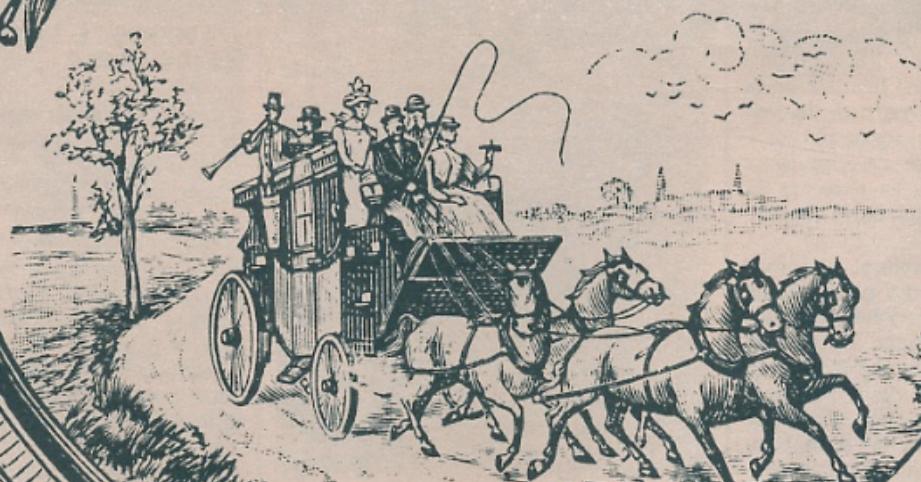
A propos de ceux qui ont décidé de tout plaquer et de partir dans le vent, le journal *l'Humanité* a cherché une mauvaise querelle au *Sauvage*, qualifié pour la circonstance de *bon*. Prétexte : notre reportage dans les Cévennes sur une expérience (difficile) d'autarcie. C'est entendu, cinquante millions de Français ne peuvent pas aller danser tout nus dans les bois. Tout le monde ne peut pas prétendre trouver le bonheur au même endroit. Mais on se demande pourquoi quelques-uns, ivres d'une liberté qu'ils ne volent à personne, gênent tellement quelques autres enfermés dans leur salle de rédaction parisienne. Jalouse ? Idéologie ? A Bambois, les oiseaux font plus de bruit que leurs récriminations.

A. H.

La rubrique *Ecolivres* a été réalisée par Alain HERVE, Frédérique LEBELLEY, Madeleine LEBRUN, Pierrette ROSSET, Hubert SCHNECKENBURGER et Jean-Loup TRASSARD.

12 IDEES DE VACANCES

POUR ETRE HEUREUX 1 MOIS SUR 12



Si vous avez loué une villa à Saint-Tropez, si vous aimez les bournées auvergnates ou les danses africaines taxes et service compris, si vous appréciez Venise au mois d'août ou Athènes au temps des colonels, inutile d'insister : ces idées de vacances ne sont pas pour vous. Mais si vous aimez les animaux en liberté, les voyages sans supplément, les hôtels sans liftier, les villages sans autocars, bref les vacances sans complexes, suivez-nous : «Le Sauvage» a exploré pour vous les (rares) endroits où il fait bon vivre.





EXPLORATION PHOTOGRAPHIQUE DE LA VANOISE

37 en 1970, 300 en 1971, 900 en 1972, tous équipés d'appareils photographiques pour méditer sur les beautés de la faune et de la flore du parc de la Vanoise. Cette année, six « safaris-photos » de treize jours et douze de sept jours sont prévus, tant dans le parc de la Vanoise, en France, que dans le parc italien du Grand Paradis.

Six à sept jours représentent le séjour vraiment minimum. Cours pratiques de photographie en forêt, visite aux derniers bergers transhumants, à une fromagerie, à quelques hameaux perdus en plein massif, raids de deux ou trois jours en haute montagne. Peut-être l'approche d'un chamois ou d'un bouquetin. Puis les travaux de développement au labo, l'étude des effets spéciaux, l'art du portrait, l'approche des techniques audiovisuelles ; des séances de projection, de discussion et d'initiation à l'écologie alpine. On peut regretter la tenue de safari qui ajoute une connotation guerrière inutile à l'exploration photographique. Il est possible de se loger soi-même ou de choisir un forfait comprenant la pension complète dans un hôtel de trois, deux ou une étoile.

Renseignements : Images et connaissance de la montagne, B.P. 47, 73150 Val-d'Isère. Stage de treize jours : 300 et 330 F ; de six jours : 240 et 270 F. Avec hébergement, par exemple, pour treize jours, hôtel à une étoile : 450 à 760 F.

Pour ceux qui s'intéressent à la vie sauvage

— Un circuit ornithologique de quinze jours en Islande en autocar, consacré à

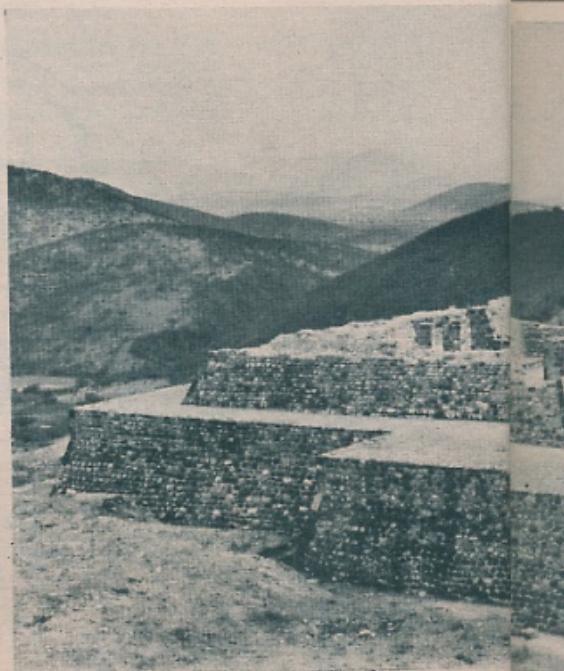


l'observation des oiseaux en période de nidification, avec le célèbre ornithologue anglais Alan Myrton. Discover, toutes agences de voyages (2 077 F, y compris voyage avion).

— Deux semaines de croisière dans les Galapagos, l'archipel au large de la Colombie, un extraordinaire écosystème où subsistent des animaux disparus partout ailleurs, où Darwin put élaborer sa théorie sur l'évolution des espèces. Twickenham Travel Ltd, 22 Church street, Twickenham Middlesex, Angleterre (deux semaines : 660 livres, de Londres à Londres).

Pour ceux qui préparent un certificat de géologie

— Circuit de quatorze jours en Islande, pays des volcans et des glaciers, spécial pour géologues. Loftleidir, 32, rue du 4-Septembre, Paris. Tél. : 742-42-26. Quinze jours : 3 090 F, y compris voyage avion).

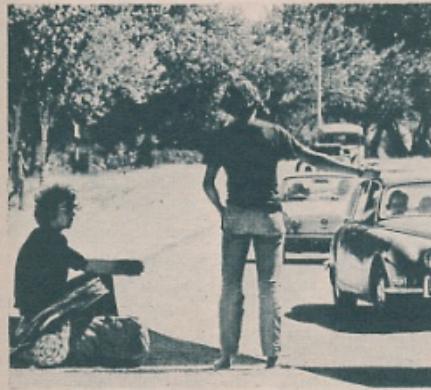
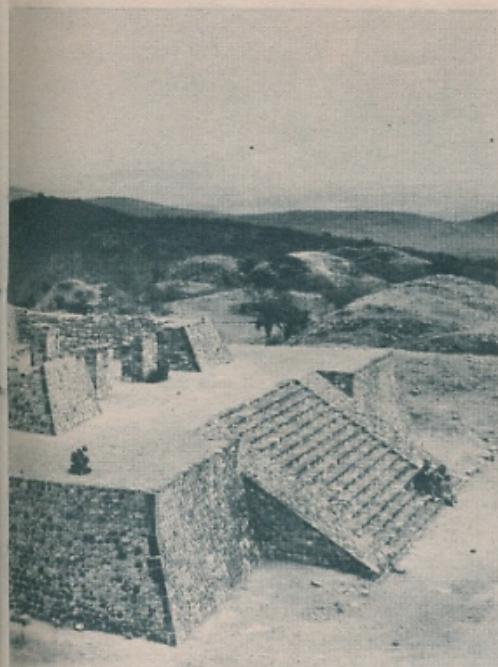


L'AMERIQUE LATINE EN CHARTER

Le soleil du Mexique, sa végétation luxuriante, ses vestiges aztèques... Tout cela n'est plus si loin. « La fuite en Amérique du Sud n'est plus réservée aux financiers véreux », annonce l'association de charters « Jeunes sans frontières ». Cette association a été créée il y a sept ans à l'intention de tous les jeunes, à un moment où les charters étaient surtout réservés aux étudiants. Cette année, elle propose des vols directs pour plusieurs capitales de l'Amérique du Sud à des prix très compétitifs : Paris-Mexico-Paris, 1 580 F. Six vols sont prévus entre le 4 juillet et le 29 août. Retour au choix tous les quinze jours. Ceux qui veulent partir plusieurs mois ou revenir par un autre pays peuvent faire un voyage simple (aller ou retour : 940 F).

Vous pouvez découvrir le pays tout seul, ou, si vous le préférez, en vous intégrant à un groupe conduit par un animateur. Jeunes sans frontières propose cinq programmes d'une durée de dix-sept à trente-huit jours (2 650 F à 4 200 F) à travers les hauts lieux du Mexique (Mexico, Acapulco, Mérida, Veracruz...).

Renseignements : Jeunes sans frontières, à Paris, 12, rue J.-B.-Dumas, 75017. Tél. 755-76-10, ou 6, rue Monseigneur-le-Prince, 75006. Tél. : 325-58-82. Grenoble : 16, rue Dr-Mazet, 38000. Lille : 157, rue Nationale, 59000. Nancy : 120, rue de Strasbourg, 54000. (Paris-Lima-Paris : 1 700 F. Quito, Guayaquil, ou Asunción : 2 100 F. La Paz : 2 350 F. Rio : 2 300 F.



Spécial auto-stop

Les auto-stoppeurs le savent bien, c'est en France que les conducteurs rechignent le plus pour les faire monter dans leur voiture. Chaque été, les jeunes sont toujours plus nombreux à solliciter l'attention des automobilistes à l'entrée des autoroutes, en tenant à la main la pancarte où ils ont inscrit leur destination. Si vous craignez de rester en rade, vous pouvez essayer l'auto-stop organisé. Une association centralise les propositions de voyage des conducteurs et les demandes des auto-stoppeurs. Suivant l'importance du trajet, les demandes doivent lui parvenir quelques semaines (pour la Grèce et l'Inde, par exemple), quelques jours, ou quelques heures à l'avance.

Renseignements : Provoya, 209, boulevard Saint-Germain, Paris. Tél. : 554-12-92 ou 554-02-76.

Cotisation : 10 F par trimestre.

Certains conducteurs demandent à leur passager une participation aux frais (de l'ordre de 4 centimes du km).

Photos Images et Connaissance de la Montagne, Gamma, Colaccio, D.R.

LA SAÔNE EN BATEAU

Le bayou, au nom réimporté de Louisiane, est mi-caravane, mi-bateau : 6,40 m de long sur 2,45 m de large, trois lits à deux places, un moteur hors bord de dix chevaux, pour parcourir rivières et canaux à 6 km/h. Dès le début de juin, 60 bayous seront basés à Verdun-sur-le-Doubs. Ce petit village, situé au confluent de la Saône et du Doubs, est un parfait carrefour fluvial. Au sud, c'est la Saône jusqu'à Lyon ou, immédiatement, le canal du Centre jusqu'à Paray-le-Monial. Au nord, le canal du Rhône au Rhin qui longe Dole — une des plus vieilles cités du Jura — et Besançon. A l'ouest, le canal de Bourgogne. Peut-être le plus bel itinéraire de tous. En une semaine, il est facile de pousser jusqu'à

Semur-en-Auxois. La Saône d'abord, tout le long des fameuses côtes des vins de Bourgogne : les villages voisins se nomment ici Volnay, Pommard, Nuits-Saint-Georges ou Vosne-Romanée, les châteaux, Clos de Vougeot et les villes, Beaune et Dijon. On pénètre dans le Morvan par la ravissante vallée de l'Ouche et, après Pont-d'Ouche, vous longez même pendant quelques kilomètres la nouvelle autoroute où les automobilistes qui vous doublent vous permettent d'apprécier l'admirable lenteur de votre progression.

Renseignements : Cheval Voyage (8, rue de Milan, 75009 Paris. Tél. : 744-60-80). 1 200 F et moins par semaine pour la location du bayou (pas de permis nécessaire).

Au fil des rivières

— *La descente de la Dordogne en gabarres* : ces petits bateaux à fond plat, construits comme au Moyen Age, mais en aluminium, permettent de flâner tout le long d'une des plus belles vallées du centre de la France. Vacances 2000, 1 000 F par semaine (toutes agences de voyages).

— *La descente de la rivière Shannon* : en plein cœur de l'Irlande. Plus de 17 agences proposent la location de petits bateaux à cabines. Adresses à l'Office du tourisme irlandais (1, rue Auber, 75009 Paris. Tél. : 073-20-13). Entre 900 F et 1 400 F par semaine et par personne, suivant le nombre de passagers (y compris le voyage avion).

— *Canaux et rivières français* : plusieurs autres loueurs de bateaux et de house-boats sur la Seine, les canaux du Nivernais, du Centre, du Midi et les canaux bretons. Nautour (port fluvial d'Auxerre) est le meilleur, mais propose en général des bateaux plus grands, donc plus chers et, surtout, nécessitant un permis. Entre 800 F et 2 000 F la semaine, suivant la période et les bateaux.

— *La traversée de la Suède par le Gota Canal* qui réunit la Baltique au Skagerrak en passant par les grands lacs intérieurs : on stationne à bord d'un charmant petit bateau blanc. Scan-ditour : entre 460 F et 1 120 F suivant la cabine (toutes agences de voyage).



LE QUERCY A CHEVAL

Aux confins du Massif central et de la plaine de la Garonne, il reste un fragment de pays sauvage, le Quercy. Pour le découvrir sans se mêler au flot de touristes déversé par les autocars à Padirac ou à Rocamadour, l'association Cheval Voyage propose un mode de transport « doux » : les calèches.

Ce nom pompeux désigne de simples petites carrioles paysannes qui ont été ressorties des granges où elles moisissaient, époussetées, peintes de couleurs vives et remises en état de marche. Il y a des rudimentaires que les roulettes confortablement équipées offertes par la même association, les carretois, comme on les appelle dans le Lot, transportent quatre personnes et trois cents kilos de bagages.

Pour l'hébergement du soir, aucun problème. Le Lot est parsemé de « gîtes équestres », intermédiaires entre l'auberge et la chambre « chez l'habitant ». Mieux encore, vous pouvez demander à un fermier l'autorisation de camper chez lui ou de dormir dans sa grange. Vous y prendrez d'autant plus de plaisir que les paysans quercynois sont particulièrement chaleureux et accueillants. La carrière, c'est un contact direct et sportif avec la nature : vous n'y êtes à l'abri ni de la pluie, ni surtout du soleil parfois ardent sous ce ciel déjà méridional ; vous marchez beaucoup à pied, car dans le Lot, pays de moyennes collines, les côtes sont nombreuses et vous devez ménager votre monture.

A la vitesse du pas de votre cheval — 6 km/h environ — vous parcourez en une semaine une soixantaine de kilomètres et découvrez une région très contrastée. En suivant un itinéraire pré-établi, ou au gré de votre inspiration. Autour d'Assier, de Lacapelle-Marival, de Marcilhac... vous trouverez à profusion des grottes, des châteaux, des vieilles maisons, des vestiges historiques souvent peu connus, donc, peu courus. A vous, surtout, de surprendre vous-

mêmes aux détours des petites routes une vallée, un village agrippé à flanc de colline, ou une vieille ferme rehaussée d'un pigeonnier...

Renseignements : Cheval Voyage (8, rue de Milan, 75009 Paris. Tél. : 744-60-80). Location de la carrière, une semaine, 620 F, y compris le cheval et l'avoine.

Pour les bons cavaliers :

— Randonnées équestres avec Henri Roque dans le Luberon : la découverte par petites étapes d'un des plus beaux paysages de haute Provence en compagnie d'un personnage lui-même haut en couleurs. Vacances 2000, 18, av. de l'Opéra, Paris. Tél. : 742-70-02. 720 F et 840 F par personne.

— Séjours et randonnées équestres : la gamme la plus complète : Quercy (déjà cité), Normandie, Sologne, Périgord, Bretagne, Lauragais, Lozère, Dordogne, par la seule agence véritablement spécialisée qui a su regrouper tous les meilleurs centres équestres en France. Cheval Voyage (entre 600 F et 900 F par semaine).

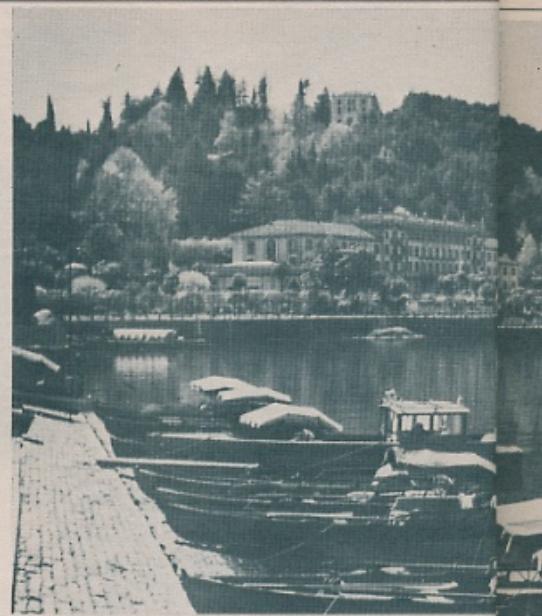
— Aventura : la sierra Nevada espagnole pendant quinze jours à cheval. Discover, 2 500 F, quinze jours, y compris voyage avion (toutes agences de voyages).

— L'Afghanistan (en partie) à cheval : la route d'Ouroz. Un circuit de vingt-deux jours qui en comporte six en « cavalier » entre Bamyan et Band-i Amir. Air Alliance, 1, rue de Choiseul, Paris. Tél. : 742-85-24. Vingt-deux jours, 3 950 F.

Pour les autres :

— Le Haut Atlas Marocain à dos de mulet. Explorator, 25, rue Cambacérès, Paris. Tél. 266-15-12. Quinze jours, 2 300 F (y compris voyage avion).

— Roulettes en Irlande : plus de vingt agences de voyages en proposent. Il suffit de demander le petit guide de l'Office du tourisme irlandais (1, rue Auber, Paris. Tél. : 073-20-13). Entre 600 F et 900 F par personne, y compris voyage avion.



LES LACS ITALIENS A VELOMOTEUR

« La moto nécessite un investissement important ; la bicyclette n'est pas très rapide sur de longues distances, alors nous avons opté pour le vélo-moteur. » Eric et Danièle P. voulaient « voir du pays », paisiblement, loin des voitures et des touristes. Ils ont pu le faire sur leur vélo-moteur.

Ce dernier suit son propriétaire dans le train, en bagage accompagné, jusque dans la région à explorer. Résistant, il peut facilement parcourir de 50 à 150 km par jour (à 30 km à l'heure, environ). Solide, il peut, muni de deux bonnes sacoches de cuir, transporter beaucoup de bagages, y compris du matériel de camping. Robuste, il traverse les régions les plus accidentées.

« Nous avions décidé de longer les lacs italiens, explique Danièle P., après avoir gagné Milan en train. De là, sur nos vélo-moteurs, nous atteignîmes les lacs. Au bord du lac Majeur et du lac de Garde, les routes sont très fréquentées et passent souvent sous des tunnels. Aussi avons-nous préféré les lacs plus petits et moins connus. Le lac d'Iseo, par exemple, ou le lac d'Idero, tous deux entourés de montagnes très abruptes, attirent peu les touristes. Pour le ravitaillement et l'approvisionnement en carburant, pas de problèmes. Nous traversons beaucoup de villages, de hameaux et rencontrons souvent des fermes isolées. Pour le camping, sauvage naturellement, nous nous installons dans les vignes ou les alpages, près d'un point d'eau, après avoir prévenu les fermiers du voisinage et nous partions « à l'aventure », à pied. Si nous



voulions assister au lever du soleil au-dessus du lac, nous empruntons les petites routes de montagne et parcourions plusieurs kilomètres avant de planter notre tente. Le spectacle en valait la peine. »

Renseignements : Prix d'un vélomoteur, à partir de 500 F ; assurance, environ 100 F (carte verte obligatoire à l'étranger). Prendre soin de décalaminer la bougie environ tous les 100 km. Le plein — 2 litres — se fait environ tous les 60 km.

LES ALPES A PIED

En plein cœur des Hautes-Alpes, au sud de Briançon, le massif du Queyras a de quoi séduire à la fois les adorateurs du soleil, les amoureux de la montagne et de la nature et les fanatiques de grandes randonnées à pied.

Aux confins des Alpes du Sud, il est réputé pour sa luminosité et son ensoleillement (300 jours par an, soit la moyenne française la plus élevée). Les forêts de pins et de mélèzes, coupées de lacs et de cascades, alternent avec des prairies d'une richesse florale exceptionnelle. Quant aux animaux (chamois, biches...), on les rencontre fré-

quemment si l'on se promène en silence.

Le Comité national des sentiers de grandes randonnée propose aux amateurs de marche à pied un topo-guide correspondant à un circuit qu'il a balisé de rouge et de blanc tout autour du Queyras. Muni de bons souliers, vous pouvez en une huitaine de jours effectuer le tour du massif. Les étapes proposées — six ou sept heures de marche par jour — sont fonction des possibilités de logement et de ravitaillement, assez restreintes dans cette région de très haute montagne. S'ils ne craignent pas de porter des sacs plus lourds, les adeptes du camping sauvage peuvent évidemment choisir librement le lieu de leurs étapes. Les autres ont la ressource de demander l'hospitalité, rarement refusée, dans un hameau ou une ferme isolée. Les montagnards du Queyras sont avant tout des méridionaux. Ils en ont non seulement l'accent, mais aussi l'amabilité. Les promeneurs peuvent aussi trouver refuge dans les cabanes de bergers, où parfois il y a même de quoi faire du feu pour se protéger contre la fraîcheur des nuits.

Le circuit part de Ceillac, village situé non loin de la gare de Montdauphin-Guillemet, puis il passe par Saint-Véran — la commune la plus haute d'Europe — Aiguille, Arvieux, etc., pour revenir au point de départ. Vous passez de très nombreux cols à près de 3 000 m d'altitude où la vue sur les Alpes italiennes et françaises ou les lacs de haute montagne est splendide. Vous traversez les hameaux composés de chalets séculaires, groupés autour de très vieilles églises. Période idéale pour cette randonnée : entre le 20 et le 30 juin : la flore est à ce moment particulièrement intense.

Une promenade magnifique qui, au contraire de beaucoup de randonnées alpestres, ne s'adresse pas à des montagnards chevronnés, mais à tous les marcheurs.

Renseignements : Comité national des sentiers de grande randonnée, 65, avenue de la Grande-Armée, 75782 Paris Cedex 16. Tél. : 727-89-89. Prix du topo-guide : 20,80 F (expédition après règlement par chèque bancaire ou postal). Au C.N.S.G.R., vous pouvez trouver près d'une centaine de topo-guides couvrant presque toute la France.

Pour ceux qui ne sont pas de farouches individualistes, le C.N.S.G.R. organise des randonnées collectives sous la conduite d'un animateur bénévole. Il n'est pas non plus nécessaire d'être alpiniste pour participer aux randonnées organisées par la compagnie Explorator, 25, rue Cambacérès, 75008 Paris. Tél. : 266-15-12.



EN AUTRICHE, A LA FERME

« L'été dernier, j'ai passé mes vacances en pleine nature : je voyais fréquemment des daims et des biches. J'étais, avec ma famille, près d'un village dont les habitants n'avaient jamais rencontré ni touristes ni Français. »

La mère de famille qui s'exprime ainsi n'avait pas choisi un endroit très éloigné de la France : elle était partie en Autriche, dans une ferme.

C'est l'association Tour-Agri qui propose ces « vacances à la ferme », après avoir pris soin de choisir des exploitations isolées, à l'écart des circuits touristiques. Le mode de vie y est rustique et simple : on est logé à la ferme même, dans des chambres à deux lits et seul le petit déjeuner est pris à la table des hôtes.

Vous pouvez venir avec votre propre voiture, mais si vous préférez voyager en avion, l'association met à votre disposition, sur place, une voiture sans chauffeur. Les prix varient suivant les pays.

Renseignements : Tour-Agri, 8, rue d'Athènes, 75009 Paris. Tél. : 744-21-81 ou 874-63-42. Huit pays vous sont proposés : Allemagne, Autriche, Danemark, Finlande, Grande-Bretagne, Irlande, Jersey et Suède. Prix : pour l'Autriche, par exemple, la pension s'élève à 120 F par semaine et par personne (750 F transport compris).

Main-d'œuvre gratuite pour l'environnement

Dans presque tous les pays d'Europe, les jeunes âgés de 18 à 25 ans peuvent travailler dans des chantiers « environnement » ou « aménagement » : dans le centre de l'Allemagne, aux Pays-Bas (protection des sites naturels), en Espagne (forestage), en Hongrie (aménagement d'un parc national), en Suisse (entretien de sentiers), etc.

Logement et nourriture sont assurés pendant tout le séjour ; frais de voyage et d'inscription (de 80 à 150 F) à la charge des postulants.

Renseignements : Concordia, 27, rue du Pont-Neuf, Paris. Tél. : 231.42.10, qui centralise les offres des différents chantiers.

Jacqueline GONZALES
et Michel BAGAUD

ALFRED SAUVY croissance zéro ?

"Un livre d'Alfred Sauvy est toujours une fête et un enseignement."

Jean Fourastié (L'Express)



MICHEL BATAILLE sans toit ni loi

"la bêtise de l'univers de l'urbanisme et de la construction... Son livre cogne, et dur. Et il fait mal."

Pierre Viansson-Ponté (Le Monde)



JEAN CARLIER vanoise VICTOIRE POUR DEMAIN

"...se lit comme un roman noir. Montre à quel point la loi, avec de solides appuis, peut être facilement violée."

Claude Meung



ROGER-POL DROIT ANTOINE GALLIEN la chasse au bonheur LES NOUVELLES COMMUNAUTÉS EN FRANCE

"...parce que le bonheur est pour eux (les communards) une mystique, une évasion ou un acte révolutionnaire."

Pierre Viansson-Ponté (Le Monde)



GORDON RATTRAY TAYLOR le jugement dernier

"un ouvrage passionnant mais effrayant... un vrai cri d'alarme... un récit riche en découvertes et révélations."

Philippe Labro (Le Journal du Dimanche)

CALMANN-LÉVY

Un mode de vie écologique suppose la possibilité pour chacun de s'exprimer, de créer et de communiquer authentiquement avec les autres. De façon naturelle et ancestrale, la musique est un véhicule essentiel de cette communication. Dans cette rubrique, Philippe Koechlin et Jacques Vassal attireront l'attention sur des musiques qui ont, directement ou non, des rapports avec l'écologie.

Une musique, une chanson ou un disque « écologiques », qu'est-ce que cela peut signifier ? D'abord, que le disque, tel qu'il est généralement conçu, produit, distribué et consommé dans les pays capitalistes, est en soi un objet anti-écologique. Parce que l'industrie du disque utilise de grandes quantités de matières plastiques et de cartonnages ? Bien sûr, mais là n'est pas l'essentiel. Ce qui est surtout anti-écologique, c'est la finalité de cette industrie : le profit, et le prix qu'elle fait payer aux « artistes » qui veulent faire « carrière ». Le show-business obéit aux mêmes lois que toute industrie capitaliste et les conséquences de cette obéissance sont semblables : production stéréotypée avec l'illusion du « choix » pour le consommateur (par exemple, le choix entre Ringo, C. Jérôme et Mike Brant, entre Michel Clerc et Julien Sardou).

A l'opposé de tout cela, nous savons qu'il existe des musiques et des sons naturels, spontanés, qui ont toujours existé dans toutes les sociétés humaines, sans aucun rapport avec une quelconque industrie, qu'elle soit du disque ou du spectacle. Des chansons et des musiques créées pour le plaisir : même à l'heure actuelle, il n'est pas indispensable qu'une chanson dénonce la pollution pour être écologique (d'autant plus qu'elle peut aussi devenir un tube si elle est produite en masse et bien « promotionnée »).

De nombreux artistes professionnels, il est vrai, ont contribué à populariser les thèmes écologiques : aux Etats-Unis, Judy Collins, Joni Mitchell, Arlo Guthrie (le fils de Woody), Pete Seeger, Don McLean, Tim Buckley, Malvian Reynolds (bref ce qu'on appelle le « mouvement folk » en général). En Grande-Bretagne, Donovan et l'Incredible String Band. En France, Graeme All'right, Steve Waring, le groupe Expression spontanée.

Mais tout cela ne doit pas faire oublier les musiques des minorités ethniques, les folklores traditionnels et contemporains, les enregistrements de terrain qui ne sont plus réservés aux seuls ethnomusicologues (1), les cris ou les chants des espèces animales, comme les fameuses baleines de Judy Collins (2), les instruments de fabrication artisanale.

J. V.

(1) Coll. « Vogue-musée de l'Homme ». (2) Judy Collins : *Whales & Nightingales* — 33 tours Elektra.

LA GRANDE CRISE DE L'ENERGIE

Dans plusieurs villes des Etats-Unis, les pompes à essence sont fermées et les usines marchent au ralenti, faute de carburant. Or, quand l'Amérique tousse, le monde entier a la grippe. Gaspilleurs de tous les pays, unissez-vous : il est temps de rendre gorge. L'addition sera lourde.



Décembre 1972. Un hiver comme les autres : une première vague de froid, quelques semaines de répit, et puis la neige, la glace, le vent coupant comme un rasoir. L'Amérique se prépare à repousser l'agression ; chacun resterait chez soi, ou dans son bureau climatisé, bien au chaud.

L'alerte vint du Midwest. Des centaines de propriétaires n'avaient du mazout que pour quelques jours et les prochaines livraisons n'étaient pas assurées. Et vite, ce fut la réaction en chaîne : des lycées n'ouvrirent plus que trois fois par semaine, des usines durent fermer. L'Amérique n'avait plus de pétrole, l'Amérique n'avait plus de mazout.

Pendant quelques semaines, la crise resta locale, puis, brusquement, elle s'étendit à toute la nation : chargements de grain bloqués sur le Mississippi et l'Ohio ; perturbation du trafic aérien : ne pouvant s'approvisionner suffisamment au départ de l'aéroport J.-F.-Kennedy, à New York, pour gagner la côte ouest en un seul vol, beaucoup d'appareils durent faire des escales pour remplir leurs réservoirs. Les chemins de fer allaient être atteints ; on commençait à parler d'un ►

«Aujourd'hui, Popeye ne trouve plus d'épinards à bon marché»

| LES RÉSERVES FRANÇAISES : QUELLES QUANTITÉS ? QUELLES DURÉES ? | |
|---|--|
| PÉTROLE : | |
| 30 à 50 millions de tonnes | Durée: six mois |
| GAZ NATUREL: | |
| 200 milliards de mètres cubes | Durée: vingt ans |
| URANIUM : | |
| 35 000 à 53 000 tonnes | Durée : treize ans (pour les réacteurs prévus ou en commande — situation qui serait profondément modifiée en cas de recours aux réacteurs surgénérateurs). |
| ÉNERGIE HYDRAULIQUE : | |
| Equivalent de 20 millions de tonnes de charbon par an | Durée : illimitée |
| CHARBON : | |
| 750 millions de tonnes | Durée: trente ans |

(*) Les durées indiquées correspondent à l'utilisation de chacune de ces sources d'énergie selon le rythme actuel de leur exploitation — rythme qui, est-il besoin de l'ajouter, peut et doit être modifié.



rationnement draconien pour les véhicules privés. Pour la première fois, l'Amérique avait peur.

A Washington, l'O.E.P. (1) s'empara du dossier. Il ordonna d'augmenter le contingent d'importation en fuel domestique et prit contact avec le Congrès pour organiser le rationnement du pétrole et du gaz. Au même moment, la Commission fédérale de l'énergie obtint des compagnies de gaz naturel qu'elles satisfassent en priorité les demandes individuelles. Le temps froid persistant, les Américains commencèrent à comprendre ce que signifient les mots « crise énergétique ».

Les optimistes disent déjà que le rationnement passera avec l'hiver. Mais ils ne se rendent pas compte que le problème est plus grave. A une longue période pendant laquelle l'énergie à bon marché a fait de l'Amérique la plus grande puissance industrielle du monde succède le temps où le pays est incapable de satisfaire à sa propre demande. Inévitablement, la manière dont les Américains résoudront le problème aura d'immenses conséquences pour le reste du monde.

Bien sûr, les Etats-Unis ont encore des réserves. De grosses réserves : entre autres, du charbon pour 500 ans ! Mais chaque tonne de charbon, chaque fût de pétrole devient plus difficile à extraire et coûte donc de plus en plus cher. L'ex-ministre du Commerce, Peter Peterson, résume cela en une formule lapidaire : « Nous avons connu l'heureuse époque des bas prix, des petits risques et des gros bénéfices, mais aujourd'hui, Popeye ne trouve plus d'épinards à bon marché. » Et le sénateur Henry Jackson, de l'Etat de Washington, passe un ton au-dessus en déclarant : « La crise énergétique est, sur le plan interne et sur le plan international, le problème le plus grave qui se pose aujourd'hui à la nation. »

Mais, aujourd'hui, les Américains sont aussi effrayés par le problème lui-même que par les solutions préconisées. Ils devinent en effet que, par l'intermédiaire de la crise énergétique, c'est tout leur mode de vie qui est menacé.

(1) Office de préparation aux situations urgentes.

Les Etats-Unis : 6 % de la population du globe et 33 % de son énergie

Pour commencer, les notes d'électricité, de carburant et de chauffage vont s'élever ; puis tous ces produits seront rationnés ; enfin, il faut s'attendre à de nombreuses coupures de courant, totales ou partielles. Ajoutons à cela les répercussions sur l'environnement naturel et sur la diplomatie internationale. Sur l'environnement, car les compagnies pétrolières veulent étendre leurs droits de forage et que les services de l'électricité exigent de nouveaux emplacements pour installer leurs centrales.

Sur la diplomatie internationale, car la crise peut engendrer un renversement des alliances : les Etats-Unis trouveront les Israéliens bien encombrants lorsqu'ils voudront améliorer leurs relations avec les pays arabes détenteurs de pétrole.

Les Américains ont confiance en eux-mêmes. Ils se disent que la nation qui a inventé les transistors, les ordinateurs et les satellites, et qui a envoyé des hommes sur la Lune, peut

venir à bout de ses problèmes énergétiques. Vision simpliste, alors que son objet est incroyablement complexe : compétition entre les producteurs de différents carburants, contingence des importations, primes d'épuisement, etc., sans compter la force de l'habitude. Il ne sera pas facile de faire marche arrière, de renoncer à dilapider l'énergie avec une désinvolture qui est bien ancrée dans leurs mœurs : les Etats-Unis ne représentent que 6 % de la population mondiale et engloutissent 33 % de l'énergie du globe.

Pendant les dix ans à venir, la situation sera critique car les Américains devront puiser dans leur provision d'énergie fossile : charbon, gaz naturel et pétrole. Après, elle pourrait être apocalyptique : l'énergie nucléaire prendra peut-être le relais avec les génératrices à neutrons rapides, l'hydrogène liquide et la gazéification du charbon — toutes choses discutables et qui, il faut bien le dire, relèvent aujourd'hui de la

science-fiction. De toute façon, atteindre 1985 ne sera, selon le ministre de l'Intérieur, G.B. Morton, « rien moins qu'un effort de titan ». Le bruit a longtemps couru que le président Nixon ferait son message annuel sur l'état de l'Union sur le thème du gaspillage énergétique. Il ne l'a pas fait et les Américains ont poursuivi leur course au désastre : leurs automobiles ont continué de rejeter par les tuyaux d'échappement 87 % de l'énergie consommée ; les veilleuses de leurs fourneaux à gaz ont continué à consommer un tiers de ce que consomment les fourneaux eux-mêmes ; bref, les Etats-Unis ont continué et continuent de perdre 50 % de l'énergie qu'ils utilisent. A qui la faute ? Peut-être au gouvernement, qui voulut poursuivre la politique de bas prix et d'utilisation maximale lancée dans les années 30. Peut-être aux compagnies de gaz, de pétrole et d'électricité, qui firent une publicité forcenée pour vendre davantage et qui, aujourd'hui, par un►

**PRÉVISIONS ÉNERGÉTIQUES POUR L'EUROPE ET LA FRANCE COMPARÉES A 1970
(en millions de T.E.C.)**

| | EUROPE DE L'OUEST | | FRANCE | | |
|--|-------------------|-------------|--------|----------|----------|
| | 1970 | 1985 (1) | 1970 | 1985 (2) | 2000 (2) |
| Combustibles solides | 432 | 230-300 | 56 | 25 | 10 |
| Pétrole | 894 | 1 701-1 443 | 131,5 | 304-289 | 400-330 |
| Gaz naturel | 100 | 460-420 | 14,1 | 45 | 50 |
| Energie hydraulique et géothermique | 113 | 130-130 | 18,7 | 20 | 20 |
| Energie nucléaire | 15 | 372-372 | 1,7 | 56-71 | 220-290 |
| Consommation totale d'énergie primaire | 1 554 | 2 893-2 665 | 222 | 450 | 700 |

Unité commune de mesure énergétique, la T.E.C. (ou tonne d'équivalent charbon) représente la quantité d'énergie contenue dans une tonne de bon charbon. Par exemple, 1 tonne de pétrole est équivalente à 1,5 T.E.C.

On remarquera la part encore modeste de la contribution nucléaire en 1985, de l'ordre de 15%, ce qui illustre bien l'inertie des structures énergétiques et la nécessité d'une planification à très long terme.

On remarquera aussi le rôle prépondérant que continuera à jouer le pétrole, au moins jusqu'à la fin du siècle. A la lumière des derniers événements, on peut d'ailleurs se demander s'il sera vraiment disponible en telles quantités et si toutes les prévisions ne pèchent pas par excès d'optimisme... et de gaspillage.

Pour illustrer l'ampleur du problème, signalons que les fameux gisements de pétrole et de gaz naturel de la mer du Nord devraient satisfaire au mieux, en 1985, environ 10 % des besoins énergétiques européens.

(1) Avec deux hypothèses de croissance globale différentes.

(2) A croissance globale constante, mais avec deux hypothèses différentes pour le couple pétrole-nucléaire.

Les industriels trouvent leur bouc émissaire : tout est la faute des écologistes

ironique retour des choses, publient des appels contre le gaspillage. Peut-être à la Commission fédérale de l'énergie qui, en maintenant le plus bas possible le prix du gaz naturel, découragea (c'est elles qui le disent) les compagnies d'investir pour découvrir de nouvelles réserves.

Mais ces industriels de l'énergie se sont trouvés un bouc émissaire, ou plutôt deux bêtes noires : si rien ne va plus dans ce pays, disent-ils froidement, c'est d'abord à cause de la loi de 1970, ensuite par la faute des écologistes. La loi de 1970 sur la propreté de l'air contraignit les entreprises du Midwest à trouver un substitut à quelque 300 millions de tonnes de charbon à combustion sale et à haute teneur en soufre. Or le charbon à combustion propre et à basse teneur en soufre peut être facilement extrait dans l'Ouest, mais les propositions de fouille à ciel ouvert ont déchaîné l'opposition écologique. Même problème en ce qui concerne

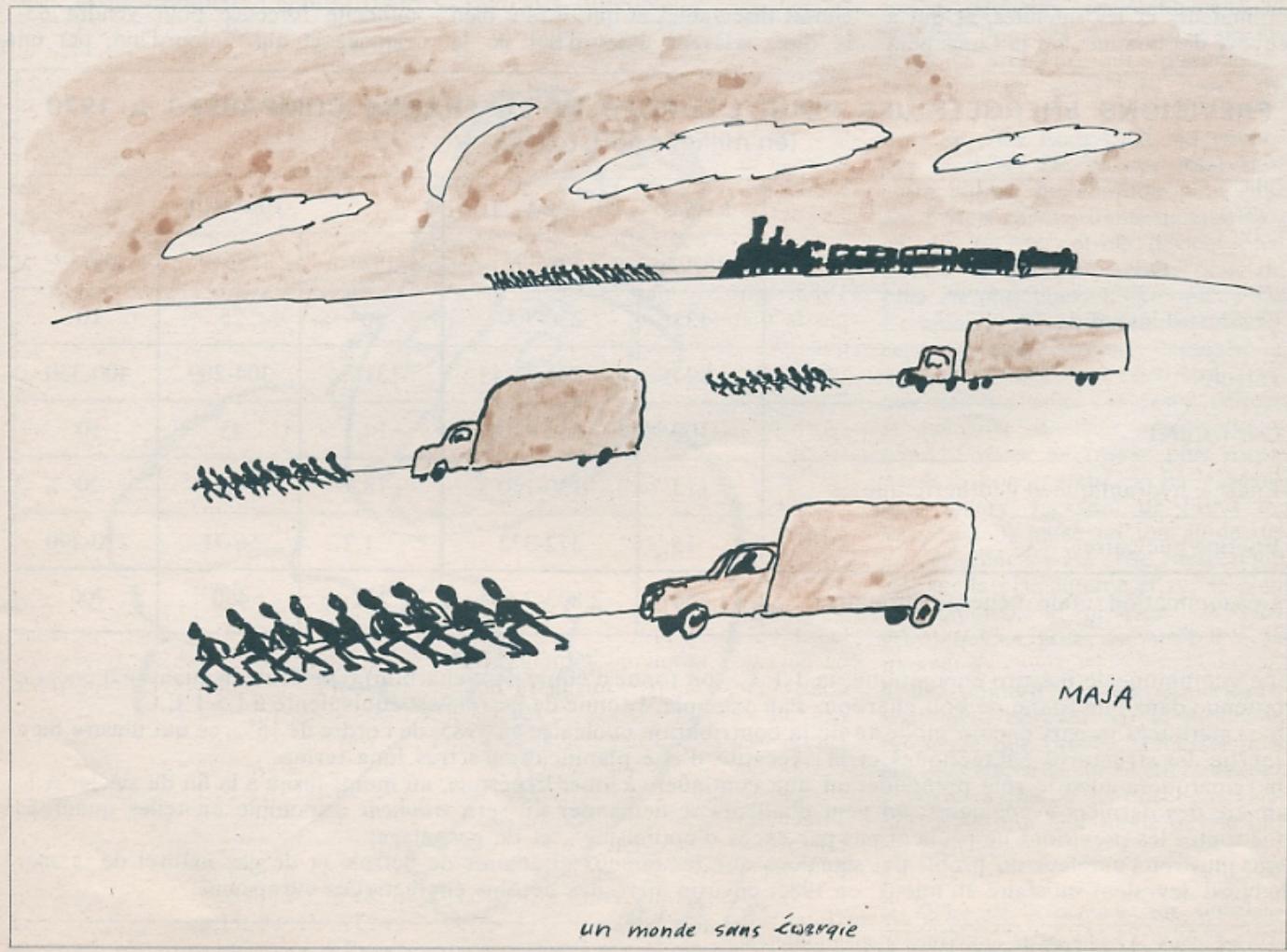
les gisements de pétrole au large des rivages américains. Le ministère de l'Intérieur avance à leur sujet le chiffre de 5,5 milliards de tonnes — de quoi approvisionner tout le pays pendant un an, rien qu'en forant le long de la côte atlantique, mais les habitants ont élevé de telles protestations contre les risques de marée noire que le projet fut mis en veilleuse.

Le moins qu'on puisse dire est donc que quelque chose ne tourne pas rond dans le système américain. Ce qui n'empêchait pas la Maison-Blanche de conclure en 1966, au terme d'un rapport lénifiant, que « les ressources énergétiques de la nation semblaient adéquates pour satisfaire la demande à laquelle on s'attendait pour la dernière partie de ce siècle, à des prix proches des prix actuels ». Il est vrai qu'il y a seulement trois ans, la Commission présidentielle pour les importations de pétrole prédisait que les Etats-Unis ne devraient pas importer plus de

27 % de leur pétrole en 1980 ; aujourd'hui, en 1973, ce niveau est largement dépassé.

C'est peut-être dans ces contrevérités qu'il faut chercher la raison du laisser-aller officiel. Le pouvoir fédéral dépensa peu pour rechercher et développer de nouvelles sources d'énergie. « Quand j'étais sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, raconte Russel E. Train, actuellement président du Conseil de la qualité de l'environnement, j'essayais de convaincre le bureau du Budget que ses dollars étaient vitaux pour financer les travaux concernant la gazéification du charbon, sa liquéfaction et tout le reste. On me répondait seulement que le jeu n'en valait pas la chandelle et que je ferais mieux de laisser tomber. Regardez où ces types bornés nous ont menés... »

Mais les écoles et les usines fermées de ce dernier hiver ont enfin réveillé le gouvernement. Il a compris cette fois-ci que le problème n'était pas



un monde sans énergie

Seuls les avions faisant le plein de passagers seront autorisés à décoller

abstrait et qu'il fallait faire face à une situation qui se détériorait chaque jour davantage. On peut donc avancer, dès maintenant, plusieurs hypothèses de travail dont chacune comporte de gros risques :

— le gouvernement pourrait augmenter la production pétrolière du pays ; mais les défenseurs de l'environnement s'opposent à un nouveau grand programme de forage ;

— il pourrait assouplir la loi de 1970 sur la propreté de l'air ; mais au prix d'une recrudescence de la pollution ;

— les ports des Etats-Unis pourraient s'ouvrir plus largement aux importations de pétrole ; mais il en résulterait un déficit de la balance des paiements risquant d'affaiblir le dollar et de déclencher une nouvelle série de crises monétaires internationales ;

— pour renverser le courant de gaspillage et engager les Américains à consommer moins d'énergie, les prix pourraient atteindre des niveaux de dissuasion ; mais les statistiques de l'O.P.E. sont pessimistes : en 1980, la demande d'énergie augmentera, en tout état de cause, d'au moins 15 % ;

— seuls les avions faisant le plein de passagers seraient autorisés à décoller. Cette mesure conduirait à réduire les vols réguliers et, sur les petites distances, un système de primes et de taxes amènerait les voyageurs à préférer le train qui consomme moins de carburant que l'avion ;

— en ce qui concerne les automobilistes, on pourrait prévoir une augmentation franchement coercitive de l'essence ou une réduction autoritaire de la cylindrée pour les voitures à venir. L'O.P.E., lui, préconise carrément le rationnement de l'essence, mais la mesure serait tellement impopulaire qu'elle est classée « de dernière nécessité ».

Qu'il s'agisse de l'avion, du train ou de l'automobile, les véhicules ne sont pas les seuls à être visés. L'O.P.E. a élaboré un plan de rationnement qui s'attaque à la construction : de sérieuses économies seraient faites si les bâtiments étaient mieux isolés et si l'éclairage incandescent était remplacé par l'éclairage fluorescent. Projet plus pittoresque : avancer les horloges de deux heures en été et d'une heure en hiver pour permettre de dîner à la lumière du jour. D'autre

part, l'O.P.E. s'est attaqué aux installations d'air conditionné et aux réfrigérateurs dont, disent ses experts, « le rendement pourrait être amélioré de 20 % », révélation qui a conduit certains membres du Congrès à proposer l'apposition d'une fiche sur tous les appareils ménagers pour mentionner la quantité d'énergie qu'ils consomment et contraindre les fabricants à tenir compte de cet impératif.

Quant à l'industrie, il semble qu'elle prenne les devants, puisque la Compagnie américaine de l'aluminium vient d'annoncer qu'elle avait découvert un nouveau procédé pour fabriquer de l'aluminium, qui réduirait de 30 % la consommation d'électricité ; cette invention est d'autant mieux venue que, de toutes les grosses industries américaines, celle de l'aluminium nécessite le maximum d'énergie. Le groupe Dupont de Nemours a également mis en œuvre divers procédés, qui, assure-t-il, permettent de réaliser depuis deux ans entre 7 et 15 % d'économie sur la consommation annuelle d'énergie des usines intéressées. Or ce rabais est obtenu par des mesures extrêmement souples qui, dans 70 % des cas, ne nécessitent aucun investissement de capitaux.

« Tout cela n'est qu'un mauvais cap à passer », assurent les tenants de l'énergie nucléaire. « A partir de 1985, tout ira bien. » Ce ne serait pas la première fois — on l'a vu — que des futurologues se tromperaient ; ensuite, au stade où en sont les travaux, rien ne permet de préjuger de leur réussite ; enfin, personne ne connaît l'étendue des dégâts que pourrait causer une industrialisation nucléaire généralisée. Les partisans de l'atome avancent des chiffres séduisants : vers 1985, grâce au surgénérateur à neutrons rapides qui, semblant défier toutes les lois de la physique, produirait plus de carburant atomique qu'il n'en consomme, l'énergie nucléaire pourrait représenter 13 % du capital énergétique des Etats-Unis ; en l'an 2000, elle atteindrait 26 %. Cela, c'est la théorie. Dans la pratique, le surgénérateur en question, dont l'installation expérimentale est prévue par la Commonwealth Edison & Co. et la Tennessee Valley Authority d'Oak Ridge, ne fonctionnera pas avant 1980.

De même, la Commission à l'énergie atomique fait volontiers miroiter le *nec plus ultra* en matière d'énergie atomique : la fusion nucléaire. Les réacteurs à fusion utiliseraient le lithium et le deutérium qui existent en telles quantités dans l'écorce terrestre et les océans que l'on évalue leurs réserves à des millions d'années — même si le reste du monde atteignait les besoins en énergie des Etats-Unis. Bref la manne céleste — à cette différence près que la manne, elle, n'irradie pas.

Autres prévisions des prophètes de l'horizon 1985 : la production de pétrole par le schiste bitumeux (très abondant dans l'Ouest) et celle de gaz par les terrains carbonifères. Mais, quitte à passer pour sceptiques, rappelons qu'à l'heure actuelle, ces procédés sont trop coûteux pour être compétitifs : à titre d'exemple, le pétrole extrait du schiste reviendrait à 7,50 dollars le fût, contre 3,25 à 3,50 pour le pétrole brut.

Mais tous les chercheurs ne concentrent pas leurs efforts sur le domaine nucléaire. Certains ont aussi découvert dans l'hydrogène une source d'énergie prodigieuse qui pourrait être obtenue par simple électrolyse de l'eau. L'hydrogène remplacerait alors le gaz naturel et, sous forme liquide, serait un carburant à combustion très propre pour les automobiles et les avions. Hélas, la densité de l'hydrogène liquide étant beaucoup plus basse que celle de l'essence, une automobile à hydrogène consommerait près de quatre fois plus de carburant qu'une automobile à essence. Enfin (et surtout), la production de cet hydrogène nécessiterait de telles quantités d'électricité que les investissements nécessaires seraient sans doute prohibitifs et, finalement, la quantité d'énergie consommée plus grande.

On comprend dès lors que certains experts regardent du côté des énergies naturelles. Fascinés par la puissance qui fait jaillir l'Old Faithful, le fameux geyser américain, ils voudraient bien le domestiquer. Or il y a manifestation d'énergie géothermique quand des roches en fusion entrent en contact avec des nappes d'eau souterraines ; si le dégagement de vapeur qui en résulte se produit à quelques milliers de mètres de la surface de la terre, il pourrait être canalisé pour obtenir de l'électri-

Seule solution pour la Maison-Blanche : encourager la hausse des prix

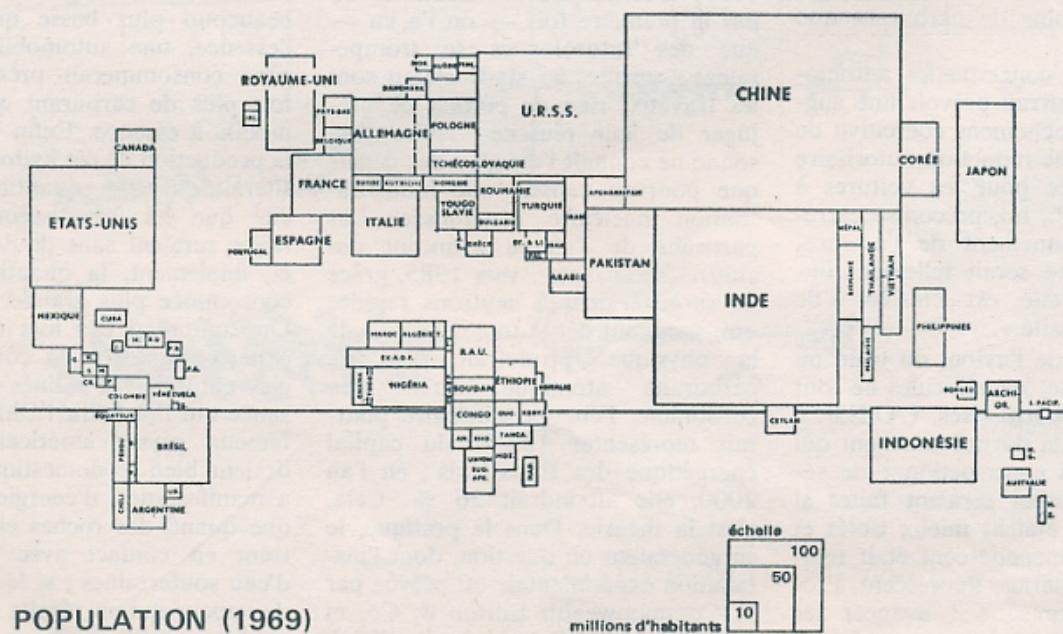
cité. D'autres recherches concernent l'énergie solaire (pour chauffer les maisons individuelles) et l'énergie éolienne (productrice d'électricité comme au temps des moulins à vent). Depuis une dizaine de mois, une équipe de hauts fonctionnaires de la Maison-Blanche, dirigée par Roger Morton et Peter Flanigan, a constitué un dossier pour le président Nixon. Bien que ce document soit confidentiel, on est à peu près certain qu'il contient :

- une demande au Congrès de ne plus contrôler les prix du gaz naturel afin que ceux-ci montent en flèche ;
 - la promesse d'une augmentation importante du pétrole et de ses dérivés ;
 - le maintien (et peut-être l'augmentation) des allocations aux compagnies de gaz et de pétrole en cas d'épuisement, et la proposition d'autres stimulants pour les producteurs ;
 - un nouveau programme de prêt pour des forages au large des côtes atlantiques ;
 - une légère augmentation du budget pour la recherche de nouvelles sources d'énergie, qui dépendrait directement de la Maison-Blanche et serait dirigée par Earl Butz et Peter

Flanigan, conseiller intime de Nixon. Si le président adoptait ce projet, il soulèverait évidemment un tollé et ses adversaires auraient beau jeu de dire que les classes à faible revenu seraient les premières victimes des augmentations. La Maison-Blanche a déjà préparé sa riposte : il est impossible de continuer à vivre comme avant, c'est-à-dire à maintenir le prix de l'essence à moins de la moitié de ce qu'elle coûte en France ou en Allemagne de l'Ouest. De toute façon, selon Peter Flanigan, l'augmentation est irréversible : l'électricité montera de 34 % dans les cinq ans à venir et le gaz naturel de 2 % par an pendant x années. Les chiffres du Conseil national du pétrole sont encore plus pessimistes : d'ici à 1985, 250 % d'augmentation pour le gaz naturel et 125 % pour le pétrole. Le gouvernement parie donc sur la hausse des prix pour décourager les gaspillages d'énergie. L'Amérique devra apprendre à renoncer à la seconde voiture, à l'air conditionné qui reste branché en l'absence des propriétaires, aux fourneaux fonctionnant au maximum de leur puissance. Dur apprentissage que celui de l'autodiscipline, car Flanigan n'a pas l'intention de recourir à des méthodes

par trop autoritaires : « Nous n'exigerons pas, dit-il, que chacun chauffe sa maison à 18°, et pas au-delà. » C'est alors que joue le réflexe de défense classique : voulant ignorer ses propres responsabilités, la nation cherche un coupable. Les compagnies de pétrole et de gaz naturel étaient toutes désignées pour ce rôle : ne seront-elles pas les premières à bénéficier de l'augmentation des prix ? Il y a trois mois, des membres du Congrès les accusaient déjà d'avoir organisé de toutes pièces le rationnement du carburant ; de son côté, la Commission fédérale du commerce a vérifié les comptes de l'industrie du gaz afin de déterminer si les réserves étaient vraiment aussi maigres que le disaient les compagnies.

Ce climat de méfiance laisse prévoir un démembrement des gros trusts pétroliers qui contrôlent près de 84 % des raffineries américaines, près de 72 % de la production de gaz naturel, plus de 20 % de celle du charbon et plus de 50 % des réserves d'uranium. Cherchez à qui le crime profite... et pourtant, les gros industriels du pétrole ne sont pas satisfaits : « La crise n'a jamais été une bonne chose », dit Lawrence M. Woods.



Le pétrole arabe peut-il déclencher une guerre mondiale ?

l'un des dirigeants de la Motor Oil Corporation : « Comment voulez-vous que nous parvenions à ralentir le rythme des raffineries tout en satisfaisant la demande en fuel domestique ? C'est la quadrature du cercle. »

A chacun son ennemi. Pour le consommateur, la faute incombe aux industriels ; pour les industriels, les coupables sont les défenseurs de l'environnement. Henry Ford II s'est fait leur porte-parole : la compagnie Ford a dû remettre à plus tard les plans d'agrandissement de plusieurs usines sur l'Ohio parce que les services de l'Etat ne pouvaient pas garantir les livraisons de pétrole nécessaires. « Or, dit Henry Ford, ce sont les écologistes qui font obstruction à la recherche accrue du pétrole. Ils bouleversent donc tout notre programme industriel. Qu'ils en prennent la responsabilité. »

Voilà pour les problèmes internes. Reste l'essentiel : les relations avec les producteurs étrangers, c'est-à-dire essentiellement avec les pays du Moyen-Orient. Pour le seul pétrole, il en résultera un déficit de la balance des échanges de 20 milliards de dollars, contre 4 milliards à l'heure actuelle. On comprend, dès lors, l'in-

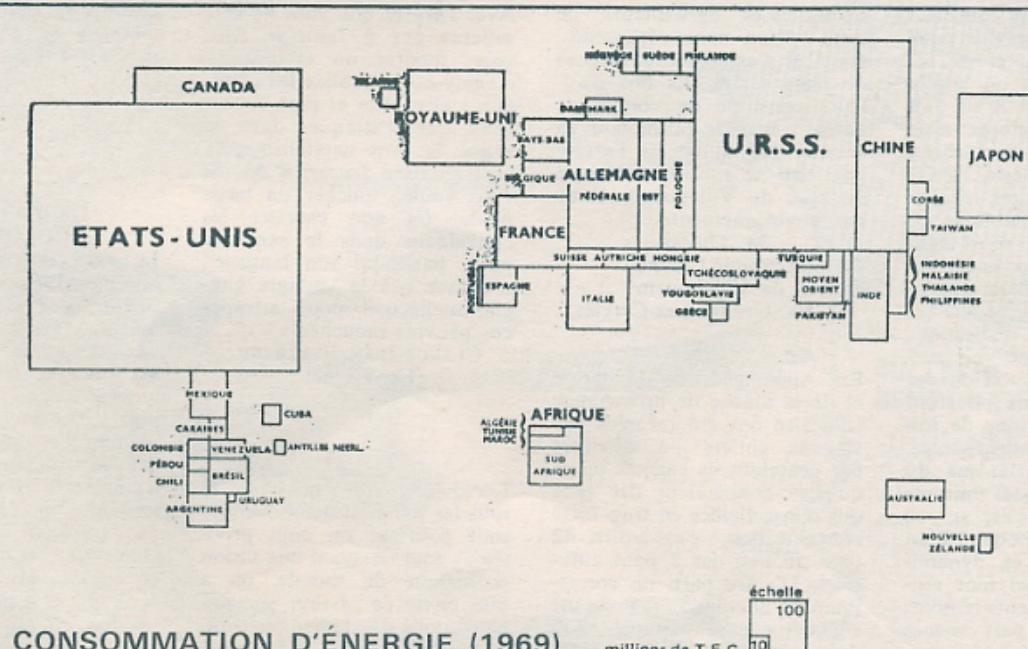
quiétude avec laquelle les Américains suivent l'évolution de la situation dans les pays arabes.

Le même problème se pose d'ailleurs au sujet du gaz naturel liquéfié que les Etats-Unis voudraient importer — les principaux producteurs étant l'Union soviétique et l'Algérie. Or, les Russes n'ont pas la réputation de badiner sur les prix : ils feront probablement payer leur gaz cinq fois plus cher (frais de transport non compris) que celui produit par les Américains.

Mais il y a plus grave encore. Les Etats-Unis ne sont pas le seul pays à dépendre du pétrole arabe ; l'Europe de l'Est et le Japon sont dans le même cas, et le Département d'Etat entrevoit déjà la possibilité d'un affrontement brutal. Au contraire, des économistes comme A. Adelman, du Massachusetts Institute of Technology (M.I.T.) voient dans cette dépendance générale vis-à-vis des pétroles étrangers une raison de s'unir plutôt que d'entrer en conflit : les nations consommatrices pourraient mettre leurs intérêts en commun pour traiter collectivement face au cartel des Etats producteurs. Avis partagé par le futurologue Herman Kahn, membre du Hudson In-

stitute, qui prédit que « l'interdépendance grandissante de toutes les nations, qu'elles achètent ou qu'elles vendent de l'énergie, mettra probablement fin à tout danger de guerre. » Est-ce à dire que chaque Américain mesure dès maintenant l'importance de l'enjeu ? Que chaque citoyen se sent d'ores et déjà concerné, voire menacé, par cette crise de l'énergie ? Non. Chet Holifield, sénateur républicain de Californie, va même jusqu'à souhaiter « un bon black-out de vingt-quatre heures » pour remuer profondément l'opinion publique. D'autres politiciens voient au contraire en Holifield un alarmiste, et disent à qui veut les entendre que « ce genre de prévisions apocalyptiques concernant l'offre et la demande relève du même bourrage de crâne que les vieilles prédictions optimistes. » Dans ce débat, l'administration Nixon hésite à s'engager franchement. Pourtant, le pire serait qu'elle se mette en position d'attente. Les choix seront durs, certes, mais l'alternative est simple : ou bien la crise est surmontée, ou bien l'Amérique et le monde entier entrent dans le grand froid. Un froid mortel.

D'après *Newsweek*



Répartition comparée de la population (à gauche) et de la consommation d'énergie (ci-dessus) dans le monde. (Graphiques extraits de « Ce monde affamé d'énergie », par Michel Grenon, Ed. Robert Laffont.)



LA GRANDE PEUR

Puisque le problème est mondial, seule une autorité mondiale pourrait tenter de le résoudre, mais dotée d'un pouvoir de coercition sévère. Car le péril est réel. Et ce n'est pas l'anarchie, dont je suis pourtant partisan, qui apportera la solution. Voilà qui choquera les âmes sensibles, dont la mienne, mais la réalité est vraiment agréable. Reste le problème n° 1 : comment faire prendre conscience ? Là aussi, la réponse logique est choquante : c'est l'arme de toutes les réactions qui est la plus efficace, la PEUR qui, seule, peut amener à l'évidence les majorités silencieuses. C'est en faisant peur, et seulement ainsi, qu'on réussira.

H. GAMBOURG,
Paris.

ENCORE LES Z.A.C.

A Chatou-Plateau, un promoteur construit un ensemble immobilier dans une Z.A.C. (zone d'aménagement concerté) de 55 hectares prévue pour 7 000 habitants. La presse locale lui a consacré un article flatteur dans lequel il est fait état d'« espaces libres avec pelouses, plantations, arbres, arbustes, aires de jeux... ». Or je suis allée consulter le plan soumis à enquête publique et, si des terrains de sport sont effectivement prévus, aucun espace vert de quelque importance n'a été réservé. D'ailleurs, les premières réalisations me font craindre de voir surgir des blocs de béton où des hommes entassés ne pourront trouver des conditions de loisir et de détente satisfaisantes. Mais il ne s'agit là que du bonheur de quelques milliers de personnes, et c'est si peu de chose à notre époque ! L'un de ces « jeunes et dynamiques » courtiers qui font visiter les appartements-témoins et à qui je faisais part de mes inquiétudes, me répondit simplement : « Il ne faut pas que les enfants jouent trop, ils se saliraient ! »

Mme LIGAULT,
Chatou.

TOUJOURS LES Z.A.C.

Le château de Villebouzin est situé dans l'Essonne. Dans le dictionnaire topographique des environs de Paris, Oudiette le décrit ainsi : « Cette habitation est attrayante par la beauté de son grand parc qui offre la jouissance d'un véritable jardin anglais formé par la nature. » Je précise que cette propriété se trouve dans une zone rurale protégée. Or, il y a un an environ, une partie du parc a été achetée par un promoteur immobilier, Kaufmann and Brown. La zone rurale a été transformée en Z.A.C. afin de permettre à cette entreprise de construire 360 pavillons. A cette époque, il nous avait été indiqué que l'ordonnance du parc serait préservée et que celui-ci serait entretenu pour être mis à la disposition des habitants. Mais, bien au contraire, Kaufmann and Brown entreprennent l'anéantissement du parc. Les arbres centenaires sont abattus. Les bulldozers arrachent, écrasent tout ce qui avait été préservé durant des siècles. Les agriculteurs de cette région sont dépossédés, menacés d'expulsion et chassés de leurs terres. Ils ont d'ailleurs constitué un comité de défense, mais le promoteur va si vite que, si on ne l'arrête pas, rien ne subsistera bientôt du parc de Villebouzin et de son environnement.

M. DUMAS,
Clinique-Château
de Villebouzin
91 La Grange-aux-Cercles.

NEIN !

En Allemagne, de la laitue et de la mâche de provenance française ont été refusées par wagons entiers ou détruites par centaines de cageots parce qu'elles contenaient des résidus d'insecticides en trop forte concentration, c'est-à-dire 42 ppm au lieu des 3 ppm autorisés. D'autre part, un correspondant allemand vient de me signaler que des pommes Golden — toujours d'origine française — ont été refusées car elles contenaient 0,1 mg d'arsenic par kilo.

ROSE-MARIE LIETARD,
Champigny.

LA FIN DU CAFÉ DU COMMERCE

Au-delà des divergences, un dénominateur commun : « Il y a quelque chose de pourri dans le royaume... de la Terre, et il est grand temps d'y porter remède. » Plus question de jouer les stratégies du café du Commerce, de proposer la panacée « y a qu'à », la partie devient sans commune mesure avec les jeux précédents. Il semble que le premier objectif à réaliser consiste seulement à faire passer dans le conscient où l'inconscient collectif l'urgence d'une « nouvelle donne ».

O. MONTANDON,
Lyon.

DES SARDINES ET DES MOUCHES

Si vous voulez accrocher l'intérêt du public, parlez-lui de choses qui l'intéressent directement : d'une façon générale, il se fuit des pélicans, mais la pollution de sa boîte de sardines, ça, oui, ça le concerne. Avec l'argent que vous ne gaspillerez pas à faire le *Sauvage*, montez un laboratoire d'analyses et publiez les résultats : plus utile et plus courageux que d'attaquer dans le vague le gros capitalisme, la centralisation forcenée, etc. Si vous voulez toucher un large public (et non caresser les convaincus dans le sens du poil), parlez-lui son langage ; n'utilisez pas le vinaigre gaucho-intellectuel pour attraper ces pauvres mouches.

CLAUDE-JEAN BERTRAND,
Le Vésinet.

AU FEU !

Lorsqu'on voit la vie de tous les jours ici (les Cévennes sont pourtant un coin privilégié), tout en ayant une vision écologique du monde, on a plus envie de se tirer sur son bateau que d'entamer des campagnes d'éducation écologique. Depuis des semaines, paysans et bergers des Cévennes ont commencé des « brûlis ». Ils demandent à la gendarmerie l'autorisation de brûler, tradi-

tion ancestrale qui repose sur le fait que le feu brûle les ronces (donc au printemps les pousses des ronces sont souples et les moutons peuvent les manger) et ils brûlent aussi les feuilles amassées sur le sol des châtaigneraies. Bien sûr, c'est une aberration : toute la couche d'humus déjà très mince sur ces terrains pauvres, est cuite, les insectes aussi. De plus, la chasse n'étant pas encore fermée, ils tirent les bestioles chassées par le feu.

LAURENCE CHABER,
JEAN-NOËL NOLL,
Saint-André-de-Majencoules,

POLLUTION INTELLECTUELLE

Je vous soumets l'idée d'une grande enquête parmi vos lecteurs : Attribuez aux agressions suivantes un coefficient de pollution intellectuelle : une chanson de Michèle Mathieu, un article de Pierre Charpy, un roman de Gérard de Villiers, une déclaration de Robert Galley, vingt minutes quotidiennes de Léon Zitrone, la lecture des œuvres complètes de Maurice Druon, un tête-à-tête avec Michel Droit.

JEAN-PAUL RIGNAULT,
Paris.

LA FATALITE ECOLOGIQUE

Je ne crois pas que les hommes, surtout les dirigeants, soient assez sages pour faire machine arrière et revenir à une économie équilibrée en accord avec les lois écologiques. Autant que je puisse en juger, d'après ce que m'a enseigné l'écologie, dont je m'occupe depuis une trentaine d'années, les déséquilibres vont toujours en s'accentuant jusqu'à un point critique, déclenchant une réaction explosive en chaîne. Mais cette fatalité écologique, à laquelle je crois, ne doit en aucune façon empêcher de crier casse-cou et de publier tout ce qui peut favoriser le retour à l'équilibre.

A. IABLOKOFF,
Héricy.



CAPITAINE
NOUS
COULONS!

LISEZ
le
Sauvage

LE
JOURNAL QUI
N'A PEUR DE
RIEN.

BULLETIN D'ABONNEMENT A
REmplir ET A NOUS RETOURNER

Je désire m'abonner au mensuel Ecologie "Le Sauvage" et profiter de l'offre privilégiée : 1 AN 38 F au lieu de 48 F (pour l'étranger rajouter 10 F à ce tarif, sauf avion : tarif sur demande).

Nom : _____
Prénom : _____
N° : _____ Rue : _____

Code postal : _____ Ville : _____
Signature : _____

Ci-joint la somme de 38 F par :
chèque bancaire chèque postal mandat
lettre établi à l'ordre de S.A. L'Obs, 11, rue d'Aboukir, 75081 Paris Cedex 02.



Les guides modernes Fodor vous offrent...

la certitude de mieux voyager

Fodor propose 22 grands succès mondiaux :

Inde, Japon, Italie, Grande-Bretagne, Grèce, Scandinavie, Irlande, Allemagne, Israël, Turquie, Espagne, Yougoslavie, Afghanistan, Tunisie, Portugal, Autriche, Suisse, Hollande, Maroc, Pakistan, Iran, Antilles.

Dans toutes les librairies
Éditions

VILQ

25, rue Ginoux - 75737 Paris
Cedex 15 - 577.08.05